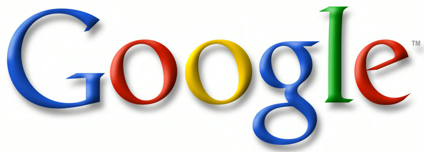
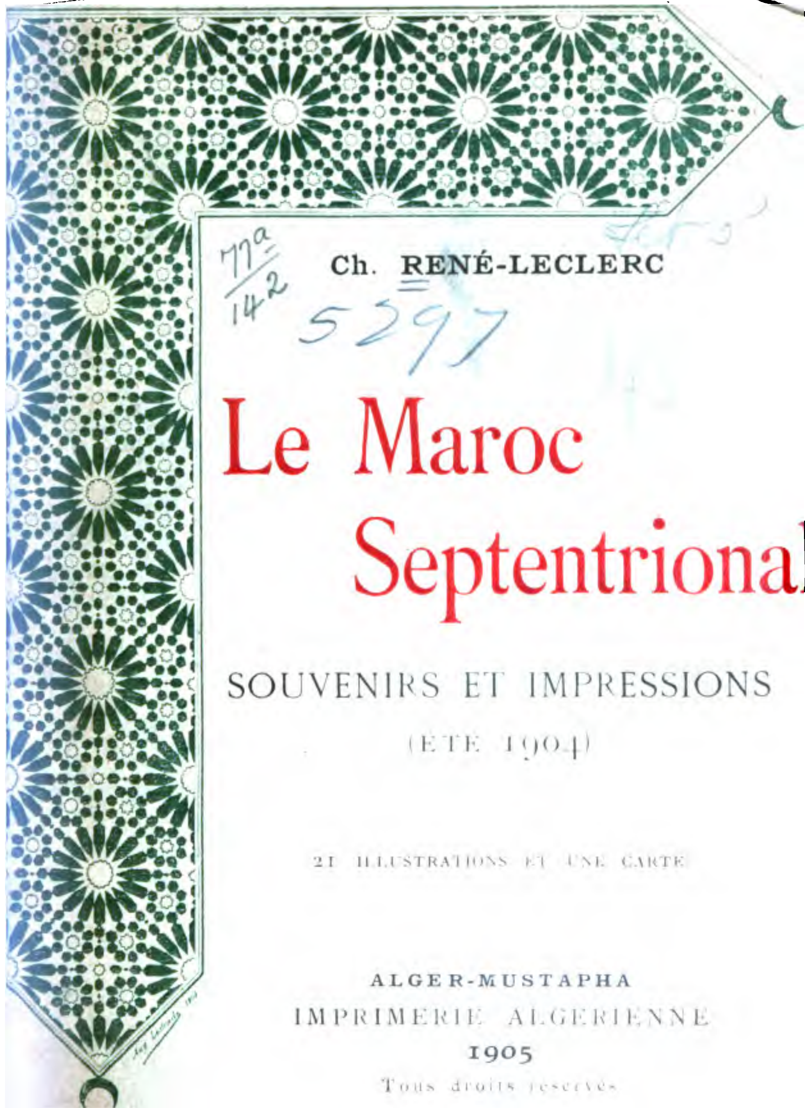



3 2044 102 829 843





Ch. RENÉ-LECLERC

Le Maroc Septentrional

SOUVENIRS ET IMPRESSIONS

(ÉTÉ 1904)

21 ILLUSTRATIONS ET UNE CARTE

ALGER-MUSTAPHA
IMPRIMERIE ALGÉRIENNE
1905


77a
142

Le Maroc Septentrional

DU MÊME AUTEUR :

Condition morale des Indigènes du Tell Algérien « (Compte-rendu du Congrès International de Sociologie coloniale. — Exposition 1900 ». Tome II. — Paris, Arthur Rousseau, 1901, in-8).

Traduction d'un **Rapport sur la juridiction musulmane en Algérie,** présenté par Si-Chwaïb, Cadi de Tlemcen (même publication que ci-dessus.)

Monographie géographique et historique de la Commune mixte de la Mina (Département d'Oràn). — Ouvrage honoré d'un 1er prix au concours de la *Société de Géographie d'Oran*, en Mai 1901. (Oran, L. Fouque, 1902, in-8).

Notices bibliographiques (1 brochure. Oran, L. Fouque, 1904, in-8).

Compte-rendu du XXVe CONGRÈS NATIONAL des Sociétés françaises de Géographie, à Tunis, adressé à la Sociéte d'Oran (1 brochure, Oran, L. Fouque, 1904, in-8).

Rapport à M. le Gouverneur Général de l'Algérie sur la situation des **Arts et Industries d'ornementation en Tunisie** (1 brochure, Imprimerie Algérienne, Alger, 1904, in-8).

Les Monographies dans l'Afrique du Nord (1 brochure, Imprimerie Rapide, Tunis, 1905, in-8).

L'Armée Marocaine (1 brochure avec carte, Imprimerie S. Léon, Alger, 1905, in-8).

Collaboration aux *Bulletins des Sociétés de Géographie d'Alger et d'Oran, la Politique Coloniale, la Dépêche Algérienne, la Dépêche Tunisienne, la Revue Nord-Africaine, Hermès, etc...*

5397

Ch. RENÉ-LECLERC

Le Maroc Septentrional

SOUVENIRS ET IMPRESSIONS

(ÉTÉ 1904)

21 ILLUSTRATIONS ET UNE CARTE

ALGER-MUSTAPHA
IMPRIMERIE ALGÉRIENNE
1905

AVANT-PROPOS

Je crois utile d'avertir le lecteur qu'il se préparerait à une désillusion s'il croyait trouver dans cet ouvrage les narrations d'un explorateur. Je me suis borné, au cours de mon voyage dans le Nord du Maroc, à suivre des sentiers battus, à parcourir des régions où ma qualité d'Européen ne mettait point ma personne en danger. Mais comme précisément la sécurité relative de ces fractions du Maroc les fait généralement passer sous silence dans les récits des chercheurs de découvertes, j'ai pensé que ma connaissance de l'espagnol, de l'arabe et du berbère, qui me dispensait de l'intermédiaire d'un truchement, me ferait faire ces excursions dans des conditions particulièrement profitables.

Au cours de ces pérégrinations qui ont duré deux mois et demi, j'ai pris quelques notes où je me suis efforcé de décrire avec la plus scrupuleuse exactitude ce que je voyais. Ces notes m'ont fourni la matière d'un certain nombre de *lettres* dont la *Dépêche Algérienne* a bien voulu publier une première série. Réunies dans ce petit volume, elles pourront donner, je l'espère, au public une idée générale du Maroc Septentrional.

Je tiens à remercier ici M. Robert-Raynaud, le sympathique secrétaire de M. Etienne, dont les bons offices m'ont facilité une notable partie de ce voyage.

R.-L.

INTRODUCTION GÉOGRAPHIQUE

SUR LE

MAROC SEPTENTRIONAL

Le Littoral. — La côte méditerranéenne, depuis l'Algérie jusqu'à Melilla, offre une succession de larges plages sablonneuses, entrecoupées de quelques falaises isolées, terminant les pentes douces des collines de l'intérieur qui viennent mourir en plaines basses. La Moulouïa aboutit à la mer par un estuaire qui s'épanouit en face des îles Zaffarines, rochers espagnols. Plus loin, sur une longueur de 25 kilomètres, s'étend la sebkha de Bou Erg, lagune profonde qu'une étroite cloison de sable sépare de la mer.

A partir de Melilla, le littoral devient plus accidenté et les massifs rugueux qui avancent leurs éperons dans la Méditerranée alternent avec les petites plages qui bordent le bas des falaises. C'est d'abord le trident abrupt du cap Tres-Forcas où commence le Rif avec sa côte inhospitalière, âpre et sauvage, presque constamment élevée en un plateau sombre et pierreux dont les assises dénudées sont battues par le remous des vagues. Parfois, la muraille s'abaisse et laisse entrevoir derrière les plages grises des vallées cultivées où la verdure abonde. En face de l'estuaire de l'Oued-Nekour se dresse le petit archipel d'Alhucemas, presidio espagnol.

Plus loin, au fond de la baie d'Alcala, un ilot terminé par un piton rocheux, un bagne aussi, Peñon-de-Velez de la Gomera.

Le territoire des Djebala vient ensuite avec ses terres hautes et le massif des Beni-Hassan au bas duquel coule le Rio Martil, la rivière de Tétouan la Blanche. Le littoral qui se dirigeait vers l'Ouest se détourne vers le Nord pour former ce qu'on appelle « le Chapeau de Gendarme du Maroc ». Le cap Negro termine le massif de l'Andjera, puis c'est la pointe de la Almina, pointe d'Afrique, frêle presqu'île sur laquelle est bâtie Ceuta.

Là commence le détroit de Gibraltar dont les rives marocaines, découpées et rocheuses, sont dominées par la colonne d'Hercule Africaine, le Mont aux Singes, piton gris et chauve qui s'élance brusquement à près de 900 mètres. Au bas, en pleine mer, une roche broussailleuse et élevée, c'est l'ilôt de Peregil. La côte ainsi déchiquetée aboutit à la baie de Tanger qui s'arrondit en demi-cercle, bordée par une grève de sable fin et abondant. Les falaises verticales et brunes reprennent ensuite jusqu'au cap Spartel où le littoral se détourne brusquement et limite en Occident, sur l'Océan, l'Afrique du Nord.

Après la masse rocheuse et creuse au-dessous de laquelle s'étendent les grottes d'Hercule, les terres sont basses, boursouflées parfois de collines incultes, entrecoupées de falaises jaunâtres derrière lesquelles s'étendent le Fah'ç et le Sahel. Passé l'embouchure de l'Oued Lokkous, un plateau vertical au flanc duquel est suspendue la ville de Larache se termine en mamelons sablonneux de plus en plus bas, qui ne se relèvent qu'en face de la lagune intérieure de Mouley bou Selham,

jusqu'à l'estuaire très large et coulant à pleins bords du Sebou qui se jette dans l'Océan auprès de la bourgade ruinée de Mehédya.

Géologie. — La géologie de la partie septentrionale du Maroc est encore insuffisamment connue. Aussi les conjectures viennent-elles trop souvent combler les lacunes des données scientifiques. Les terrasses du massif rifain qui sont le prolongement du Tell algérien se recourbent vers le Nord et semblent ainsi se raccorder à la chaîne bétique et à la Sierra-Nevada à travers le détroit de Gibraltar, tandis que l'Atlas saharien, en Algérie, conservant au contraire sa direction W. S. W., se prolonge au sud de Fez par l'Atlas marocain. Le littoral du Rif est formé par des terrains cristallins et aussi par des schistes paléozoïques dont on observe les affleurements les plus orientaux à l'est de Nemours. La zone des grès rouges borde celle des schistes anciens du littoral. Ces terrains seraient surmontés par le crétacé inférieur qui s'étend au moins depuis Tafersit jusqu'à Tétouan.

Tout cet ensemble plissé qui constitue bien un prolongement de l'Atlas Tellien est circonscrit extérieurement, à l'Ouest et au Sud, par les terrains tertiaires qui occupent de grandes surfaces. A l'Est de Tanger, l'oligocène forme une large bande qui se prolonge jusqu'au Sebou. A l'Ouest de cette ville, le miocène s'étend sur toute la périphérie du massif secondaire, occupe la région de Fez et vient se relier aux terrains du même âge de la Moulouïa et de la Tafna.

En résumé, jusqu'à l'Oued Innaouen, le Maroc septentrional serait formé par le prolongement de la zone du Tell algérien, zone qui se recourbe vers le Nord pour

gagner l'Espagne en s'infléchissant à l'Est, le long de la vallée du Guadalquivir. D'après Suess, la chaine du Rif, qui peut atteindre des altitudes relativement élevées, mais bien inférieures à celles de l'Atlas Marocain, serait un fragment de la chaine Alpine, en prolongement de celui qui passe au Nord de l'Algérie, et se prolongeant en Europe par les montagnes de l'Andalousie.

Orographie. — Ainsi, au Nord, le système montagneux qui longe le littoral et qui, par une courbe dirigée vers le détroit de Gibraltar, tend à marquer son affinité géologique avec le système orographique du Sud de l'Espagne, est formé par le massif Rifain. Ce massif se relie aux hauteurs de l'Andjera qui dominent Tanger et Ceuta et se termine à l'Est par les montagnes de Nemours. Il est séparé de la haute chaine de l'Atlas par une vallée profonde qui, de Tlemcen à Fez, forme une déclivité resserrée à la trouée de Thaza, route naturelle de l'Algérie à l'Océan : c'est, après les plaines mamelonnées qui suivent Oudja, la vallée de l'Oued Innaouen, suivie des régions basses où s'élèvent Fez et Meknès et qui prennent fin dans le pays des Zemmour et à Rabat sur le littoral.

Le Sebou, dont les eaux abondantes viennent se jeter dans l'Atlantique, et la Moulouïa limitent dans leurs bassins inférieurs cette région quadrangulaire qui s'étend entre Fez, Oujda et la Méditerranée et qu'on est convenu d'appeler le Maroc Septentrional. Les chaines du Rif courent parallèlement entre elles du Nord au Sud ; elles se succèdent en différents massifs allongés et rappellent en tous points la structure des chaines espagnoles qui bordent l'Andalousie.



Hydrographie. — A environ 20 kilomètres de la frontière algérienne, la Moulouïa se jette dans la mer après avoir parcouru 420 kilomètres. C'est le plus long fleuve de l'Afrique du Nord aboutissant à la Méditerranée. Quelques travaux d'aménagement et de dragage la rendraient navigable sur la partie basse de son cours. Ses principaux affluents dans le Nord sont : l'Oued Melillo et l'Oued M'soun sur la rive gauche, l'Oued Za sur la rive droite. Elle coule dans une vallée très large où de petites plaines irriguées et fertiles sont abondantes en cultures et en jardins ombragés. De très nombreux cours d'eau, dont la plupart sont des torrents semblables à ceux d'Algérie, descendent des hauteurs du Rif vers la mer. Les plus importants sont : l'Oued Kert, dans le pays des Beni-Saïd, l'Oued Nokour, dont l'embouchure se déverse dans une petite baie arrondie, en face du presidio d'Alhucemas, l'Oued Bou-Ferah' qui se termine à proximité du Peñon-de-Velez, l'Oued Titaouin, près de Tétouan, que les Espagnols appellent Rio-Martil, rivière courte mais qui pourrait être navigable en toute saison. Sur le détroit de Gibraltar, des torrents sans importance, rapides en hiver, desséchés en été, strient la côte escarpée.

C'est seulement sur l'Atlantique que l'on trouve de véritables fleuves aux eaux abondantes ; des navires de faible tonnage pourraient aisément circuler sur une partie de leur cours, même en été. L'Oued Tahaddart est un cours d'eau sans importance, mais qui, à proximité d'Arzila, devient très large et dont les pleines eaux profondes nécessitent à toute époque de l'année un bac pour les passer.

En face de Larache se déverse par un bel estuaire,

que précèdent des méandres sinueux, l'Oued Lokkous, petit fleuve dont le volume d'eau est considérable et qui, en hiver, pourrait être remonté par des barques et des chalands jusqu'à Kçar-el-Kebir, à quarante kilomètres environ de son embouchure.

Au sud de Larache commence une fertile et large vallée au milieu de laquelle serpente en replis majestueux le fleuve le plus important du Maroc, le Sebou, qui a une longueur de 450 kilomètres environ. Il prend sa source dans le Moyen-Atlas et passe à quelques kilomètres de Fez où de petits vapeurs pourraient arriver en hiver. Il reçoit, comme affluents de droite, deux larges et profondes rivières dont le débit est presque aussi important que le sien : l'Oued Innaouen et l'Oued Ouergha.

Climat. — La partie la plus septentrionale du Maroc comprise entre Larache et Tétouan subit l'influence des vents d'Ouest, mais elle reçoit aussi les vents du Nord ; de plus, elle est soumise à l'action des courants aériens dans le détroit de Gibraltar. C'est donc un climat fort humide. Les pluies y sont très abondantes en hiver et surtout au printemps. L'air y est à toute époque chargé d'humidité. La température à Tanger atteint rarement 30 degrés au plus fort de l'été. Le climat de l'intérieur, dans les parages de Fez et de Méknès, participe à la fois de la côte Ouest et du Nord du Maroc. Il est assez humide, mais moins égal que celui du littoral atlantique. Quant au Rif, il est exposé presque uniquement aux vents du Nord et réputé pour son climat froid et humide en hiver.

Flore et Faune. — Les régions agricoles, au Nord-Ouest, produisent des céréales superbes ; les blés durs

sont très beaux dans les vallées du Sebou et de l'Ouergha. Les oliviers du Zerhoun, les orangers de Tétouan et de Larache sont réputés dans le pays. Le Rif abonde en *ara'r*, sorte de petits cyprès au bois incorruptible.

La faune est en général la même que dans le reste de la Berbérie du Nord, Algérie et Tunisie. En dehors des animaux domestiques, la hyène, le chacal et le sanglier sont très répandus dans les régions non cultivées. Le gibier d'eau pullule dans les endroits un peu marécageux. Cailles, bécasses, perdrix rouges, fausses-aigrettes et tourterelles pullulent sur la route de Fez.

Situation économique. — Le Rif produit des bois de constructions qui ont le mérite d'être peu attaquables aux vers. On trouve des chênes-lièges aux environs de Tétouan, de Ouezzan, et tous les Marocains qui vivent dans les régions montagneuses fabriquent du charbon en abondance. La race bovine de l'Ouest est excellente et s'exporte à Melilla, en Algérie, en Espagne, voire en France. L'agriculture peut atteindre un essor remarquable dans le Fah'ç, dans le Sahel, au Sud de Tanger, et surtout dans le Gharb, à l'ouest de Fez. Les terres sont extrêmement fertiles dans les vallées du Lokkous, du Sebou, de l'Ouergla et de l'Innaouen.

La vallée inférieure du Sebou, qui constitue la province de Fez, contient en abondance, entre cette ville et l'Atlantiqne, des pâturages où on élève surtout des bœufs, des chevaux et des moutons ; des blés, des orges et des cultures maraîchères très variées grâce à des irrigations ingénieuses sur les bords du fleuve et de ses affluents.

Le pays des Djebala s'occupe surtout de culture et de jardinage. On y produit en abondance des céréales et

des fèves. Il y a une grande profusion d'arbres fruitiers, notamment des figuiers, des oliviers et des noyers. On y fait des cultures maraîchères en quantité ; le chanvre et le lin y réussissent très bien. L'agriculture y est répandue.

Par Oujda, l'Algérie reçoit du Maroc des moutons, des bœufs, des chevaux, des laines, des peaux de chèvres, des tissus. Quand le pays est sûr, l'Algérie y importe une grande quantité d'objets manufacturés. Par la plage du Kiss, le Maroc exporte également du bétail et du palmier-nain pour la fabrication du crin végétal.

Les recherches géologiques découvriront certainement dans ces régions des gisements miniers importants de cuivre et de plomb. On rencontre une pyrite arsenicale assez riche dans la région d'Ouezzan au Djebel Sersar. Le sel gemme est commun au nord de Fez, de même la terre à foulon. Enfin, on a trouvé des traces de pétroles aux environs d'El-Kçar et du Djebel Zerhoun.

Fez est le principal centre industriel du Maroc. On y fait des tissus et des broderies qui ont une grande vogue en Algérie, des babouches et surtout des poteries bleues émaillées répandues dans toute l'Afrique du Nord. Les lainages et les babouches jaunes de Fez sont expédiés en grande quantité vers l'Algérie, la Tripolitaine, l'Egypte et même le Sénégal. A Meknès, on fabrique des poignards en argent ou en cuivre ciselé très prisés, des couteaux et des éperons.

Les Anglais divisent le Maroc en deux districts consulaires : Casablanca et Tanger. Celui de Tanger comprend les villes du Maroc Septentrional (Tanger, Fez, El-Kçar, Tétouan et Larache) soumises au Makhzen.



Chacun de ces districts publie un rapport consulaire qu'on peut se procurer pour la modeste somme de deux pences.

Tanger est une place commerciale très importante grâce à sa proximité de l'Europe, à sa situation sur le détroit de Gibraltar et à son mouillage abrité. C'est le port du Maroc qui fait le plus de transit. Elle est, concurremment avec Larache, le débouché de la région de Fez. Elle exporte des œufs en Espagne et, un peu partout, des laines et des bœufs. L'Angleterre occupe la première place sur le marché de cette ville en matière d'importation. La France et l'Allemagne viennent ensuite. C'est l'Espagne qui exporte de Tanger le plus de produits marocains.

Tétouan, à douze kilomètres de la Méditerranée, possède un port d'embarquement et de débarquement à l'embouchure de l'Oued Titaouín. Elle expédie des oranges, des babouches et de la graine de lin. La France ne tardera pas à y atteindre le même chiffre d'importation que l'Angleterre.

Larache est le port naturel de Fez, puisqu'il est le plus rapproché ; mais son accès est très dangereux une grande partie de l'année à cause du phénomène de la barre. De cette ville, il part de grandes quantités de laines, de peaux de chèvres et des fèves. Là encore, le commerce anglais tient le premier rang, mais l'importation française fait des progrès tous les ans.

En fait, la partie orientale du Maroc du Nord rentre de plus en plus dans l'orbite commerciale de l'Algérie, tandis que la magnifique vallée du Sebou avec Fez et le Gharb, la vallée du Lekkous avec El-Kçar et Ouzzan

peuvent également offrir au commerce français une place prépondérante.

Situation politique. — La population est hétérogène. On trouve des Maures dans les villes, des Berbères *(Imaziren)* dans le Rif, des Berbères Arabisés dans le Djebala, des tribus arabes de sang-mêlé du côté de Fez, de Meknès et de l'Océan. Les Arabes vivent sous la tente en général et les Berbères dans les gourbis. Les Maures descendent de musulmans expulsés d'Espagne au XVI[e] siècle qui se sont alliés à des familles berbères, arabes, juives, voire à des renégats chrétiens. On trouve surtout parmi eux de gros négociants et des fonctionnaires du Makhzen. Cependant, parmi ces derniers, beaucoup descendent aussi de grandes familles originaires de tribus agricoles importantes, arabes, berbères et arabo-berbères. Les Israélites sont nombreux dans le Maroc du Nord. Il faut distinguer les Juifs issus de ceux qui furent chassés d'Espagne au moment de l'Inquisition et qu'on rencontre dans les ports (Tanger, Larache, Arzila, Tétouan et même Melilla) ; les Juifs indigènes perdus dans les gros villages du Rif, réunis en communautés fanatiques ; les Juifs espagnols mêlés aux juifs indigènes (Fez, Meknès, Kçar-el-Kebir, Ouezzan, Oujda). Dans toutes les villes et bourgades ils sont cantonnés par les musulmans dans des quartiers spéciaux et maudits.

Il y a beaucoup de nègres dans les environs de Fez et Meknès, amenés par Mouley-Ismaël pour former la garde des Bouakler dont quelques vestiges subsistent encore. L'esclavage est commun dans le pays. Il y a encore un marché de femmes esclaves à Fez.

Les Européens, qui vivent sous le régime des capitu-

lations sont très peu nombreux, sauf à Tanger où il y en a bien 7.000 sur lesquels environ 6.000 Espagnols.

Dans le Maroc septentrional le Blad-el-Maghzen, ou pays soumis au sultan, comprend actuellement le Sahel septentrional (Tanger, Arzila et Larache) dont les campagnes plus ou moins indépendantes sont peuplées de Berbères arabisés ; la province de Fez qui englobe les villes de Fez, Meknès et Kçar-el-Kebir ; quelques points isolés comme Tétouan sur le territoire des Djebala et Oujda près de la frontière algérienne.

Sefrou au sud de Fez, et Chechaouen au sud de Tétouan, sont indépendantes ; Ouezzan est sous la domination des chérifs ; Thaza est aux mains du Roghi ainsi que Miknassa-Foukania, Miknassa-Tahtania et tous les points stratégiques intermédiaires entre Fez et Oujda.

La piste du Fez à Larache est sûre ou à peu près : les vallées inférieures de l'Ouergha, du Sebou et de l'Innaouen, la banlieue immédiate de Tanger et de Tétouan sont paisibles. Partout ailleurs le pays est de plus en plus livré à l'anarchie. L'Andjera, entre Tanger et Tétouan, la piste de Méknès à Fez, la route d'El-Kçar à Tanger sont dangereuses et aux mains des brigands. Les plaines, auparavant si calmes et soumises, n'obéissent plus à personne sur plusieurs points ; la route de Fez à Oujda est coupée à Thaza par les Riata ; les sentiers de Tanger à Ceuta, sont inaccessibles, à moins de compromis avec les Andjera.

Tout le reste enfin est indépendant ; c'est le Blad-es-Siba qui comprend le Rif, les Djebala, et la partie comprise entre Fez et Oujda. Entre Melilla, Thaza et Aïn-Sidi-Mellouk, les tribus reconnaissent l'autorité nominale du Prétendant.

Les villes Makhzen sont : Fez (100.000 h.), Merrakech (100.000 h.), Meknès (40.000 h.), Tanger (40.000 h.), Tétouan (25.000 h.), El-Kçar (6.000 h.), Larache (8.000 h.), Arzila (2.000 h.), Oujda (8.000 h.).

Ouezzan contient environ 6.000 âmes et Thaza 5.000. On trouvera au cours de cet ouvrage des renseignements détaillés sur les presidios de la côte méditerranéenne.

Les tribus makhzen sont administrées par les caïds et leurs sous-ordres les cheikhs. Le Makhzen, ou gouvernement central, est actuellement installé à Fez comme capitale avec son sultan et ses rouages administratifs aussi compliqués qu'inutiles puisqu'ils s'adressent à des sujets révoltés. Les caïds des villes, qui commandent en même temps la province alentour, prennent le titre de pacha ou d'amel. Sur le papier, on trouve les divisions administratives ainsi établies : la province d'Oujda avec 21 caïds sous l'autorité de l'amel d'Oujda ; la province du Rif avec 30 caïds *in partibus* sous l'autorité plus que nominale du pacha de Fas-el-Bali ; la province de Tanger ; celle de Tétouan qui est censée commander aux Djebala ; celle d'Arzila ; celle de Gharb-el-Issar avec 15 caïds dépendant plus ou moins du pacha de Larache ; et enfin la province de Foum-el-Gharb avec 29 caïds qui doivent obéir au gouverneur de Fas-el-Djedid. Mais dans la pratique, cette organisation n'existe pas et reste à l'état de projet sur bien des points. Dans chaque ville il y a un vice-consul de France. A Tétouan, notre agent consulaire est un indigène marocain. Les *mokaddem* de quartiers sont chargés de tout ce qui concerne la police de chaque quartier dans les villes.

Le Rif désigne la partie septentrionale du Maroc entre l'Algérie et les parages de Tétouan. Sur le littoral médi-



terranéen, les tribus importantes sont : les Kibdana, les Guelaïa (la plus puissante), les Beni-Saïd, les Temsaman et les Beni-Ouriar'el. Au centre du massif, on remarque surtout les Lemtalça et les Beni-Touzin, enfin dans la zone la plus méridionale du Rif, les tribus principales sont celles de Tarzout et de Gsennaïa. Les Rifains sont berbères. Chez eux, la confédération est administrée (très mal administrée), par une *djemâa* de concussionnaires dont on se débarrasse à coups de fusil, quand elle a fini de plaire et qu'on remplace par une nouvelle *djemâa* non moins prévaricatrice. Dans tout le Rif, les étrangers musulmans sont très mal vus. Quant aux Européens, un fanatisme sauvage et surtout un chauvinisme barbare leur interdit l'accès de ce pays. Seul, M. de Ségonzac a pu y pénétrer grâce à un parfait déguisement indigène qui le mettait à peu près à l'abri de l'intolérance haineuse des Berbères. Les Rifains sont sédentaires et fantassins. Ils sont, comme les Kabyles et en général toutes les peuplades d'origine d'origine berbère, assez indifférents en matière religieuse ; à l'égard du Dieu de l'Islam, ils se bornent à quelques rares pratiques de dévotion. Mais le culte des saints, par contre, est en très grande faveur chez eux, beaucoup plus que dans tout le reste Maghreb. Les chérifs d'Ouezzan ont une réelle influence sur tout le Rif.

En ce qui concerne les Djebala, ils présentent les mêmes caractères généraux que les Rifains. Ce sont des Berbères arabisés qui ont perdu l'usage de leur dialecte berbère pour adopter celui de la langue arabe. Deux petites villes, Chechaouen et Ouezzan s'y trouvent encastrées. Sur la Méditerranée, les tribus les plus importantes sont celles des Rmara et des Andjera. Plus au

Sud, on remarque Ahl Chérif Ouezzan, les Beni Messaouer, les Beni M'sara, les Beni Arous et les Fichtala. Les Ktama et les Senhadjat limitent le Rif. Chaque tribu s'administre comme elle l'entend. Cette région est une des moins sûres du Maroc. Les Européens sont absolument exclus de Chechaouen. Les zaouïa sont nombreuses dans le pays et les santons y pullulent.

Langage. — La langue arabe est la langue officielle. Elle est très pure, élégante et affinée chez les commerçants des villes, bien que beaucoup de mots espagnols s'y soient introduits. Dans les tribus elle rappelle beaucoup le dialecte occidental de l'Oranie, avec un certain nombre de locutions locales et des intonations particulières. Il est curieux de constater que le langage des gens du Makhzen se rapproche davantage de ce dialecte campagnard qui fait quelque peu sourire les négociants maures. Cela tient à ce que plusieurs familles Makhzen sont originaires de tribus agricoles. Cependant, cette différence était plus caractérisée sous les derniers règnes qu'à notre époque où, par suite du mélange des populations et des déplacements plus nombreux, les variétés de dialectes tendent à se fondre. Chez les Djebala, entre Tétouan, Ouezzan, Larache et Tanger, on parle arabe ; mais l'origine berbère des populations se fait sentir dans le langage par l'accent et certaines expressions locales. Dans le Rif, on parle berbère ; il y a quatre dialectes principaux, qui se rapprochent du kabyle (Temsaman, Guelaïa, Beni Ouriar'el et Kibdana). Les Rifains qui émigrent tous les ans, soit du côté des Djebala, soit dans la provinee d'Oran, parlent couramment l'arabe, et les mots d'origine arabe pénètrent de plus en plus leur idiome berbère.



(Cliché Pelleport, Alger).

Melilla



MELILLA

PREMIÈRE EXCURSION

CHAPITRE PREMIER

Melilla, 1er Août 1904.

Melilla est la première ville du Maroc où le paquebot jette l'ancre en venant d'Algérie. Par une anomalie des événements historiques, Melilla est une ville espagnole en territoire marocain, tandis que Gibraltar, l'escale suivante est un port anglais en territoire espagnol. Depuis quatre siècles, l'Espagne entretient à Melilla une forte garnison qui est à la fois garde-chiourme d'un important *presidio* et sentinelle indolente de l'enclave qu'elle a réussi à se tailler sur un rivage ennemi. L'aspect de la ville est très curieux. Une presqu'île étroite et abrupte, battue et rongée par les flots de la Méditerranée, sert d'abri à de nombreux ouvrages et bâtiments militaires qui la recouvrent de bas en haut. Les constructions se massent com

pactes les unes contre les autres avec cet enchevêtrement de ruelles dont seules les villes orientales et espagnoles ont le secret.

Au delà, sur la droite, s'étend une plaine inclinée qui aboutit à des coteaux surmontés de forts aux allures menaçantes. C'est sur la crête de ces coteaux, c'est-à-dire dans un rayon d'environ quatre kilomètres, que s'arrête la frontière espagnole. Dans la partie plate, le vieux Melilla a débordé depuis quelques années de sa presqu'île. Il existe même un faubourg hors des murs d'enceinte. Les quartiers neufs sont relativement propres et coquets. Le long du rivage s'étend, dans un seul corps de bâtiments sans étage, une succession de magasins multicolores où les habitants peuvent se procurer des objets d'usage courant et les voyageurs des cartes postales. Par exemple, il n'y a ni port, ni warf ; à peine un embryon de quai où les barques peuvent accoster par temps calme. Le marché est couvert et spacieux, les rues pavées et bien entretenues ; on pourrait se croire dans une bourgade d'Espagne, si les nombreux Rifains qui circulent dans les artères commerçantes ne venaient rappeler les touristes à la réalité.

En dehors de la ville, on rencontre parmi les édifices nouveaux *Buen Accuerdo*, vaste bâtiment pour loger les officiers, un théâtre où pendant l'hiver une troupe de Malaga vient de temps à autre distraire la garnison de son mortel ennui. Il y aussi des arènes qui ont bonne tournure. Précisément, le dimanche qui suivait notre passage il devait y avoir une *corrida*

annoncée à grand fracas par des affiches voyantes. Les taureaux sont amenés en bateau de Ceuta ou de Tétouan et se ressentent, paraît-il, des fatigues de la traversée.

Après les dernières maisons éparpillées s'étend, au bord de la mer, au d là du Rio de Oro (*Oued ed Deheb*), une petite plaine inculte où campent pour l'instant des réguliers du sultan qui, battus par les troupes du prétendant, sont venus chercher un refuge sur le territoire neutre. Les Espagnols ont pris à leur charge cette mehalla, *El Campo* comme ils disent, et fournissent à chaque personne deux kilos de pain par jour. Ç'a été l'occasion pour une bande de faméliques venus de la montagne, qui n'avaient rien de commun avec l'armée du sultan, d'accourir vers *El Campo* et de s'y installer pour y vivre aux frais de la générosité espagnole. Les réguliers n'ont aucun uniforme et rien, dans leurs vêtements, ne les distingue des autres Rifains. Leurs protecteurs leur ont confisqué leurs fusils, ou du moins les quelques armes qu'ils avaient conservées. On les a logés sous de grandes tentes en toile. Pendant la journée, les hommes roulent la ville et les cafés maures ; les femmes et les enfants restent au camp et se laissent approcher sans méfiance. C'est un spectacle assez lamentable qui n'offre rien de belliqueux. Tous ces misérables vivent dans la saleté et la pauvreté. Ils n'ont aucune idée du sort futur qui leur est réservé et attendent patiemment le cours des événements. Quand on les interroge, ils répondent que le

sultan est grand et qu'il viendra les délivrer un jour. D'autres ne savent pas de quel sultan on veut leur parler, du vrai *(aguellil)* ou du faux *(roghi)* : ceux-là sont venus se faire héberger aux dépens d'Alphonse XIII. Tout ce monde là n'a d'ailleurs pas l'air d'avoir la notion bien nette de ses droits, de ses devoirs et des compétitions des belligérants. Ils demandent surtout la paix et la tranquillité : ils l'ont pour l'instant.

J'ai fait le tour de Melilla et des environs dans des conditions particulièrement intéressantes. J'avais, en effet, pour compagnons de voyage, aimables s'il en fût, M. Auguste Terrier, secrétaire général du Comité du Maroc à Paris, et M. de Segonzac, accompagné d'Abd el Aziz Zenaghi, jeune Tlemcénien qui est répétiteur d'arabe à l'école des langues orientales. M. de Segonzac, qui nous avait, au cours de la traversée, minutieusement retracé ses itinéraires au moyen de cartes détaillées dressées par lui, a pu nous désigner du doigt les chemins qu'il a parcourus dans la région montagneuse qui entoure Melilla. En ville, il nous a montré une borne sur laquelle il s'était reposé alors qu'il était déguisé en Rifain et où un jeune voyou espagnol, le prenant pour un *moro*, était venu l'insulter et *lui cracher dessus*. Les Espagnols n'ont, en effet, aucun égard pour les indigènes du pays et les maltraitent avec une grande facilité. C'est une des raisons pour lesquelles ils sont si détestés aux alentours.

A un kilomètre à l'est du *Campo de los*

Moros, c'est-à-dire de la Mehalla des réguliers réfugiés, sur la limite même du territoire de Melilla, se trouve la douane marocaine. C'est un grand caravansérail délabré, aux murs de pisé, dont un Européen ne voudrait pas pour ses écuries. Là, des *oumana*, employés du sultan, prélevaient un droit sur l'entrée et la sortie des marchandises et conservaient les fusils des Rifains qui se rendaient au marché de la ville. Mais, depuis que les troupes du prétendant ont gagné une bataille dans les environs, les *oumana* ont été chassés et ce sont des gens du roghi qui prélèvent les droits de douanes et confisquent momentanément les fusils des passants. Les employés du maghzen n'avaient alors rien trouvé de mieux que d'organiser à la porte même de la ville une seconde douane, où ils se faisaient payer une nouvelle redevance. Comme les Rifains, dans ces conditions, désertaient peu à peu le marché, les Espagnols, en gens pratiques, réembarquèrent les *oumana* pour Tanger, reconnaissant ainsi officiellement les droits du prétendant sur la douane... tandis qu'à une courte distance ils protégeaient, non moins officiellement, les troupes du sultan. C'est quelque peu burlesque.

D'ailleurs, à Melilla, cette petite ville en façade, avec sa campagne étroite, où les voitures circulent sur trois kilomètres de route, avec son petit champ de manœuvres et ses fortins sans canons, avec ce camp du makhzen d'un côté et cette douane du prétendant de l'autre, tout semble truqué, tout paraît être comédie. D'autant

que la plus grande sécurité règne dans tous ces milieux et que ces éléments disparates font l'effet de s'entendre comme larrons en foire.

En apparence, rien de plus paisible que les environs de Melilla. Sur le territoire marocain, des champs cultivés, des gourbis environnés de vergers, des koubbas entourées de petits villages. Je suis persuadé qu'un Européen peut s'y promener sans encombre, à condition de ne pas être espagnol. Le titre de Français exerce déjà quelque prestige et permet des libertés qu'un autre n'obtiendrait pas. Rien de plus tranquille que la douane du roghi où des gens à l'allure farouche nous ont servi un excellent café et nous ont complaisamment renseignés. Plusieurs d'entre eux se sont proposés pour aller vers le prétendant (ils disent : le sultan) nous chercher une autorisation écrite de se rendre chez lui. Nous avons dû décliner l'offre faute de temps.

A peu de distance de la douane, se trouve une ferme d'apparence européenne appartenant à la famille de Moreno, ce renégat espagnol, lieutenant du prétendant, qui fut tué, il y a quelque temps, dans un engagement. Plus à l'est, une lagune profonde, longue de 25 kilomètres, s'étend jusqu'au territoire des Kiddana. Elle est dominée au Sud par une colline que les indigènes nomment Mezjouja et les Espagnols *Talano*. Non loin de là se trouve la kasba de Selouan. Du haut de la terrasse de la douane, M. de Segonzac nous a repéré tous ces endroits qu'il a traversés. On apercevait, en effet, distinctement la lagune, la bande de sable qui la sépare

de la mer et le goulet de communication qui se trouve non loin du *h'aouch* de Moreno. C'est là un endroit dont on pourra faire dans l'avenir un excellent port de commerce naturel. Pour l'instant, une douzaine de barques rifaines y sont mouillées. Des mariniers indigènes les utilisent pour la pêche et la contrebande. Nous aurions pu nous rendre facilement sur les bords de la lagune, soit en voiture, soit à pied. Mais, d'une part, notre cocher espagnol, très effrayé de cette idée que l'on pouvait s'aventurer loin de la frontière. refusait de nous conduire ; de l'autre, les Rifains de la douane, soucieux de conserver le prestige du prétendant, affirmaient que nous ne pouvions nous passer d'une autorisation de ce dernier. Nous n'avions pas le temps d'aller la chercher. Mais nous regrettâmes ensuite d'avoir pris conseil des uns et des autres et de ne pas avoir poursuivi purement et simplement notre promenade. A Melilla, un officier espagnol nous affirma être fréquemment allé sur les bords de la lagune à cheval et avoir navigué dedans sur un torpilleur (sans doute un torpilleur de passage, car il n'y a pas de défense mobile à Melilla).

Pour mieux nous rendre compte, nous sommes allés après déjeuner, dans une barque à voile, vers la langue de sable qui sépare la *Sebkha* de la mer. Notre intention était de pénétrer à l'intérieur et de faire des sondages. Nous fûmes mal secondés par le temps et par nos matelots. La mer était quelque peu houleuse, de sorte qu'une barre assez forte et un brisant

d'écume s'opposait à ce que nous débarquions sur la plage et à ce que nous approchions du goulet. Notre timonier nous assura qu'une balancelle de jaugeage moyen ne pouvait passer par l'entrée sans toucher le fond et s'ensabler : ce qui infirmait les racontars de l'officier espagnol. D'autre part, l'existence du goulet que nous avons de nos yeux vu confirme le tracé de la carte de M. de Segonzac qui avait fait le relevé des rives de la *Sebkha*. Il convient d'ajouter que cette communication avec la mer avait été démentie il y a quelques temps par des auteurs mal renseignés. Nous avons pu néanmoins faire, à quelque distance de la côte, des sondages qui nous ont indiqué seulement des profondeurs de 2 m. 50 à 3 mètres. On voit que, si on voulait utiliser la lagune comme port naturel, il faudrait d'abord creuser un chenal important. Avant notre retour au mouillage, une barque de Rifains, qui s'était détachée du bord, s'arrêta un instant pour nous examiner, puis repartit tranquillement dans la direction orientale du lac. . .

... Il paraît que, parfois, la garnison de Melilla reçoit des balles sur sa place d'exercice. Cette garnison se compose de 5.000 hommes d'infanterie (deux régiments et un bataillon), plus un peloton de cavalerie et des détachements d'artillerie et du génie. Elle s'ennuie à mourir. Les officiers ne peuvent pas s'y sentir et, bien que le séjour à Melilla leur compte comme campagne, ils ne désirent qu'une chose : retourner en Espagne. Il est en effet humiliant

et monotone de ne pouvoir évoluer au delà d'un rayon de trois ou quatre kilomètres sans risquer d'être le point de mire des fusils marocains dissimulés dans la brousse De temps à autres, une petite attaque nocturne réveille de leur torpeur les troupes assoupies qui ne se tenaient plus sur la défensive. Alors, durant quelques jours, les sentinelles sont doublées, les patrouilles et les rondes se succèdent... puis la parfaite sécurité qui revient ramène les hommes et leurs chefs à une oisiveté déprimante.

Il y a un journal local, *El Telegrama del Rif*, qui se tire sur une seule feuille grande comme un mouchoir de dame, Le recto est réservé aux dépêches et le verso aux annonces. Les canards qui s'y publient ne suffisent pas à distraire les habitants de l'insipidité de leur existence.

J'ai dit que Melilla avait un *presidio*, c'est-à-dire un bagne, où les forçats sont gardés à vue. Chacun de ces malheureux a un soldat pour le surveiller, et quand on voit passer sur la route un rude gaillard bronzé aux joues glabres, aux mains calleuses, aux membres noueux, tenant un gourdin en croix derrière ses épaules et suivi d'un petit fantassin malingre armé de son petit mousquet, on est à se demander quel est celui qui garde l'autre. Dans ce territoire étriqué, il n'y a pas grande besogne pour les forçats. Une fois les tronçons de routes entretenus (chose aisée, puisqu'il n'y a pas de roulage) et les rues balayées, l'ouvrage manque. Alors, les travailleurs, assis par terre, se reposent pendant les longues heures de service, et leurs

gardiens en font autant en fumant des cigarettes. Aussi, est-il question de supprimer le bagne à Melilla.

Le long de la limite, qui est marquée par des tas de pierres blanchis à la chaux, sont échelonnés douze forts de toutes formes et de tous modèles. Ils n'ont ni fossés ni parapets, puisqu'ils n'ont qu'à résister à la fusillade des Rifains. Il y a aussi des petits blockhaus entourés de grilles, où les défenseurs sont enfermés comme des bêtes féroces, sans pouvoir sortir. Ça m'a rappelé, en plus petit, les grilles d'Alger.

Le commerce le plus important de Melilla est la contrebande d'armes et de munitions de guerre : autrement dit, l'Espagne donne ou plutôt vend aux Marocains des verges pour la fouetter. Autant de fusils elle importe, autant de coups de feu qui lui sont destinés. Une expérience de 400 ans lui a appris qu'elle n'avait rien à espérer de Melilla. Ses procédés brutaux et sectaires envers les indigènes lui ont attiré toutes leurs antipathies. La situation est la même à Ceuta. Je ne parle pas du Peñon de Velez, d'Alhucemas et des Zaffarines, bagnes construits sur des îlots rocheux, d'où les Espagnols n'entretiennent aucun rapport avec le territoire marocain. Quand on se rend compte de cette situation ridicule de l'Espagne au Maroc après une occupation de quatre siècles, quand on mesure de l'œil les deux lambeaux de territoire qu'elle n'a jamais su agrandir d'une parcelle, malgré de gros sacrifices d'hommes et

d'argent, quand on se souvient de ses insuccès en Algérie, notamment sur les côtes de l'Oranie, on se demande sur quelles données se basent ceux qui revendiquent pour l'Espagne une zone d'influence qui s'étendrait sur tout le Rif. Avant d'élaborer un traité aussi défavorable pour nous, nos diplomates devraient faire une excursion à Melilla et à Ceuta pour bien se rendre compte de l'inanité des prétentions espagnoles (1).

---

(1) Il est bon de se souvenir que ceci était écrit avant la conclusion du traité dont le public ne connait qu'imparfaitement les clauses.



TANGER

LA CITÉ COMMERÇANTE

CHAPITRE II

Tanger, 3 Août 1904.

Ce qui frappe le plus, en arrivant à Tanger, c'est le mélange de modernisme et de barbarie dont cette ville est imprégnée. On n'y trouve pas une seule charrette, même de l'espèce la plus primitive, mais les rues et les maisons des particuliers sont éclairées depuis longtemps à l'électricité ; il y a, je crois, une seule fontaine pour toute la ville, mais, par contre, un réseau téléphonique relie les légations, les consulats et les maisons de commerce. Tout le reste est à l'avenant. On trouve bien à Tunis des contrastes curieux entre l'exotisme local et les manifestations du progrès européen ; mais l'impression est beaucoup plus vive à Tanger où on se heurte à chaque pas à ce coudoiement de la civilisation et des mœurs archaïques.

Il y a à Tanger, depuis des siècles, une lutte sourde et lente entre l'esprit traditionaliste des musulmans et les idées de perpétuel changement qui caractérisent les nations indo-germaniques. La poussée du Sud résiste à celle du Nord ; l'Afrique tient tête à l'Europe qui, lambeau par lambeau, lui arrache une nouvelle concession, Dieu sait au prix de quelles négociations. Et voilà pourquoi cette grande ville à cheval sur les rives de l'Atlantique et de la Méditerranée, située à vingt kilomètres de l'Europe et placée aux abords d'une voie fréquentée par les navires du monde entier, est restée barbaresque et suit encore les errements d'un moyen âge vermoulu où pointent çà et là des spécimens du progrès moderne. A tel point qu'on peut comparer Tanger à un très vieux burnous en loques, rapiécé avec des échantillons de soie neuve.

Le débarquement à terre est tout un poème. A lui seul, il instruit le voyageur et le prévient des efforts qu'il faudra combiner pour remanier Tanger un jour. Il n'y a ni port, ni jetée, ni quais. Le navire qui arrive mouille à quelque distance de la côte. Du bord de la plage, un warf en bois construit sur pilotis s'avance à 200 mètres dans la mer. La compagnie anglaise qui l'a construit a installé sur la plate-forme des rails et des wagonnets. C'est la seule voie ferrée du Maroc. Ce warf d'ailleurs ne rime à rien. Il est trop élevé au-dessus du niveau de la mer pour que les chalands et les barques puissent y accoster de plain-pied, et les navires ne

peuvent l'approcher à cause du manque de fond. Cette jetée de planches joue cependant un rôle considérable dans l'existence des Marocains Dès qu'un vapeur a jeté l'ancre, une quantité inouïe d'embarcations de toutes formes et de toutes grandeurs se détache du rivage et se prépare à l'assaut du paquebot. Rien ne peut donner idée de cet envahissement de portefaix et de mariniers indigènes. L'arrivée dans le port d'Alger est un modèle d'ordre et de discipline en comparaison. Des grappes humaines se suspendent aux escaliers, aux échelles, aux câbles pour déborder sur le pont. J'ai vu des matelots de notre navire s'accroupir sur le bastingage et réprimer l'invasion à coups de pied sur la tête et sur les mains de ces forcenés, batailler avec eux, jeter les chéchias voire les hommes à la mer, rien n'y faisait. Tout ce monde-là revient à la rescousse, et c'est un gourdin à la main que le voyageur doit monter la garde devant ses bagages pour les livrer seulement à qui lui plaît. Après bien des efforts, on finit par se caser dans une barque : coût, 25 sous, sans compter le transport des malles. Si la mer est agitée, c'est le double ; les acconiers se chargent de prévenir le public de l'élévation du tarif par un pavillon jaune qu'ils accrochent au bout d'une hampe. Par temps calme, la navigation se fait sans encombre et on aboutit bientôt à un escalier qui donne accès sur le warf dont j'ai parlé. Là, un fonctionnaire marocain perçoit cinq nouveaux sous pour « droit de circulation sur la plateforme ». Les bagages sont chargés

sur un wagonnet qui roule avec un bruit d'enfer jusqu'à la plage : encore cinq sous pour l'entrepreneur du chemin de fer.

Résigné, on paie toujours, et on attend patiemment de nouvelles rançons. La douane apparaît dans un nuage. Après la grève, recouverte des marchandises les plus disparates : caisses, sacs, barils, pièces de machines, fers à T et poutres, s'ouvre une porte étroite, la porte de la ville, sous laquelle s'entassent les colis les plus divers et où s'engouffrent des centaines de gens bigarrés qui s'agitent et qui crient. Dans un recoin, des Marocains à longue barbe et à turban élevé représentent le makhzen. Devant eux, au milieu du défilé incessant des hommes et des mulets chargés, les portefaix arrivent en courant, gesticulent, hurlent à qui mieux mieux, s'arrachent les malles et les valises, puis, soudain, les emportent brusquement sur leurs épaules dans la direction de la ville, aux yeux ahuris du voyageur qui, de loin, suit inquiet le résultat de ces vociférations : telle est la visite en douane des privilégiés. Les autres doivent ouvrir leurs ballots ; mais il est juste de dire, à la louange des vérificateurs, qu'ils n'abusent pas de leurs droits au cours de leurs investigations sommaires.

Une rue tortueuse ou plutôt un boyau étroit et mal pavé part de la porte de la plage, traverse la ville et grimpe, à rendre jalouses les ruelles de la Casba d'Alger, jusqu'à une autre porte qui débouche sur le grand Sokko, terrain vague et mamelonné où se tient le marché indi-



(Cliché Nahon et Lasri, Tanger).

Vue Panoramique de Tanger

gène. C'est sur ce parcours de 300 mètres que se concentre le mouvement commercial de Tanger. Une procession continuelle de piétons, de cavaliers, d'ânes et de mulets chargés de marchandises, circule et se bouscule dans les deux sens, depuis l'aube jusqu'au coucher du soleil. Les amateurs de pittoresque en trouvent à revendre dans cette promiscuité cosmopolite où se heurtent toutes les nationalités et deux langages dominants : l'arabe et l'espagnol. Celui qui veut habiter Tanger et même les autres ports marocains pour ses affaires, voire pour son plaisir, doit nécessairement posséder ces deux idiomes : faute de quoi, le négociant est exposé à ne pas réussir et le touriste court le risque de s'ennuyer à mourir.

Les abords populeux de la porte de France à Tunis rappellent, mais en moins exagéré, l'agitation qui caractérise la rue centrale de Tanger. A peu près à mi-chemin de son parcours, cette rue étranglée s'élargit pendant quelques mètres pour donner naissance à une petite place irrégulière : c'est le petit Sokko ou place des Postes. La France, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Espagne y sont, en effet, représentées par quatre officines concurrentes qui se livrent à des opérations postales et à bien d'autres encore. Il y a aussi quelque part une poste marocaine qui a essayé de fonctionner, mais elle a dû y renoncer.

Tout le long de cette artère mercantile et autour du petit Sokko s'alignent des boutiques de dimensions exiguës où les marchands, maro-

cains ou européens, s'ingénient à accumuler les produits les plus hétérogènes. Sous prétexte que seule la diversité des articles en vente permet à un négociant de gagner sa vie ici, nombreux sont ceux qui, derrière le même comptoir, débitent en même temps de la farine et du charbon, de la limonade et des cartes postales, des rubans et de la ferronnerie. Il est probable que si ces spécialités étaient comme chez les peuples civilisés, réparties suivant leur nature chez les commerçants de la ville, ceux-ci n'en retireraient pas moins leur bénéfice, et les nouveaux débarqués n'en seraient pas à se demander si c'est chez le coiffeur ou chez le liquoriste qu'ils trouveront du papier à lettres.

Un peu plus haut que le petit Sokko, sur la gauche, s'ouvre une sorte d'impasse couverte où se tient un marché aux légumes. Comme il n'y a qu'une seule entrée et pas de dégagement, la cohue qui se presse dans ce cul-de-sac dépasse l'imagination. Mieux vaut l'examiner de loin et ne pas s'y aventurer. Tout ce quartier est habité en majorité par des Européens. Il va sans dire que c'est un chaos de bâtisses vieilles et neuves, sans aucun alignement, où quelques maisons à trois étages et à balcons surplombent çà et là les terrasses de bicoques mauresques rafistolées par des maçons espagnols. Quelques hôtels de second ordre, des cafés d'un ordre encore plus inférieur, hébergent et abreuvent, non sans les écorcher, voyageurs et consommateurs. De petits cireurs juifs, des guides à la mine équivoques, quelques crieurs de journaux

également juifs : tels sont les signes précurseurs de la civilisation qui, avec l'heure de l'apéritif, envahissent peu à peu ce quartier. J'ajouterai que Tanger et ses environs immédiats sont reproduits sous tous les aspects par les cartes postales illustrées. Jusqu'ici on est poursuivi par cet impôt que parents et amis infligent aux voyageurs avec une telle libéralité et le sourire sur les lèvres.

Le grand Sokko est un déballage de tout ce que les Marocains aiment à brocanter. On y vend de la paille, des vieilles ferrailles et même de la fausse monnaie. La dernière émission de la monnaie *hassani* est, en effet, de frappe si médiocre qu'il ne doit pas coûter beaucoup d'efforts à l'imiter. Aussi, est-elle de plus en plus dépréciée et, s'il est un numéraire dont on se méfie au Maroc, c'est bien celui du Sultan. La monnaie espagnole a cours pour ainsi dire obligatoire, au taux du change naturellement. L'or, l'argent et le bronze français circulent de plus en plus et avec leur valeur ordinaire. Les pièces anglaises et allemandes sont acceptées par la plupart des maisons de commerce. On arrive facilement à avoir dans sa bourse cinq monnaies différentes. On voit d'ici à quels calculs compliqués doivent se livrer les malheureux touristes qui ne sont pas au courant des opérations de banque et qui ne veulent cependant pas être *roulés* par les commerçants qui leur font l'appoint.

C'est sur le grand Sokko que les promeneurs trouvent un choix abondant de montures, ânes

et mulets, harnachés de bâts rouges du plus bel effet. Il y a même des Espagnols qui louent des chevaux, de fort belles bêtes ma foi. Il est d'ailleurs à remarquer que les bêtes de somme à Tanger sont en général bien soignées, mangent à leur faim et sont brossées avec soin : ce qui leur donne de l'énergie et un poil luisant. A défaut de tout véhicule, on doit se contenter de ce mode de locomotion. La location d'une mule pour une promenade qui ne dépasse pas deux heures coûte une peseta. Ce n'est pas ruineux. Aussi, use-t-on abondammment et pour les plus petites courses de ce moyen le plus rapide pour se transporter d'un point à un autre ; et les gens du pays dévisagent avec une certaine stupeur ceux qui vont tranquillement excursionner à pied dans la campagne. Le Maroc est un pays d'Occident, mais avec l'élément arabe les habitudes orientales ont pénétré les grands centres et on y devient rapidement aussi paresseux qu'à Tunis et au Caire.



TANGER

LA BANLIEUE OUEST — LA SÉCURITÉ

CHAPITRE III

Tanger, le 6 août 1904.

Le grand Sokko est tous les jours fréquenté par une foule bigarrée de Marocains de races et d'origines multiples. Les citadins, avec leurs gandouras blanches, avec ces allures molles qui caractérisent aussi les Tunisiens, y coudoient les paysans du *Fahç* et de l'*Andjera*, revêtus de la djellaba sombre, la tête nue et rasée, le fusil Maüser en bandoulière, bronzés par je ne sais combien de coups de soleil, à la mine farouche mais bons garçons tout de même. Des gens du Sous, dont les traits émaciés et le teint bilieux rappellent la physionomie des M'zabites d'Algérie, se mêlent aux négociants de Fez et de Merrakech, aux *Drâï* de l'extrême-sud, reconnaissables à leur visage ovale, à leur collier de barbe noire et abondante. Au milieu de tout ce

monde, circulent, le jour durant, les marchands d'eau dont les sonnettes, qui tintent aigrement, dominent les clameurs de la foule. Ce sont des nègres, originaires de cette région encore pleine de mystères, comprise entre le Maroc et le Soudan ; ils portent suspendue à leur épaule une outre en peau de bouc gonflée d'une eau fraîche et limpide, mais d'origine douteuse et, moyennant deux centimes, remplissent de ce breuvage une tasse de cuivre reluisante qu'ils présentent à l'assoiffé de rencontre. Vu une première fois, le spectacle du grand Sokko est pittoresque, mais on a tôt fait de s'en lasser et les oreilles sont vite rassasiées de ce brouhaha exotique qui n'exprime en réalité qu'un bien maigre négoce. Beaucoup de bruit pour peu de chose : c'est là un trait général des mœurs musulmanes.

Dominant cette agitation factice, la Maison de France, s'élève à mi-côte, et son petit pavillon tricolore attire les regards aussitôt qu'on a franchi les portes de la ville. C'est de cette modeste bâtisse carrée et blanchie à la chaux que partira un jour le signal d'agir, d'exprimer au Maroc les clauses du traité franco-anglais, de laisser entendre au makhzen que ce traité n'est pas un mythe destiné à sommeiller dans les archives de l'histoire. Je dis *un jour*, car, pour l'instant, la consigne venue d'en haut est d'atermoyer, d'attendre, de laisser faire, de laisser dire. Il est bon d'ajouter, à la louange de ceux qui sont chargés de respecter la consigne, qu'ils n'ont jamais tenté de la violer (1).

(1) Se rappeler la date de la lettre : Août 1905.

C'est du grand Sokko que partent les différentes routes qui relient Tanger aux faubourgs environnants et aux villes de l'intérieur. Il faut excepter la route de Tétouan qui part de la plage, ou plutôt qui est la plage elle-même. Sur la gauche, une piste qui débute par cinq cents mètres de sable et où on s'enlise sans efforts : c'est la route de Fez. Sur la droite, trois avenues assez bien entretenues conduisent aux villas de la banlieue. L'une d'elles mène jusqu'au cap Spartel, à 12 kilomètres de la ville, en passant par la villa Perdicaris. En réalité, ces routes sont des chemins pavés et entretenus par des entrepreneurs espagnols, chemins dont les tracés fantaisistes, les tournants à angle droit et les pentes à raidillon s'opposeront toujours à la circulation des voitures, quand il y en aura à Tanger.

De sorte que de nombreuses maisons de plaisance, des métairies qui se sont construites peu à peu sur les flancs de ces routes invraisemblables, ne pourront jamais être desservies par un véhicule roulant quelconque. Et quand il s'agira de tracer une voie commode et pratique au milieu de ce dédale de jardins, de vergers, de villas déjà alignées, nos conducteurs des travaux publics n'auront pas petite besogne à exécuter. Après avoir taillé, le long des déclivités abruptes, des chaussées escarpées, les mercenaires européens les ont aggravées d'un pavage en petits moellons de grès, ce pavage qui caractérise les villes d'Espagne et que l'Europe ne leur envie pas. Rien n'est plus désagréable quand, à califourchon sur une mule, on

descend le long de ces rampes barbares ; à chaque instant, on sent sa monture glisser des quatre fers et menacer de choir sur l'arrière-train, tandis que, par derrière le conducteur, en frappant la bête à coups redoublés, accentue encore cette menace. Ceci est un des petits inconvénients de la civilisation ibérique. Mieux vaut encore une piste *nature* où les bêtes de somme circulent d'un pas assuré.

En quittant le grand Sokko, trois routes, ai-je dit, donnent accès aux environs de Tanger. Leur pavage dangereux n'est heureusement pas poussé au-delà de quatre kilomètres ; elles reprennent ensuite cette allure de sentes sauvages, telles que le touriste aime à en parcourir dans l'Afrique du Nord. Elles conduisent à ce que les Marocains appellent le *djebel*, la montagne. Le djebel, c'est à la fois le versant opposé à la ville de Tanger et une colline élevée qui le coupe perpendiculairement et s'étend vers l'Ouest en vallons ondulés et verdoyants dominant l'Océan jusqu'au cap Spartel.

Le djebel forme, *derrière* Tanger, un arc de cercle où s'accumulent, le long des pentes accentuées, plusieurs centaines de villas de plaisance, de cottages, de maisonnettes émergeant d'une végétation aussi fournie et aussi étendue que celle qui environne Alger. Les essences d'arbres y sont encore plus variées,et la présence d'eaux vives abondantes est signalée partout par des trembles et des peupliers au feuillage argenté. Cette riante verdure s'étend bien loin au delà et masque souvent de superbes castels

qui appartiennent à de riches Anglais. C'est un faubourg de Tanger qui se poursuit vers l'Ouest, à plus de six kilomètres de la ville et qui, après une interruption à hauteur de la villa Perdicaris, renaît encore le long d'un coteau isolé qui surplombe la mer.

Les plus somptueuses de ces habitations de campagne appartiennent en général à des fils de la Grande-Bretagne, bien rentés, qui viennent passer là les hivers avec leurs familles. Tanger est, en effet, la station d'hivernage par excellence, grâce à son climat et à sa situation. Elle est appelée à détrôner dans l'avenir le Caire, Tunis, Alger et même Nice. Sa température, l'hiver, est très douce et il est rare que le thermomètre y descende au-dessous de 12°. Lorsque des interventions intéressées auront réussi à organiser en Espagne des rapides réguliers, la voie ferrée amènera jusqu'à Algésiras les voyageurs partis la veille de Paris ou de Londres, puis les *steamboats* les transporteront en moins de deux heures jusqu'à Tanger ; or, quels sacrifices ne feraient pas les gens aisés pour abréger ce dégoût de l'existence et de soi-même qu'on appelle le mal de mer.

Plusieurs riches villas appartiennent aussi à des négociants israélites de Tanger qui, généralement, y passent leurs étés pour se reposer de leurs labeurs et fuir quelque temps l'aridité des chiffres commerciaux. Mais, cette année, le coup de main d'Er Raïsouli les a terrorisés, et les villas sont restées fermées. En continuant à habiter la ville, les Israélites cossus ont obéi à

un sentiment assez naturel. Il est bien certain que si, faits prisonniers, il s'agissait de payer leur rançon, ce n'est pas le Makhzen qui s'en chargerait, et ce serait avec leurs propres deniers qu'ils devraient se racheter. Comme quoi il est dangereux, à plus d'un titre, d'être sujet du Makhzen : c'est d'ailleurs là une vérité sur laquelle j'aurai l'occasion de revenir. Et puis, en admettant qu'Er Raïsouli ou ses comparses n'aient jamais songé à supputer la valeur en argent que représente la liberté d'un Israélite de Tanger, rien ne dit que les soldats du sultan éparpillés dans la banlieue, sous le prétexte plaisant de la protéger, n'auraient pas essayé de faire ce qui a si bien réussi à Er Raïsouli.

Car, en somme, d'où viennent ces soldats, si ce n'est de ces mêmes tribus qui fournissent des détrousseurs de grands chemins, lesquels, je me hâte de l'ajouter, font aux passants beaucoup plus de peur que de mal. Au fait, puisque nous sommes en plein dans le sujet, autant vider la question de la sécurité, de cette sécurité que tant de gens discutent, que quelques-uns nient et dont tout le monde jouit, si tant est que ce soit une jouissance.

En éliminant la capture de Harris et de Perdicaris qui sont des événements politiques sur lesquels, pour des causes d'ordres divers, on ne saura jamais le fin mot, il est nécessaire d'affirmer que Tanger et ses environs offrent la garantie de sûreté la plus absolue aux hommes et aux choses. Une phrase que je relève dans un journal local, le journal de Daniel Saurin, a

paru cet hiver plusieurs semaines de suite pour caractériser la situation : « A Tanger, ville sauvage de 45.000 habitants — 45.000 pirates, diplomates ou barbares — sans tribunaux, sans soldats ni gendarmes, pour toute la semaine écoulée, pas un meurtre, pas un accident, pas un vol, pas même une simple faillite. » Cette phrase, si caustique soit-elle, exprime cette vérité que personne n'a encore pu contredire : que la sécurité à Tanger et aux alentours est absolue, de jour comme de nuit, depuis nombre d'années ; et qu'à part deux cas isolés de brigandage politique, elle n'a jamais été troublée. Des meurtres, aussi bien contre les Européens que contre les musulmans, on n'en cite pas ; des attentats, pas davantage. Signalons, pour être scrupuleux, la quasi assommade d'un jeune Français par un fonctionnaire du port qui assurait avoir été insulté dans sa personne ; cela, il y a deux ou trois mois, et c'est tout. Les vols sont très rares, et lorsqu'un Européen est victime d'un larcin, il lui arrive souvent de reconnaître, après enquête sommaire, que le voleur n'était pas marocain.

Quelles sont les villes dites civilisées qui pourraient, sur ces points, rivaliser avec Tanger sous le rapport de la tranquillité ? Il y a à Alger des rues de la Casbah qui sont beaucoup plus dangereuses que certaines ruelles de Tanger, noires comme un four éteint, où on risque seulement de se donner une entorse à travers les inégalités de niveau. On peut se promener dans la campagne en pleine nuit, sans risque

d'être assailli par des rôdeurs aux intentions toujours nuisibles, ainsi qu'il arrive fréquemment dans les quartiers les mieux famés de Paris et de Marseille. Ceci peut paraître en contradiction avec les nouvelles terroristes qui se sont répandues dans la presse d'Europe et de France, notamment depuis l'attentat contre Perdicaris, nouvelles qui ont aussi trouvé leurs échos dans nombre d'organes algériens et tunisiens. Ces informations tendancieuses, d'origine anglaise et espagnole, ont toujours trouvé des interprètes trop complaisants parmi les journaux avides de renseignements. Il faut se prémunir contre les cancans de basse-cour que les feuilles espagnoles à court de copie lancent à travers le monde avec un sang-froid stoïque. C'est ainsi qu'avant hier le *Heraldo* nous apprenait que le choléra sévissait avec rage à Oran et faisait trente victimes par jour. Mais si le canard madrilène peut être facilement évité par des moyens préventifs, combien il faut se défier du *bluff* anglais, cet intermédiaire méthodique entre la vérité et le mensonge.

Il y a d'ailleurs eu à Tanger des personnes assez habiles pour illusionner les gens mêmes qui habitent la ville et les faubourgs. Il est, dans la colonie étrangère, tel ou tel personnage qui avait réussi à persuader à nombre d'habitants que leurs personnes et leurs biens étaient menacés, et tous, convaincus, allaient raconter à qui voulait l'entendre que la sécurité n'existait plus à Tanger, sans qu'aucun indice sérieux puisse servir de fondement à ces colportages.

Cette insécurité par persuasion, qui n'a existé que chez les cerveaux timorés et dans les colonnes de journaux, tend d'ailleurs de plus en plus à disparaître. Les vendeurs de fumée en seront pour leurs frais...

... Le djebel abonde en maisonnettes européennes et celles, peu nombreuses, qui appartiennent aux musulmans, ont aussi un cachet d'outre-mer, de sorte qu'au milieu de la végétation luxuriante et des toits rouges qui percent le feuillage, on pourrait aussi bien se croire dans la banlieue de Lyon ou de Marseille.

Dans la plaine qui s'étend au bas, entre la piste de Fez et les collines, quelques fermes sont dispersées çà et là. Le promeneur qui y hasarde ses pas croise sur sa route de nombreux indigènes, hommes ou femmes des champs, qui passent indifférents, les uns ne portant rien, les autres chargées de fagots ou de bottes de paille. Jamais on n'entend de leur bouche, à l'adresse du chrétien de rencontre, une malédiction quelconque murmurée entre les dents, ainsi qu'il arrive encore fréquemment en Algérie ou en Tunisie.

Et puis, au détour du chemin, on rencontre tout d'un coup un troupeau sonnaillant de belles chèvres au poil roux, suivi d'un pâtre espagnol qui vous lance gaîment un *buena tarde* honnête et entonne à tue-tête une mélopée sévillane : on se croirait alors transporté dans un coin de la campagne andalouse. Tous ces environs respirent le calme et le repos. Rien n'y rappelle cette terre âpre et sauvage que le nom même

du Maroc évoque dans l'Histoire. Et quiconque se promène, à cheval ou à pied, à 10 kilomètres à la ronde de Tanger, n'y trouvera aucun signe qui lui fasse douter de la sécurité des lieux...

... Le soir, lorsqu'au coucher du soleil la lande jaune et les vallons boisés qui limitent l'horizon au sud de Tanger s'assombrissent pour se noyer rapidement dans le crépuscule envahissant, la campagne se tait, les ouvriers de la terre cessent de la fatiguer, les oiseaux dans les arbres respectent en silence la nuit qui tombe. Ça et là seulement, un refrain andalou, dont on ne peut deviner si les paroles sont arabes ou espagnoles, vient heurter la sérénité reposante de la banlieue qui s'endort, tandis qu'au loin, par-dessus la colline, on perçoit le doux mugissement de la mer et les appels à la prière des nombreux muezzins, qui affirment au fidèle le cours régulier de leurs jours et les assurent de la paix qui règne sur la ville.



TANGER

LA PLAGE — LA VILLA HARRIS

CHAPITRE IV

Tanger, 8 Août 1904.

Si, en descendant la rue glissante et tortueuse qui conduit de la place des Postes au mouillage des navires, au *port* disent les gens d'ici, on oblique sur la droite avant de franchir la porte de la douane, on aboutit à une sorte de terre-plein qui surplombe la mer d'une hauteur de six mètres. Cette terrasse, maintenue par un mur à parapet battu par les vagues, sépare la darse aux marchandises de la plage proprement dite. Elle est bordée à droite par un talus élevé et abrupt qui attend les spéculateurs de terrains. Au bas, se trouve une des rares fontaines de Tanger qu'il suffit d'avoir vu utiliser une fois pour se faire *in petto* ce serment que la sagesse des nations réprouve : « Fontaine, je ne boirai pas de ton eau ».

Imaginez un petit bassin rudimentaire, flaque au ras du sol que quelques briques cimentées ont régularisée, alimentée par un filet d'eau qui suinte péniblement après avoir, sous la ville, serpenté au travers de multiples fosses d'aisances. C'est là que les *guerrabin*, que les Espagnols appellent des *aguadores* et les Français des *marchands d'eau*, viennent remplir leurs outres en peau mal tannée. Pour plus de commodité, ils entrent délibérément jusqu'à mi-jambe dans le cloaque et joignent à la satisfaction d'un bain de pieds le plaisir de puiser sans difficulté en eau trouble. Au surplus, c'est avec l'impression du devoir accompli qu'ils sortent ruisselants de leur besogne aquatique, car il n'existe à Tanger ni arrêtés de police ni police pour mettre un frein à de tels usages : « Pourquoi, dis-je à l'un de ces nègres, renoncer ainsi aux règles les plus élémentaires de la propreté ? Serait-ce un rite de corporation ou une coutume religieuse ? — Non, me répondit-il avec bonne foi ; mais, vois-tu, l'eau repose et les matières sales tombent au fond. Or, je ne verse jamais le fond de mon outre. » Cette eau reposant sur les flancs d'un gaillard qui, d'une course rapide, la transporte au grand Sokko, me laissa rêveur...

... Auprès du parapet un phare en acier, d'une seule pièce, établi par des Anglais, indique aux marins la direction de l'ancrage de Tanger. Le soir, à partir de cinq heures, ces lieux sont très fréquentés par les Européens et les Indigènes qui viennent respirer à pleins poumons la brise de mer et jouir du calme reposant de la baie



(Cliché Nahon et Lasri, Tanger).

Le Grand Sokko, à Tanger

immobile où mouillent quelques navires endormis et figés sur leurs ancres. Deux ou trois navires de commerce, le bateau à roues qui fait le service de Gibraltar et d'Algésiras, des balancelles espagnoles qui, le matin, ont apporté des montagnes de pastèques : tel est le bilan du *port* commercial de Tanger.

De nombreux Marocains, de toute classe et de tout âge, assis sur le parapet, contemplent impassibles nos deux navires cuirassés, le *Kléber* et le *Galilée* qui, à quelques encâblures, profilent leurs masses altières et leurs lignes menaçantes tandis que, mouillé à courte distance, un aviso anglais venu pour appuyer les revendications d'El Menebhi ajoute à la sévérité du spectacle. Que doivent penser les sujets du Sultan quand ils comparent, à ces expressions matérielles de la force européennes, leur *Sid et Turki*, qui flotte piteusement dans les eaux des monstres d'acier. Le *Sid et Turki* (pourquoi ce nom ?) est le navire de guerre, l'unique du makhzen. C'est un ancien remorqueur de haute mer, d'abord utilisé pour le transit des poids lourds, et dont la structure le destinait on ne peut mieux à la contrebande d'armes. Le premier capitaine allemand aux bons soins duquel fut confiée l'unité d'escadre marocaine ne se fit pas faute d'user de ce trafic rémunérateur. Mise au courant, l'autorité le débarqua. Le nouveau capitaine est encore un Allemand : on ne reprochera pas au moins au Sultan de généraliser ses soupçons. Le *Turki* sert aussi à transporter les troupes officielles. Il va chercher à Mogador et à Rabat les sentinelles

que le makhzen veut bien mettre en pension chez les propriétaires suburbains de Tanger qui croient à l'insécurité. Il emmène à Nemours les Riffains incorporés pour aller défendre Oujda, excellent moyen pour ces braves moissonneurs d'être transportés à peu de frais sur leur terrain d'opérations : inutile d'ajouter qu'une fois débarqués ils désertent sans scrupule pour aller louer leurs services aux colons de l'Oranie. En réalité, le *Turki* coûte fort cher au budget du Sultan. Sans doute, finira-t-on par le mettre aux enchères, et la somme qu'on en retirera bouchera tant bien que mal le trou laissé dans le trésor par quelque nouvel escroc. Le Maroc, comme l'Algerie, n'aura plus de *baharia*, et M. Albin Rozet sera moralement obligé d'intervenir...

...La plage qui s'étend à l'Est, sur une courbe de sept à huit kilomètres, bordant la baie de Tanger d'une large bande de sable fin et doré, est une des plus belles que j'aie vues sur le littoral nord-africain. C'est la promenade favorite des Européens, la seule promenade agréable d'ailleurs. C'est aussi un des quartiers d'avenir, en quelque sorte le Mustapha de Tanger. Plusieurs belles maisons s'élèvent et s'alignent, un peu en arrière, séparées des vagues par une trentaine de mètres, tandis que, à la naissance de ce quartier neuf, une rue relativement large monte vers le grand Sokko et pourra plus tard servir de passage aux voitures, lorsqu'on l'aura repavée convenablement

En été, la plage est envahie par des cabines

en bois, des guinguettes, des cafés en plein air où toutes les races se coudoient à l'heure de l'apéritif. Il y a même, à l'usage des enfants, des « chevaux de bois » dont la vieille ossature importée d'Espagne doit dater de plusieurs siècles. Jusqu'à l'heure du dîner, c'est un va-et-vient incessant de cavaliers et de piétons. Tandis que la petite bourgeoisie se baigne dans l'onde salée, les gens *chic* parcourent le bord de la mer : les dames et les jeunes filles en toilettes claires, les hommes en vestons et pantalons collants. C'est surtout à l'heure de la marée basse qu'il y a affluence, car la marée se fait déjà sensiblement sentir à Tanger. Le flux laisse sur une largeur de trente à cinquante mètres un emplacement dur où le sable humide et coagulé permet de circuler sans fatigue. La mer est toujours calme, le soleil qui se couche derrière Tanger laisse la grève à l'ombre, l'air frais de l'Océan caresse doucement les visages, et, à vingt milles en face, les côtes escarpées d'Espagne se dessinent nettement, surmontées des crêtes abruptes des montagnes de l'Andalousie.

Le spectacle est vraiment captivant et, pour ne pas en perdre une miette, on y revient involontairement tous les soirs à la même heure. La jeunesse dorée de l'endroit loue pour la circonstance des chevaux aux apparences fougueuses qu'elle vient faire caracoler sur l'arène ou qu'elle lance dans un galop échevelé sur la bordure des flots, éclaboussant copieusement les paisibles piétons. Des jeunes femmes de la colonie diplo-

matique passent à douce allure, montées en amazone sur de superbes chevaux barbes, suivies parfois de babys roses grimpés sur des ânes et soutenus par des valets marocains. De même qu'en Algérie et en Tunisie, on arrive à faire des domestiques mâles d'excellentes bonnes d'enfants. J'ai vu l'un d'eux qui, assis sur le bât d'un âne vigoureux, tenait sur ses genoux un oreiller garni de dentelles où reposait un nourrison de quelques semaines qu'il abritait maternellement des rayons du soleil avec une ombrelle blanche. Un autre, accompagnant deux élégantes fillettes, avait les mains embarrassées de cerceaux, de cordes à sauter et de poupées. Ce qui contraste avec cette besogne de nursery, c'est la physionomie barbare et hirsute des Marocains auxquels on confie des soins aussi délicats...

... Aussitôt après les dernières maisons, la plage envahit la terre ferme et la recouvre sur un large espace d'un sable rougeâtre où on enfonce jusqu'aux genoux : c'est la dune, étendue désertique d'une centaine d'hectares qui clôt brutalement le faubourg habité. A quelques centaines de mètres cependant, une habitation isolée émerge de la dune comme un îlot battu par des flots de sable : c'est la maison Gautsch. A deux kilomètres plus loin, toujours au milieu des couches sablonneuses, s'ouvre le large estuaire de l'*oued El Hakk* qu'on ne peut traverser, même avec un cheval, à marée haute. A marée basse, les montures le franchissent à gué ; mais en hiver, alors que les eaux grossissent, il est prudent de ne pas s'y aventurer sans guide.

Une fois la rivière passée, on tombe sur une série d'étroites lagunes salées qui, par des canaux, pénètrent assez avant dans les terres et où les indigènes recueillent un sel excellent. Disposé en nombreux tas d'une blancheur étincelante, ce sel attend les mulets qui doivent le transporter sur le marché. Sur la droite, non loin du bord de la mer, un fort en ruines de vastes dimensions s'écroule lentement et se recouvre de végétation. Les murailles, épaisses de deux mètres, révèlent un ouvrage soigné et furent sans doute construites par les Portugais : quelques vieux canons abandonnés pointent ça et là au milieu des créneaux démolis, squelettes de bronze que le temps respecte indifférent.

Quelques minutes encore et on atteint la villa Harris. Non loin de là, aboutissent les câbles sous-marins qui sont reliés à Tanger par des fils terrestres accrochés, le long de la plage, à des poteaux vermoulus. Au milieu d'un vaste jardin anglais, semé de plantes rares, ombragé d'arbres d'essences variées, irrigué par des canaux sinueux que traversent des ponceaux rustiques, s'élève la villa Harris, vaste bâtiment quadrangulaire, blanchi à la chaux, solidement établi et affectant à l'extérieur le style des maisons maures du pays. Des dépendances nombreuses, des écuries bien aménagées en font une riche métairie qui révèle la grosse fortune du propriétaire. Mais l'intérieur à lui seul vaut le voyage de Tanger. Le premier étage ne présente, il est vrai, rien de particulier sauf qu'il est aménagé à l'anglaise avec ce confortable dont

seule la civilisation britannique a le secret. Quant au rez-de-chaussée, il a été abandonné pendant trois ans aux mains habiles d'artistes arabes de Fez qui en ont fait un véritable chef-d'œuvre de l'art mauresque, chef-d'œuvre qui peut rivaliser avec les plus belles salles de l'Alhambra. J'ai eu la bonne fortune de visiter cette merveille en compagnie du sympathique M. Saurel, l'Algérois dont on connaît la compétence en matière d'art arabe. J'ai donc pu apprécier d'autant mieux toutes les délicatesses et toutes les subtilités de la décoration qu'il nous a été permis d'examiner de près.

Deux salles spacieuses tiennent presque à elles seules le rez-de-chaussée et réunissent à peu près toutes les combinaisons de l'art maghrébin.

Elles ont ce mérite exceptionnel de synthétiser particulièrement le style *Fasi* puisqu'elles ont été ornées par des ouvriers d'art nés et élevés à Fez qui ne se sont inspirés que des procédés et des traditions de leur ville natale. Et on est même surpris de constater que, sous ce rapport, l'ornementation architecturale marocaine laisse bien loin derrière elle comme richesse et comme fini tous les travaux de ce genre qui s'exécutent en Algérie et même en Tunisie.

L'œuvre artistique se répartit en trois catégories : les bas - cotés, la partie supérieure des murs et les plafonds. Chacune de ces zones se divise elle-même en panneaux qui, pour être du même genre d'exécution, ont tous des dessins variés qui leur donnent à chacun un cachet particulier. Les bas-côtés sont en mosaïques très

fines, petits carrés et losanges émaillés, étroitement cimentés et formant une surface lisse comme un marbre. Ces minuscules morceaux de porcelaine polie qui, par milliers, s'entrecroisent coagulés les uns aux autres, sont de couleur blanche, verte ou brune et se répandent entremêlés en florescences compliquées du plus heureux effet.

A une hauteur de deux mètres environ et jusqu'au plafond la muraille est recouverte de ces sculptures sur plâtre nommées *nokch hedidat*, bien supérieures à celles que l'on trouve dans le reste du Maghreb. Les panneaux sont fouillés avec un soin du dernier fini et ont des apparences de dentelles appliquées sur le blanc laiteux des cloisons. Les arabesques inextricables qui s'y enchevêtrent révèlent une suprême habileté à reproduire les combinaisons géométrales conçues par l'imagination des artistes. Enfin les plafonds en bois sculpté et ouvragé se découpent en dômes aux parois polygonales, en stalactiques capricieux, en voussoirs à délicates alvéoles. De fines enluminures aux tons fondus recouvrent cette débauche de découpures dentelées ; des teintes appropriées à l'éclairage s'opposent mollement les unes aux autres et font ressortir sans heurt le fouillis de ciselures sur bois qui tapisse ces plafonds. Il est peu de palais arabes parmi les plus renommés, qui offrent à l'œil une telle variété de lignes aussi artistement entrecroisées. Le regard s'attarde à contempler tous ces détails qui, insensiblement et comme par des procédés magiques, prennent des aspects

différents à mesure qu'ils s'éparpillent le long des murailles...

... Le propriétaire de ces splendeurs, M. Harris, est une physionomie de Tanger ; une conversation avec lui n'est pas moins intéressante que la visite de sa demeure où tout est conçu avec le meilleur goût. M. Harris est encore un homme jeune. C'est un Anglais, fils d'un riche gentleman, qui a fait plusieurs fois le tour du monde pour trouver le pays dont le climat conviendrait le mieux à son tempérament. Il avait rencontré, paraît-il, au sud du Japon, des régions infiniment agréables, tant au point de vue du site qu'à celui de la température. Mais c'était vraiment un peu loin de l'Angleterre, et M. Harris finit par donner la préférence au Maroc. Il s'installa d'abord à Tanger où il devint le correspondant du *Times*. Après s'être familiarisé avec la langue arabe, il se rendit à Fez, sollicité par le caïd Mac-Léan, et devint rapidement le familier du sultan Abd-el-Aziz. Cette intimité dura une année. Mais la probité de M. Harris qu'on se plaît à citer ayant entravé les exactions de l'entourage du Sultan, on l'éconduisit avec la même facilité qu'on avait mis à le faire admettre *persona grata* auprès du Makhzen.

L'honorable correspondant du *Times* revint à Tanger, et c'est sur ces entrefaites qu'il fut capturé et rançonné par Er Raïsouli et sa bande. Depuis, il vit paisiblement dans sa retraite, à sept kilomètres de la ville, distrait seulement par le bruit des flots qui viennent mourir sur la grève, à quelques pas de sa demeure. Cepen-

dant M. Harris est un de ceux qui semblent persuadés de l'insécurité du Maroc, voire de Tanger et de ses environs, et qui tiennent à faire partager de telles appréhensions aux autres. Il a une conversation très intéressante et ses réceptions sont toujours empreintes d'une grande cordialité. Mais certaines de ses paroles sont énigmatiques et je croirais volontiers M. Harris quelque peu pince-sans rire. Il a dans ses jardins une centaine de soldats du Sultan commis à sa garde, et quels soldats !... Aux limites mêmes de sa propriété commencent les collines des Andjera, cette tribu dissidente de Berbères arabisés qui n'a jamais voulu reconnaître l'autorité du Makhzen. Les Andjera sont, paraît-il, assez hostiles en ce moment-ci à leur voisin anglais qu'ils accusent de les espionner, et ils lui écrivent tous les jours des lettres de menaces. Ce qui n'empêche pas nombre d'entre eux d'être admis dans l'intimité de M. Harris, de circuler dans sa métairie le fusil sur l'épaule, de se mêler aux soldats du Sultan dont ils ne se distinguent d'ailleurs ni par le vêtement ni par la mine rébarbative. Et finalement, lorsque la nuit tombe, tout ce monde là boit le thé de la fraternité sous l'œil bienveillant du maître des lieux. Qui est-ce donc qui joue la comédie ? J'aime à croire, à l'honneur de M. Harris, que ce n'est pas lui ..

... Et les anecdotes ont succédé aux anecdotes dans la bouche de ce journaliste rentier doublé d'un Britannique plein de flegme. Il avait voulu, entre autres choses, faire construire à l'embou-

chure de la rivière qui le sépare de Tanger, un pont métallique qu'il estimait à une trentaine de mille francs ; pour ce, il avait sollicité l'autorisation du Sultan, promettant de céder gratuitement cet ouvrage au domaine public, à condition qu'il n'y serait point prélevé de péage : « Non, répondit le Makhzen, nous te prévenons au contraire que nous ferons payer sur ce pont un droit de passage. — Même à moi ? demanda ironiquement M. Harris. — Même à toi. » Et le pont ne fut jamais construit. Tel est le Makhzen dans toute sa beauté. Il y a mieux. Des jeunes gens européens envoyèrent il y a quelques jours des terrassiers espagnols creuser sur la plage, à proximité de la villa Harris, un fossé large de deux mètres et long de six pour venir y faire sauter leurs chevaux. Très émus, ou faisant semblant de l'être, les soldats du Sultan murmurèrent : « C'étaient, disait-ils, des travaux de siège exécutés en sous-main au compte de la marine française décidée à débarquer sur ce point pour s'emparer de Tanger. »

Par un émissaire, ils prévinrent le pacha qui arriva à bride abattue et, du haut de leurs mamelons, cinquante Andjera, qui avaient assisté au manège, accoururent sans oublier leurs armes pour protester également contre ces ouvrages militaires. M. Harris, accusé de connivence, se répandit en de nombreux efforts oratoires pour démontrer l'inanité de pareils soupçons. Il lui coûta encore beaucoup de sucre et de thé à persuader à tous ces énergumènes que le mieux

était de rentrer chez soi. Toujours les aventures théâtrales ! Et le pacha fut cette fois le maître de ballet.

...C'est de la villa Harris, située à l'est de la baie, que Tanger, par sa situation, a réellement l'aspect général d'Alger. La ville qui descend le long de la colline jusqu'à la mer, les navires qui, de loin, paraissent mouillés dans un port abrité, le quartier européen de la plage qui a quelque point de ressemblance avec Mustapha, la baie qui s'ouvre en arc de cercle, et enfin la même mer bleue, les mêmes tons clairs et éclatants, le même soleil qui éclaire la blancheur des maisons, tout cela évoque l'image d'Alger, mais d'un Alger réduit et encore barbare, un Alger de 1830. Le matin, le soleil qui se lève en face de la ville l'embrase de ses rayons ardents que les alizés de l'Océan tempèrent mollement. Le soir, c'est derrière la Kasba que l'astre du jour se couche, globe de feu d'un rouge sombre qui laisse longtemps derrière lui un crépuscule de pourpre sur le fond duquel les arêtes de la ville haute se découpent avec une netteté d'ombres chinoises. Tanger, suspendue aux flancs abrupts du promontoire, est déjà plongée dans l'obscurité où pointent les premières lumières, que longtemps encore le ciel embrasé conserve ses teintes orangées qui, lentement, brunissent avec la nuit qui tombe.



TANGER

LA KASBAH — LES INDIGÈNES

CHAPITRE V

Tanger, le 10 août 1904.

A droite du quartier populeux et commerçant s'élève en étage, jusqu'au sommet d'un mamelon, le vrai Tanger, la ville arabe encerclée depuis des siècles entre des murailles grossières dont les fragments disparaissent peu à peu : c'est la Kasbah qui, comme celle d'Alger, se compose de petites maisons cubiques enchevêtrées pêle-mêle, blanches ou bleu-clair, traversées par des ruelles tortueuses et sales. Mêmes portes closes et énigmatiques, même parcimonie de fenêtres, mêmes grillages sévères devant les baies étroites. Du milieu des cours intérieures s'élèvent des voix de femmes, des disputes, des pleurs ; mais le passant ne peut rien voir de ces existences cachées et c'est en vain que les regards indiscrets du voisin essaient de pénétrer l'intimité de ces

scènes de famille. Sur le front est, la Kasbah trempe ses assises dans la baie ; les anciens remparts qui dominent la douane supportent de nombreux canons alignés en chapelet d'oignons, menaçant de leurs gueules béantes le mouillage des navires, mais incapables de tirer, fût-ce à poudre. Comme leur présence incommode gênait dans leurs travaux les constructeurs de la nouvelle douane, ceux-ci ont demandé au Makhzen de vendre les canons au prix du métal. Mais le Makhzen, pour qui toute cette vieille ferraille est sacrée parce qu'elle est un symbole de force, sinon un instrument, a répondu qu'il tenait à conserver cette artillerie dont on pourrait peut-être tirer parti plus tard. En attendant, les maçons vont être obligés d'emmurer toutes ces pièces de bronze dans une vaste salle dont on ne pourra probablement plus jamais les sortir à moins de démolir la douane. Comme quoi le génie militaire marocain pourrait rendre des points... à l'autre.

Dans cette partie basse de la ville arabe, toutes les habitations sont vulgaires et mal tenues, sauf l'hôtel Continental et la maison des chérifs d'Ouezzan. En gravissant quelques ruelles, on atteint rapidement un pâté d'édifices officiels autant que délabrés qui, emboîtés les uns dans les autres, entourent une sorte de place rectangulaire et pavée ; c'est là que l'existence municipale indigène suit son cours avec une indolence musulmane que les pays d'Orient n'ont point à envier. Les prisons, constructions croulantes, abritent dans leurs flancs des centaines de

malheureux qui subissent leur sort stoïquement et en commun, condamnés pour des crimes ou pour de simples peccadilles. L'un d'eux, qui a tué à peu près tous les membres de sa famille et qu'on considère comme fou, gît à terre, les yeux hagards, essayant de démêler, dans son cerveau atrophié, les causes de son emprisonnement. A côté de lui, se trouve un enfant qui a brisé la glace d'un magasin français en jouant maladroitement avec un fusil. Comme ses parents sont insolvables, on l'a incarcéré. Dans cinq ou six mois, on se souviendra de lui, on le relâchera... et le Makhzen paiera la vitre.

Un large corridor pénètre dans la prison. Là, on peut voir par les lunettes des portes le spectacle grouillant et pouilleux de ces êtres noirs revêtus de leur chemise ou de leur djellaba, celle avec laquelle ils sont venus là. Les uns dorment, les autres chantent ; d'autres, très besogneux, nattent des paniers en jonc qu'ils vendent aux visiteurs pour subvenir à leurs frais de nourriture dont le gouvernement n'a nul souci. Quelques-uns ont les pieds enchaînés, non parce qu'ils sont plus criminels que les autres, mais parce qu'il y avait des chaînes disponibles et qu'il fallait bien s'en servir. Dans les corridors, les gardiens, impassibles, aussi mal vêtus et aussi sales que les prisonniers, dorment, causent ou dégustent des tasses de thé, tandis que les parents des détenus viennent, à travers les lucarnes des portes, leur apporter de la nourriture, du tabac, des paroles d'encouragement. Les conversations s'animent, on rit, on échange des

lazzis : ça se passe en famille. C'est d'ailleurs en vain qu'on chercherait une organisation sérieuse dans tout le Maroc qui, depuis longtemps, a fait le sacrifice de son prestige.

Accolés aux prisons, d'autres grands bâtiments, très mal entretenus, abritent dans leurs flancs les restes lamentables d'une administration fossile. Le *Bit-El-Mal* (Trésor) a sur sa façade beaucoup de colonnes, mais il y a longtemps qu'il n'a plus d'argent. Comme dans tous les palais musulmans, les chambres vides se succèdent aux chambres vides ; les plafonds se crèvent çà et là, pourris par des gouttières ; des divans éventrés et parsemés essaient de meubler la nudité de ces salles inutiles. Aux côtés de ce triste monument s'élève le *Mechouar* ou maison de justice, portique formé de colonnades où le premier cadi de la ville donne ses audiences et ses sentences appuyées parfois de coups de matraque. Il y a, dans d'autres quartiers de Tanger, des cadis d'ordre inférieur, sortes de juges de simple police, qui écoutent avec patience, assis au fond d'un vestibule exigu, les plaintes de leurs clients. Le spectacle de ces officines ne diffère en rien de ce qu'on voit en Algérie ou en Tunisie. Ce sont les mêmes vociférations, les mêmes gestes exagérés, les mêmes serments, les mêmes mensonges. Le juge, sceptique, tranche les différends au petit bonheur, estimant sans doute que la culpabilité et l'innocence sont en somme des choses très relatives en ce bas monde.

Entre le Bit-el-Mal et le Mechouar, une montée



(Collection de la Revue Nord-Africaine).

Le Camp des Troupes du Sultan

pavée de ces mêmes galets qui font le désespoir des nouveaux arrivés à Tanger, conduit à une sorte de grand portail mauresque : c'est l'entrée du *Dar el Makhzen* ou Palais du Pacha. Là, réside habituellement le gouverneur de Tanger dont le titre ronflant déguise une douce sinécure. Son palais, qu'on visite par acquit de conscience, est encore un spécimen de cette architecture bâtarde et banale qui caractérise les monuments arabes de la ville. Une cour intérieure, entourée de colonnes de marbre, offre un certain cachet. De grandes salles juxtaposées possèdent des plafonds curieux dont les bois, joliment sculptés, sont bariolés avec beaucoup d'ors mais fort peu d'art.

Sur la place, que limitent toutes ces bâtisses, il y a, toute la journée, un mouvement pittoresque. C'est un endroit qui a le mérite de conserver une vieille couleur locale et d'offrir au curieux un véritable coin de la vie orientale, telle qu'elle devait être déjà au moyen-âge. Des files de chevaux entravés à l'ombre attendent patiemment leurs cavaliers ; des enfants, qui jouent en criant au milieu de ces bêtes dociles, se dispersent comme des moineaux effarouchés lorsque un soldat hargneux vient les admonester ; des femmes apportent sur leur tête des provisions pour les prisonniers, leurs parents ou alliés ; le long des murs, assoupis et oisifs, des geôliers sommeillent, bâillent, s'étirent ; sur les escaliers de marbre, les *âsker* (soldats du Sultan), assis dans des poses peu militaires, leurs fusils entre les jambes, causent sans enthou-

siasme des événements du jour ou de leur solde qu'on ne leur paie pas.

Pieds et jambes nus, un pantalon et une veste de drap bleu sombre avec de rares boutons de cuivre rongés par le vert-de-gris, loqueteux et poussiéreux, une petite chéchia rouge et pointue sur la tête : voilà pour ceux qui sont en uniforme. Les autres revêtent la *djellaba* brune, commune à tous les Marocains du Nord, et entourent leur tête rasée d'une corde en poil de chameau, qui ne protège nullement leur crâne contre les ardeurs du soleil. Dans la rue, les soldats se promènent en désordre à travers la foule, tenant horizontalement d'une main négligente leur fusil chargé, le chien ouvert, risquant au moindre choc de tuer quelqu'un. Qui donc pourrait les rappeler à l'ordre puisqu'ils ne sont commandés par personne. C'est un spectacle étrange que cette garnison de Tanger composée, sur le papier, de 500 hommes, dont 120 sont payés effectivement. La solde, dérisoire, est de quelques sous par jour. [1]

Pour se nourrir, il faut se débrouiller, vivre aux crochets de sa famille ou exercer un métier. Il est à souhaiter que les officiers français qui ont reçu mission de réorganiser ces troupes en haillons arrivent, à force de patience, à un résultat palpable. Pour l'instant, un petit noyau indocile de gens qui sont gargotiers ou boulangers, qui arrivent en retard à l'exercice et qui acceptent leur métier de soldats avec un enthousiasme de gardes-nationaux, ne semble pas

(1) Ecrit en août 1904.

devoir donner, d'ici longtemps, de grandes satisfactions à ses instructeurs. Les autres, très paresseux et laissés libres de leurs mouvements par le Makhzen, préfèrent à l'exercice la garde des portes ou des villas extérieures, garde qui consiste à boire du thé et à jouer aux cartes toute la journée. Il y a ainsi des soldats de tout âge, entre quinze et soixante ans, qui mènent une vie douce et monotone.

On ne voit point de gradés. Quelques chefs aux fonctions vagues, revêtus de gandouras de soie, se souviennent parfois qu'ils ont des troupes sous leurs ordres pour réquisitionner quelques hommes de bonne volonté et leur donner des missions de confiance, telles que la garde des légations et la patrouille des rues. Tout cela est piteux, piteux, et nécessite une réorganisation urgente, d'autant plus que les soldats se recrutent en général parmi les évadés de prison ou les criminels qui ont dû fuir des parages inhospitaliers...

... Si la place du Mechouar est remuante, bariolée, retentissante de cris et de coups de bâton pendant la journée, combien le contraste est frappant lorsque le soir tombe. Avec l'ombre qui s'étend sur les pavés de grès, le calme et le silence envahissent cette immense cour devenue déserte et qui retentit seulement des conversations de quelques rares gardiens restés à leur poste, nonchalemment, sans consigne bien précise, aussi bien là qu'ailleurs en somme. En continuant à monter à travers les ruelles, on accède à la muraille du Nord, bâtie sur des

rochers à pic, défendue par de nombreuses batteries. La seule qui mérite quelque attention se nomme Bordj-Naâm. Elle a été élevée sous la direction d'officiers anglais de Gibraltar à la solde du Sultan. Deux canons Armstrong y reposent leur masse et saluent les navires de guerre à leur arrivée. Toutes ces batteries et d'autres encore, ainsi que l'arsenal ou *Dar-el-Baroud*, sont visitées couramment par les touristes. Il suffit pour cela de s'adresser aux soldats commis à la garde de ces bâtiments militaires qui, pour quelques centimes, livrent sans scrupule les secrets de leur défense nationale.

En haut de la Kasba, la vue sur la baie et sur le détroit est superbe. Au-dessous de soi, la ville descend en gradins le long de la colline. En bas, les faubourgs marchands et la marine renvoient les échos de leur agitation incessante. Des cris, des hennissements, des piétinements sur les pavés, des sonnettes de vendeurs d'eau qui tintent sans répit ; mais jamais un roulement de voitures, jamais un sifflet de locomotive, ni une corne de bicyclette, ni une trépidation d'auto : tel devait être le brouhaha de nos grandes villes avant les inventions modernes. Sur la droite, s'incurve le cintre de la plage dominé par les mamelons arides et par les montagnes des Andjera, tandis qu'à l'arrière plan s'élève, dominant Ceuta, sec et dénudé, le djebel Moussa ou Mont-aux-Singes, la deuxième colonne d'Hercule. En face, l'autre colonne se dresse menaçante. C'est le rocher de Gibraltar, avec sa forme si caractéristique, dominant la

Méditerranée qui vient finir à ses pieds, ayant un air insolent de circonstance, mais stratégiquement beaucoup moins redoutable qu'on se plaît à le croire en Europe. La légende de Gibraltar finira par être reléguée au second rang. Elle aura le sort de ces vieilles monnaies qui s'usent à force d'être frottées.

Faisant suite à la forteresse anglaise, la baie d'Algésiras s'ouvre en éventail, masquée par la pointe de Tarifa. Plus à l'Ouest apparaît, blanche et d'apparence coquette, la ville même de Tarifa ; longtemps encore les côtes d'Espagne se montrent, très distinctes et très nettes, à peine plus éloignées que le cap Matifou et le Bou-Zegza d'Alger, dominées par des montagnes desséchées et s'étendant ainsi jusqu'au cap Trafalgar, sur une longueur de plus de 100 kilomètres. Dans le détroit, toujours houleux, de nombreux navires à vapeur et à voile se croisent, un instant réunis, pour se séparer ensuite et se diriger vers les points du globe les plus divers...

... En sortant de Bab-el-Kasba, en haut de la ville, on s'achemine par des sentiers, bordés de villas européennes, vers le Marchan. Ce plateau du Marchan, une des plus belles promenades de Tanger, est le prolongement ouest de la Kasba. Il domine le détroit par des pentes escarpées le long desquelles des chemins de chèvres dégringolent jusqu'à la mer. C'est une esplanade large et plate, bien aérée, d'où le promeneur jouit d'un panorama admirable et qui certainement sera plus tard un des plus beaux faubourgs européens. Déjà de riantes maisons

s'y élèvent au milieu de jardins ombragés, et peu à peu ce quartier se peuple et prospère. C'est là une situation rêvée pour les hiverneurs. Ceux qui auront la nostalgie de l'Europe pourront la voir toute la journée de leur fenêtre et même la nuit ; ils auront le loisir, si le cœur leur en dit, de regarder briller au loin les phares de Gibraltar, de Trafalgar et de Tarifa...

***

La population indigène de Tanger offre cet intérêt spécial qu'elle est composite et formée d'éléments disparates. Comme dans tous les grands ports barbaresques, on y trouve des individus de presque toutes les tribus de l'intérieur attirés par l'appât du gain et du commerce sur le bord de la mer. De même qu'on peut retrouver à Tunis des spécimens de tous les éléments ethniques de la Régence, voire du Soudan et de la Tripolitaine, de même on rencontre à Tanger des types variés qui représentent la plupart des régions du Nord-Ouest africain.

A la différence de Fez et de Tétouan, l'élément indigène qui domine ici ne descend pas des Maures andalous chassés d'Espagne au XVI[e] siècle. Ceux-ci furent mal accueillis par les habitants de la ville qui, en majorité, appartiennent au même groupement que les populations agricoles des environs, Fahcia et Andjera. Plus civilisés que ces derniers au frottement des Européens, amollis par cette existence énervante des citadins musulmans à laquelle pas un tempé-

rament viril ne résiste, ils sont de mœurs douces et d'abord facile. Les gens aisés sont commerçants ; les autres vivent de petits métiers, sont âniers, muletiers ; d'autres enfin louent leurs services aux Européens, deviennent d'excellents cuisiniers et d'impeccables maîtres d'hôtel, tout en conservant l'intégrité de leur costume.

En général, et même à Tanger, le vêtement marocain est moins pittoresque qu'en Algérie et en Tunisie. Parmi les gens de condition, il en est un certain nombre qui portent des gandouras blanches ou de couleur et qui se coiffent de turbans en voile blanc. Quelques jeunes gens de la ville se mettent à porter la gandoura algérienne avec la chéchia rouge à gros gland comme à Tunis. Mais le costume traditionnel, c'est encore la *djellaba* grise ou d'un brun sombre, en laine plus ou moins grossière, qui descend à peine jusqu'aux genoux, laissant toute la jambe à nu. Si on y met le prix, cette *djellaba* ou blouse à manches courtes est agrémentée sur les coutures de broderies en soies de couleur. La coiffure ordinaire consiste en une chéchia rouge entourée d'une corde en poil de chameau ou d'une étoffe blanche.

Les fonctions publiques sont en général occupées par des petits-fils ou arrières petits-fils de gens envoyés de Fez par le Makhzen et qui descendaient eux-mêmes des Maures andalous. C'est, en effet, une caste qui a peuplé les villes du Maroc de fonctionnaires à peu près intelligents et seuls susceptibles d'entretenir sans trop de tiraillements des rapports avec les Euro-

péens. Ces gens à la mine grave et distinguée, aux traits affinés, aux attaches délicates, dont le visage placide est généralement encadré par une barbe noire et frisée, sont sympathiques au premier abord. Malheureusement, leur défaut d'instruction, en dehors de leur étude du Coran et des sciences scolastiques, leur éducation au milieu de familles sinon sectaires du moins imbues d'idées très étroites, leur développement au contact de cette politique d'atermoiement et de piétinement qui caractérise le Makhzen, les a rendus tout à fait impropres à saisir les subtilités de la civilisation européenne, et, par cela même qu'ils ne la comprennent pas, ils se refusent autant qu'il est possible à la laisser pénétrer.

La douane de Tanger est une image vivante des rapports permanents que certains fonctionnaires marocains sont appelés à avoir avec des étrangers. Dans des magasins sombres et étroits, d'où débordent sur la plage des marchandises de toutes sortes, les *oumana* du Sultan, assis à la turque sur des nattes de sparterie, contrôlent sans hâte le mouvement commercial qui s'agite autour d'eux. Tout en buvant des verres de thé, tout en fumant leurs longues pipes orientales, ils écoutent impassibles les réclamations des négociants et des portefaix, ne se laissant intimider ni par les invectives menaçantes ni par les raisonnements sévères, et exercent leurs fonctions avec le même esprit de routine que leurs aïeux. Ces charges civiles se transmettent, en effet, de père en fils. Et les fils

continuent à taxer au petit bonheur, comme leurs pères. Il est des denrées dont l'impôt douanier peut se payer en nature : ce sont les petits profits des employés.

La valeur des produits importés est appréciée de la façon la plus arbitraire et seulement après des fouilles minutieuses dans les ballots. Quelquefois, la douane y gagne ; d'autrefois elle y perd. C'est ainsi qu'un Algérien d'Hussein-Dey, M. Pradal, venu ici pour installer une laiterie et faire des cultures maraîchères, ayant importé un camion à Tanger, le premier véhicule à roues du Maroc, l'a vu estimer à cent et quelques francs. Le même, ayant demandé aux *oumana* comment ils taxeraient les vaches qu'il compte amener d'Italie : « A la grosseur des pis, lui fut-il répondu. » On ne délivre jamais de reçus aux intéressés. Quant aux registres, ils étaient très mal tenus et, souvent, pas tenus du tout avant l'arrivée des contrôleurs français des douanes. Ceux-ci exigent tous les soirs communication de ces registres pour se rendre compte des produits de la journée. Il n'en est pas moins vrai qu'ils n'ont sous les yeux et ne peuvent se baser *que sur ce qui a été inscrit*. Dans la journée, les *oumana* opèrent seuls et personne ne met le nez dans leurs opérations...

... A côté de cette population sédentaire de Tanger, composée de soldats, de fonctionnaires, de rentiers, de négociants et d'ouvriers, en tout 10.000 Musulmans environ, il y a une population flottante de Marocains venus d'un peu partout. Le grand Sokko bat son plein tous les jours,

mais c'est surtout le jeudi et le dimanche que les populations des campagnes voisines y affluent. On évalue à environ cinq mille ces paysans qui viennent du Fahç ou de l'Andjera, Berbères arabisés qui ont perdu leur vieux dialecte, mais qui ont conservé l'allure, les mœurs et le costume de tous les habitants du Rif. Tous ont un type européen, comme les Kabyles et les chaouïas de l'Aurès, avec des yeux clairs, des cheveux et une barbe tirant sur le châtain. Très blancs quand ils sont jeunes, ils se bronzent rapidement car ils n'ont rien qui leur protège la tête, ni le grand chapeau des *khemmas* algériens, ni un turban, ni même une simple calotte. La plupart ont la tête nue et rasée, ne laissant pousser sur le crâne qu'une touffe de cheveux assez longue qu'ils tressent et qui leur pend sur le cou.

Quelques-uns s'entourent la tête d'une simple corde en poil de chameau. Les bras, le cou et les jambes nues, ces gaillards sont seulement revêtus de la *djellaba* marron sans manches qui les habille disgracieusement de la tête aux genoux. Inutile d'ajouter qu'ils ont tous ou presque tous un fusil Martini, Gras, Remington ou Maüser chargé et qu'ils circulent armés en ville, sans tenir compte des arrêtés prohibitifs du Pacha. Malgré leurs abords frustes, ces campagnards entrent aisément en conversation et ne détestent pas la plaisanterie. On les dit farouches et dangereux dans leurs tribus. En réalité, il suffit pour un Européen d'être en bonnes relations avec l'un d'eux, *chérif*, *ouali* ou chef de fraction, pour circuler en sa compagnie sur leur territoire avec

toute la sécurité désirable. Mieux encore, quelques cadeaux habilement distribués facilitent beaucoup des excursions en apparence périlleuses. Les montagnards ne demandent qu'une chose : c'est que les Français... ou d'autres ne viennent pas conquérir leurs montagnes. On peut d'autant mieux les rassurer que les Français n'ont aucun intérêt à occuper, pacifiquement ou autrement, des collines en friche où les populations indigènes tirent à peine d'un sol ingrat de quoi subvenir à leur existence. Ceci dit pour la région montagneuse de Tanger qui est une des moins productives du Maroc.

On trouve également ici des colonies de l'intérieur venues pour se livrer à différents travaux, de même qu'il y a une colonie de Biskris à Alger et une colonie de Djerbiens à Tunis. Chacune de ces corporations ouvrières a un *mok'addem* ou chef responsable, qui a des rapports directs avec le Pacha en cas de difficultés. Il y a ainsi des Rifains, des Djebala, des gens du Souss, des Draâï, des nègres de l'Extrême-Sud, quelques Berabers, des Merrakchi. Les Rifains sont plus ou moins les protégés de la légation de France. Leur *mok'addem* qui vient des Temsaman est très sympathique et se plaît à rendre service aux Français qui lui sont recommandés. Ses subordonnés sont manœuvres, portefaix, gardiens de nuit officiels, officieux ou privés.

A côté de la population musulmane, il faut mentionner la population juive. Celle de Tanger, comme celle des autres ports marocains, est

composée presque exclusivement d'Israélites chassés d'Espagne il y a quelques siècles ; elle est bien plus intéressante que les tribus juives de l'intérieur, tombées au dernier degré de l'abjection, plus sauvages et plus sectaires peut-être que les Berbères. A Tanger, quelques juifs ont conservé le costume qui leur était imposé autrefois par les Marocains : la houppelande grise avec une ceinture et une chéchia noires. Mais la plupart d'entre eux se mettent à revêtir le costume européen. Tous ont d'ailleurs les plus grandes libertés. Depuis longtemps, ils ne sont plus astreints à ces marques extérieures et infamantes qui les désignaient au mépris intolérant des Musulmans. On ne les oblige plus à habiter un quartier spécial, le *mellah*. Ils sont commerçants, caissiers, teneurs de livres, courtiers, employés dans les maisons de négoce ou dans les banques privées. Il est juste de reconnaître leur honnêteté scrupuleuse en affaires, leur fidèle observation de la parole donnée et aussi leur obligeance à l'égard des Européens. Leurs allures sont franches, même joviales parfois et ne rappellent en rien ces attitudes serviles et choquantes de certains de leurs coreligionnaires d'ailleurs. Tous parlent purement l'espagnol. C'est dans cette langue qu'ils s'expriment entre eux. Ils n'usent de l'arabe que lorsqu'ils causent aux musulmans. Quelques-uns, élevés dans une école de l'alliance israélite, baragouinent le français.

Il faut seulement se méfier de quelques agents d'affaires et de quelques courtiers véreux qui

cherchent à s'entremettre entre les nouveaux débarqués et les gens du pays. Mais ceux-là sont de toutes les races et de toutes les religions et dès l'arrivée à Tanger il est aisé de mettre en fuite ces parasites dangereux.

Somme toute, c'est au contact des Européens, à leur influence et à leur intervention qu'est due la situation favorable qui est faite aux Israélites de Tanger, et ce seul résultat d'ordre social, en admettant qu'il n'y en eût point d'autres, fait souhaiter ardemment une action toujours plus grandissante de la civilisation européenne au Maroc.





TANGER

LES EUROPÉENS — TANGER LA NUIT

CHAPITRE VI

Tanger, le 20 août 1904.

Sur les quarante mille habitants que l'on attribue à Tanger, il faut prélever 20.000 Musulmans de population fixe ou flottante et environ 12.000 Juifs. Restent à peu près 8.000 Européens parmi lesquels on comptait seulement une cinquantaine de Français il y a deux ou trois ans. Mais l'attrait qui, dans ces derniers temps, s'est exercé, sur la foi des traités, autour du Maroc, y a amené et y amène tous les jours nombre de nos nationaux désireux d'apporter une collaboration intéressée à la mise en valeur de cet empire inexploité. On évalue à quatre cents et quelque les Français, originaires de France et d'Algérie, actuellement établis à Tanger. De même que la Chine et l'Amérique, le Maroc, encore plus mal connu des émigrants,

attire des gens de toutes sortes, des spéculateurs honnêtes comme des flibustiers de haute et de basse école. Il est regrettable de constater, dès qu'on est débarqué, que certains membres de la colonie française de Tanger offrent des garanties morales par trop insuffisantes. Ceux qui ont assisté aux premiers jours de notre occupation en Tunisie s'accordent à dire qu'il y avait là une situation identique. Il paraît qu'il faut en passer par là et que l'éclosion de toute colonie européenne en pays étranger ne s'accomplit pas sans être imprégnée d'éléments vicieux inévitables.

Pour l'instant, la population française fixe de Tanger se divise en trois catégories : les membres de la légation, les amis de la légation et enfin ceux qui, pour des raisons d'ordres divers, ont peu ou pas de relations avec la légation. La Maison de France, expression actuelle de notre prépondérance politique au Maroc, est ce qu'elle est depuis de nombreuses années, une administration diplomatique où un ministre plénipotentiaire, assisté d'un certain nombre de collaborateurs : consul, secrétaires d'ambassade, attachés et drogmans, assure la bonne marche des différents services inhérents à ses fonctions. Représentant le gouvernement de la République, notre ministre, comme tous ses prédécesseurs, s'efforce d'obtenir des réponses aux demandes qu'il transmet au Makhzen, et, d'autre part, surveille les agissements des puissances rivales. En retour, celles-ci exercent la même surveillance et, en ce moment-ci, attendent avec



(Colle.tion de la Revue Nord-Africaine).

Passage du Sebou

curiosité la façon dont la France va opérer pour tirer quelque parti du traité franco-anglais. Etant donné en effet que la mise en valeur des clauses de ce traité doit se faire avec le procédé connu sous le nom de pénétration pacifique, système qui, dans l'esprit de ceux qui le préconisent, consiste à n'employer ni un sou ni un soldat, il est évident qu'il est très intéressant de se demander comment, avec des moyens aussi rudimentaires, on arrivera à placer le Maroc sous l'influence française.

En attendant, les affaires suivent leur cours, à la légation de France comme dans toutes les légations. Il est bon d'ajouter que tous les Français qui se présentent à notre ministre ou à son entourage reçoivent un très cordial accueil et ne peuvent être qu'enchantés des bonnes paroles qui leur sont données. Certains de nos nationaux résidant à Tanger ont quelquefois affaire avec le consulat qui fait fonctions de juge d'instruction, de tribunal et même d'huissier au besoin. Le consul est, en outre, officier de l'Etat civil. Mais beaucoup de Français, pour éviter des obstacles parfois insurmontables, préfèrent se marier purement et simplement devant les Franciscains espagnols.

Il y a à Tanger un certain nombre de personnes de la colonie française qui, sans faire partie du monde officiel, ont, de par leur qualité de gros négociants ou pour toute autre cause, des relations suivies avec les fonctionnaires de la légation. On les appelle, avec une certaine ironie, les « amis de la légation », dans un milieu

spécial qui forme en quelque sorte un troisième clan. Ce dernier se compose de gens très honorables qui, malheureusement, ne peuvent éviter le contact de quelques individus peu recommandables. Parmi les honnêtes gens il y a, naturellement, des mécontents qui, se basant sur des raisons plus ou moins valables, se prétendent les victimes des pouvoirs publics, représentés ici par la Maison de France ; il y a aussi ceux qui, par esprit d'indépendance, affectent de ne pas frayer avec les milieux officiels ; il y a enfin les indifférents qui ne prennent pas la peine de se compliquer l'existence par de tels raisonnements. En dehors de leurs occupations privées, ces commerçants, employés et flâneurs, se réunissent, aux heures où l'on cause, dans les différents estaminets du petit Sokko et devisent là, durant de longs instants, sur les vicissitudes du Maroc et autres questions connexes, commentant les menus faits du jour et les nouvelles souvent tendancieuses de l'intérieur : c'est ce que, dans le monde des légations, on appelle « les potins du petit Sokko ».

On a le plaisir de rencontrer à Tanger, surtout à l'époque des vacances, un certain nombre d'Algériens et d'Algérois venus pour prendre langue dans ce pays actuellement à la mode. Il y a aussi des figures de connaissance établies ici depuis quelques années, telles que la sympathique physionomie de Daniel Saurin, l'avocat et le journaliste bien connu, qui, grâce à son travail opiniâtre, s'est créé à Tanger une jolie situation comme avocat auprès des tribunaux

consulaires. Il est question en ce moment de la venue prochaine d'une caravane d'Oranais composée de 150 personnes qui, quatre journées durant, feront leur possible pour se documenter sur le Maroc et les questions marocaines. J'ai eu le plaisir de rencontrer, pendant mon séjour à Tanger, M. Pelleport, l'actif vice-président de la Société de Géographie d'Alger, venu pour fonder une section marocaine de ladite Société ; l'infatigable M. Saurel, qui consacre ses congés à étudier l'art architectural des différents pays et qui, entre une excursion en Espagne et un voyage en Portugal, est venu faire une fugue de trois jours à Tanger ; M. Guerlet, le sympathique ingénieur, ancien directeur des C. F. R. A., et bien d'autres encore. Les Algériens se revoient avec plaisir, car ils se comptent, et il est à souhaiter que leur exode vers le Maroc prenne des proportions de plus en plus grandes.

En effet, seul un chiffre respectable d'entreprises particulières invitera la France à mettre en pratique l'action prépondérante qu'elle projette sur le Maroc, mise en pratique dont la nécessité immédiate ne se fait pas sentir tant que les intérêts français conservent ici une situation très réduite. J'ajouterai que, pour l'instant, seuls doivent venir tenter la fortune au Maroc ceux qui sont assurés, pour une période d'attente et d'installation, contre les besoins matériels de l'existence. Le Maroc n'est ni un Eldorado, ni un Alaska où l'on vient ramasser de l'or à la pelle. C'est un pays qui peut produire beaucoup, mais à condition qu'on y fasse des efforts labo-

rieux et qu'on ait des ressources suffisantes pour patienter et attendre sans dommage les résultats des premiers efforts. Les chercheurs d'aventures, les gens sans emploi et sans argent n'ont rien à faire ici, qu'une œuvre antipatriotique ; ils sont en effet à peine débarqués que leur inaction et leur pénurie de ressources les met à la charge de notre consulat qui ne peut cependant passer son temps à rapatrier les batteurs de pavé...

... Les Espagnols, nombreux de six à sept mille, constituent naturellement l'élément européen prédominant, et un voyageur non prévenu pourrait penser que Tanger, comme Melilla et Ceuta, est une conquête espagnole. La langue castillane est employée couramment ; c'est elle dont on use dans tous les milieux lorsqu'on veut se comprendre entre gens de nationalité différente. Dans les maisons de commerce, dans les bureaux de poste, dans les agences de bateaux, voire avec les indigènes si on ignore leur langue, partout il faut causer espagnol. Cependant, quelques Marocains, et surtout les Juifs, qui flairent d'où le vent tourne, s'essayent de plus en plus à causer français avec nos nationaux. Il y a là un progrès que l'on constate tous les jours davantage, et non sans satisfaction.

C'est, comme on s'en doute, le voisinage de l'Espagne qui a attiré à Tanger cette population relativement nombreuse. La légation espagnole cherche naturellement à favoriser cet exode et désire également voir son pays bénéficier de nombreuses prérogatives à l'occasion des négociations relatives au Maroc qui se poursuivent

entre la France et l'Espagne. Cette espérance est pour elle un droit et un devoir. Reste à savoir si elle se réalisera. Il faut lui savoir gré en tous cas d'être très expéditive dans sa besogne courante d'ordre administratif et de ne point conserver durant plusieurs semaines les paperasses soumises à sa signature. A côté du ministre d'Espagne et de son personnel, dont il faut louer la correction et la politesse, un autre groupement représente la péninsule ibérique à un titre du moins officieux. Il s'agit des Franciscains espagnols qui, par un privilège exorbitant que leur a concédé le Vatican au XVIIIe siècle, ont seuls le droit d'exercer le culte catholique au Maroc et à Tanger en particulier. Ils ont là une église et un couvent où vivent en commun des prêtres et des frères laïques (?) tous revêtus de la robe de bure marron, avec une ceinture en corde toujours neuve, des sandales aux pieds et généralement tête nue. Ils entretiennent à Tanger un fourneau économique, un hôpital et une école. Cette école est bondée de petits Espagnols ; quelques petits Français d'origine algérienne la fréquentent également et... ne parlent qu'espagnol. En principe, les Franciscains enseignent le français dans leur école et ils reçoivent, m'a-t-on dit, pour cela, une subvention annuelle de notre Ministère des Affaires étrangères. Mais dans la pratique, ils se gardent bien d'apprendre à leurs élèves la langue d'une nation qu'ils jalousent avec un sectarisme chauvin qui procède d'une intransigeance religieuse mal entendue. A côté de cela, il n'y a pour les jeunes Français qu'une

école privée qui vit péniblement de ses propres ressources et qui végète depuis dix-huit mois. En revanche, une école franco-arabe subventionnée donne un enseignement français à un certain nombre de petits Arabes algériens et marocains.

Les Franciscains sont intraitables sur le chapitre de leurs privilèges. On cite de nombreuses anecdotes à ce sujet. C'est ainsi qu'ils interdirent un jour à un prêtre français privé venu avec un particulier de dire la messe chez ce particulier, sous peine d'attirer sur lui les foudres du Vatican. Une autre fois, ayant appris qu'il était question d'installer à Tanger deux sœurs d'un ordre religieux français, ils ont pris le soin d'avertir les intéressées que si elles venaient, les sacrements religieux leur seraient refusés C'est là une singulière façon de concevoir la charité chrétienne, et on ne voit pas trop jusqu'à quel point le Vatican a le droit d'appuyer de son autorité un privilège aussi abusif. Les Franciscains ne font aucune tentative de prosélytisme auprès des Marocains, ce en quoi ils ont parfaitement raison, car ce serait peine perdue que d'agir différemment. Mais il est avéré que ce sont des agents néfastes à la politique française. On a pu les surprendre dernièrement, au cours de conversations qu'ils avaient avec des indigènes, en train de commenter avec une hostilité marquée l'attitude du Gouvernement français vis-à-vis du Vatican et ajouter : « Les chefs de la France veulent détruire la religion de leurs propres sujets, raison de plus pour qu'en venant

au Maroc ils aient l'intention de persécuter les Musulmans dans leurs croyances. »

Ce sont là des propos qui, dans les milieux marocains, se répandent avec une grande facilité ; aussi ne saurait-on qualifier trop sévèrement ces procédés dont la responsabilité incombe d'ailleurs aux Franciscains et à eux seuls. Il appartient à la France de surveiller ces agissements et de chercher à neutraliser, par n'importe quels moyens, l'attitude néfaste de ces moines dangereux.

...L'élément laïque et travailleur est composé de braves gens qui exercent honnêtement les divers métiers qui nécessitent une main-d'œuvre européenne. Les Espagnols sont petits commerçants, coiffeurs, boulangers, cafetiers, maçons, menuisiers en ville ; chevriers, muletiers et maraîchers à la campagne. Il y a là un groupe compact de gens laborieux et infatigables, venus de l'Andalousie, du Sud de l'Espagne et de Gibraltar, qui rendent de réels services à la colonie européenne naissante et qui contribueront par leur apport de forces vives à battre en brèche la barbarie marocaine. Dirigés par des initiatives habiles, encouragés par une administration sagace et honnête, ces éléments et ceux qui s'adjoindront à eux rendront de grands services à la mise en valeur de ce pays ; leurs compatriotes en ont donné la preuve en Oranie.

Il ne faut pas se dissimuler, en ce qui concerne les futurs travaux publics et les grandes entreprises privées, que c'est à la main-d'œuvre espagnole que l'activité française devra s'adresser.

C'est surtout d'Espagne qu'arriveront, toujours plus nombreux, les ouvriers énergiques et sobres qui entameront la routine stérile de l'empire chérifien ; et le fait de fournir ces travailleurs courageux et modestes légitimera beaucoup plus l'orgueil de l'Espagne que tous les droits historiques dont elle parle tant et qu'on ne connait point.

Les ouvriers espagnols de Tanger ont organisé une sorte de Syndicat, le *Centro*, qui fonctionnerait normalement s'il n'était infecté de contingents éhontés dont la présence contamine les rues de la ville. Il s'agit d'un ramassis de voyous, d'évadés de bagne, de déserteurs, d'anarchistes, toute l'écume de l'Andalousie et des *presidios* qui est venue chercher à Tanger un refuge contre les poursuites policières. Cette lie de la population européenne qui vit d'expédients inavouables organise de temps à autre, sur la plage, des réunions anarchistes annoncées par des affiches et où viennent pérorer des orateurs de rencontre, sous l'œil impuissant des policiers de la légation espagnole. Il sera nécessaire, à bref délai, de s'entendre avec le Makhzen pour obtenir des arrêtés d'expulsion contre plusieurs de ces meneurs qui ne peuvent qu'entraver l'activité indispensable au développement économique du Maroc.

La colonie anglaise est représentée l'hiver par de très nombreux touristes qui viennent s'installer dans les villas et les hôtels autour de Tanger. En temps ordinaire, cette colonie comprend seulement la légation et le consulat, le



Vue Panoram



(Collection de la Revue Nord-Africaine).

de Larache

personnel des postes, quelques négociants et protégés anglais, et une mission protestante qui, comme ailleurs, a un caractère militant : c'est la *North Africa Mission*. Comme en Algérie et en Tunisie, les *clergymen*, tout en faisant du bien autour d'eux en même temps que de la publicité, essaient sans succès d'accompagner leurs consultations et leurs soins gratuits de sermons évangéliques en arabe, de cantiques pieux sur le rythme du *Thelathin Derja* ou d'allocutions relatives à *Lalla Meriem* (la vierge Marie), ou *Sidna Aïssa* (Jésus - Christ). Les Musulmans prennent les remèdes, les offrandes, écoutent sans sourciller les dissertations chrétiennes, et si parfois on les charge de bibles ou d'évangiles traduits en arabe, ils emploient tout ce papier à allumer leur feu et à des usages très divers.

Il y a peu d'Allemands à Tanger ; ils y ont cependant, outre leur légation, un bureau de poste. Les quelques gros commerçants de la ville sont d'un abord plutôt agréable et sympathique. Ils se désintéressent complètement de la politique locale qui consiste à se débiner entre nations, et ne songent qu'aux moyens de faire prospérer leurs maisons de négoce. Les autres Européens, en petit nombre, sont Belges, Portugais, Italiens et Autrichiens. Quant aux Américains, les dernières statistiques leur reconnaissent un sujet (M. Perdicaris en personne, d'origine grecque), et 89 Juifs naturalisés.

Tel est le bilan de la population européenne à Tanger. Il est encore bien modeste. C'est cependant grâce à ce noyau de quelques milliers

de personnes que la ville doit de n'être plus tout à fait une ville marocaine complètement fermée aux bienfaits de la civilisation. Une Compagnie espagnole est concessionnaire de l'éclairage électrique et de l'entreprise du téléphone. En ce qui concerne les questions importantes d'hygiène et de salubrité publique, telles que les mesures à prendre au retour du pélerinage de la Mecque, le Corps diplomatique se réunit en *Conseil sanitaire* et prend des décisions. Enfin, une sorte de Conseil municipal à l'état embryonnaire, appelé *Commission d'hygiène*, composé de commerçants et élu par des commerçants, s'occupe de l'entretien du quartier européen, du pavage et d'un nettoyage sommaire des rues. Il y a actuellement deux Français sur les douze membres qui composent la Commission d'hygiène. Cette assemblée n'a malheureusement pas suffisamment de pouvoirs. C'est ainsi qu'elle n'a pu, ni esquisser un projet d'ensemble pour la construction de la ville européenne, ni imposer un alignement aux entrepreneurs de bâtiment. De sorte que, au lieu de laisser intacte la ville indigène avec ses maisons accumulées les unes sur les autres et ses rues enchevêtrées, pour bâtir à côté, ainsi qu'on l'a fait à Tunis, les Européens ont construit de bric et de broc, sans entente préalable, élevant sur des points très variés et au milieu de quartiers indigènes, des immeubles parfois de grande valeur, mais perdus au milieu de masures informes et d'impasses obscures. Jamais ces éléments disparates ne pourront former de cohésion et rien ne fait encore prévoir

le moment où un véritable quartier européen, avec des rues spacieuses et régulières, se dessinera nettement. Il faudrait pour cela une discipline administrative, qui n'existe pas à Tanger, et encore moins dans les autres villes du Maroc.

***

Le coucher du soleil et l'arrivée du crépuscule sont annoncés tous les soirs par des sonneries de trompettes que des soldats marocains font résonner de toute la force de leurs poumons. La nuit tombe rapidement. Sur le grand Sokko, les petites boutiques foraines s'illuminent de lanternes fumeuses pour guider les chalands retardataires ; dans les rues, la circulation tumultueuse diminue de façon appréciable : les nombreux ânes et mulets qui, tout le jour durant, transportent des marchandises, sont relégués dans leurs écuries et, ainsi que leurs conducteurs, prennent un repos bien gagné. Autour du petit Sokko, les quelques cafés européens s'emplissent de consommateurs ; au milieu de cette place exiguë, des femmes arabes inertes et silencieuses sont assises à terre devant des amas de pains ronds éclairés par une bougie et attendent les clients, qui d'ailleurs sont nombreux. Rien n'est plus curieux que ces boulangères nocturnes. L'habitude qu'elles ont contracté de s'installer ainsi chaque soir se perpétue, paraît-il, de génération en génération depuis de longues années.

Dans les grandes artères, les lampes électriques répandent une lumière blafarde qui donne une piètre idée de la force du courant employé.

Quant aux ruelles de la ville arabe, elles sont laissées dans l'obscurité la plus complète et ceux qui y pénètrent sans lanterne ont grande chance de se donner une entorse dans une fondrière. Après dîner, lorsqu'il y a clair de lune, il est très agréable de faire une promenade à pied soit sur la route de Fez, soit sur la plage. On y trouve un calme absolu, une tranquillité *désertique* que rien ne vient troubler. Si cependant on prolonge trop avant sa promenade, on tombe parfois sur une tente de soldats qui vous demandent où vous allez. Moyennant une pièce de cinq sous, on évite de répondre et on calme les inquiétudes des sentinelles ; on peut alors continuer sa promenade jusqu'au prochain corps de garde où la même comédie se répète avec les mêmes gestes. Au retour, on risque de trouver fermées les portes de la ville. Il suffit alors de frapper à coups redoublés pour que le gardien, couché derrière, pousse les verrous et laisse entrer le passant attardé.

A partir de dix heures du soir, les rues sont complètement abandonnées ; on n'y rencontre personne, pas un chat ni un chien ; les boutiques sont fermées, les persiennes closes : tout dort, comme dans la plus bourgeoise des sous-préfectures. Seuls, trois cafés espagnols restent ouverts. Dans l'un d'eux, vaste établissement aux murailles tapissées d'affiches commerciales, des orchestres ambulants venus d'Espagne donnent de temps à autre des concerts ; dernièrement encore on y avait le spectacle et l'audition de six aveugles musiciens qui ont appartenu à l'orchestre

du théâtre de Barcelone et qui ont tous perdu la vue, un soir, atteints par une bombe tristement historique qu'un anarchiste lança au milieu d'une représentation.

Une brasserie exhibe sur une scène des danses espagnoles qui ont un réel cachet ; dans un troisième estaminet, des Andalous et Andalouses, assis sur une estrade, chantent des mélopées tristes, vestiges de la musique arabe, qu'ils accompagnent de la guitare ou de battements de main. Telles sont les distractions du quartier européen, durant les longues soirées, à Tanger. Un cirque en bois vermoulu, pompeusement appelé « Théâtre Roméa » et pourvu d'une sorte de scène, reçoit quelquefois la visite d'une troupe d'opérette. Ces jours-ci, une troupe italienne y jouait le *Petit Duc* en espagnol.

Dans la ville arabe, le silence est absolu ; les cafés maures ferment de bonne heure et on n'y fait point de musique bruyante jusqu'à une heure avancée de la nuit, comme dans les villes algériennes et tunisiennes. A de rares intervalles, en passant dans une rue envahie d'ombre et de calme, on perçoit dans une maison des bruits de tambourins, de violon arabe et de flûte que des *you-you* de femmes accompagnent. Subitement, une vive fusillade éclate dans la cour intérieure et réveille les échos du quartier : c'est une noce qui se célèbre avec fracas. Le cortège du mariage a déjà parcouru les rues de la ville. La fiancée, hissée sur un palanquin hermétiquement fermé par des rideaux et placé sur une mule, a été promenée à travers les ruelles, suivie

d'une procession d'hommes et de jeunes gens qui, sur leur tête, portaient d'énormes lustres aux multiples bougies, tandis que des musiciens accompagnaient le tout sur le rythme connu. En dehors des soirs de mariage, le quartier arabe est imprégné de paix et d'obscurité ; rien ne peut le sortir de cet engourdissement si ce n'est le lever du soleil et le premier murmure de la nature qui s'éveille...

... Par une anomalie surprenante, les mosquées et leurs minarets s'élèvent, en général, au milieu de pâtés de maisons habitées par des Européens. Ce sont donc ces derniers qui pâtissent des divers inconvénients qu'offre un tel voisinage. A l'époque du Ramadhan, il ne faut pas qu'ils songent à dormir un seul instant, car alors toute la nuit les chants et les coups de feu redoublent avec rage. En temps ordinaire, il est telle mosquée où on veille les morts. Vers deux heures du matin, et cela chaque nuit, le veilleur, assis dans la cour intérieure, entonne à pleine voix un air lugubre et interminable, sorte de *Dies iræ* qui aurait peut-être sa poésie à un autre moment, mais qui réveille radicalement tous les dormeurs des alentours. Pendant trois quarts d'heure, cet homme tenace beugle sur un rythme andalou la même complainte monotone et attristante. Coûte que coûte, il faut attendre la fin et ensuite essayer de se rendormir, s'il plaît à Dieu. Pour comble d'infortune, un fou, qui circule durant toutes les nuits d'été à travers la ville, prend parfois la fantaisie de hurler lui aussi un refrain de circonstance dont les ruelles

étroites renvoient l'écho sonore aux fenêtres des gens paisibles. Alors, on entend quelque part un volet qui s'ouvre précipitamment et un liquide énergiquement projeté d'une cruche ou d'un seau qui se précipite sur le chanteur ambulant. La chanson s'arrête court pour faire place à des *Inâl din imek* retentissants et à toute une bordée d'injures. Puis, l'insensé reprend silencieusement son chemin et recommence plus loin.

Malgré tout, la nuit s'achève sans encombre. A peine l'aube se dessine-t-elle que les premiers bruits de la ville qui s'éveille annoncent le labeur et l'agitation du jour qui commence. Ce sont alors les mêmes piétinements des gens et des bêtes sur le pavé, les mêmes cris de *Balak ! Balak !*... qui cherchent à prévenir les heurts fâcheux, les mêmes sonnettes qui s'agitent, et une journée de lumière et d'effervescence, semblable à celle de la veille, anime de nouveau les différents quartiers de Tanger.



(Collection de la Revue Nord-Africaine).

Porte du Fondouk Mijari, à Fez



DE TANGER A LARACHE

PAR MER

CHAPITRE VII

Larache, le 25 août 1904.

Les voyages au Maroc, outre qu'ils sont très coûteux, présentent suffisamment de complications pour rebuter ceux qui n'ont pas de raisons impérieuses de se déplacer. On arrive aisément à Tanger par des services maritimes réguliers et on en revient avec la même facilité ; mais, dès qu'il s'agit de se diriger sur d'autres points du pays, le voyageur est immédiatement aux prises avec une série de difficultés qui entament comme à plaisir son temps et son argent. Pour aller, par exemple, à Ceuta, situé à une cinquantaine de kilomètres à l'est de Tanger, il faut se rendre en Espagne, d'où on repart seulement le lendemain : l'aller et le retour exigent en somme quatre jours d'absence pour une excursion qui devrait se faire dans la même journée, s'il y avait

un service de bateaux directs organisé. De Tanger à Tétouan, c'est une autre affaire ; si on est pressé, le seul moyen est de suivre la voie de terre, à ses risques et périls. Si on tient absolument à arriver par mer, il n'y a qu'un moyen, c'est de prendre le paquebot... d'Oran et de revenir ensuite de cette ville par un navire de la Compagnie Touache : coût, quinze jours, plus les frais. Or, Tétouan est également à 50 kilomètres de Tanger.

Sur la côte ouest, il y a des services de bateaux anglais, allemands et français, qui sont réguliers sur le papier. Dans la pratique, les Compagnies, qui se soucient uniquement de leur fret en marchandises, se moquent agréablement des voyageurs. A vrai dire, on ignore jusqu'au dernier moment si le vapeur partira au jour indiqué ; encore moins sait-on où et quand il fera escale. Lorsque, par exemple, on veut se rendre à Larache, on sait vaguement qu'il y aura un navire en partance le samedi, le dimanche ou même le lundi. L'agence auprès de laquelle on se renseigne ignore exactement la situation et finit par vous aviser à la hâte, le dimanche je suppose, que son cargo-boat va quitter le mouillage à 2 heures de l'après-midi. Vous vous précipitez, vous vous installez dans une barque qui fait force de rames, vous arrivez à bord, et là vous trouvez un capitaine en train de vérifier ses comptes, qui vous avertit négligemment que, réflexion faite, il démarrera seulement à une heure du matin, au moment de la marée haute. Comme vous vous souciez peu d'être balancé

inutilement dans la rade pendant douze heures durant sur un bateau malpropre et très mal aménagé, vous revenez à terre. Là, vous allez demander au Marocain qui remplit les fonctions de capitaine du port l'autorisation de revenir le soir, vers onze heures, par la porte de la Marine qui, elle, reste hermétiquement fermée toute la nuit. Le capitaine du port répond alors en caressant sa barbe : « Adressez-vous à votre légation qui vous donnera une lettre de recommandation pour Si Mohammed Torrès. Celui-ci examinera votre cas et peut-être vous donnera-t-il, au nom du Sultan, un laisser-passer pour franchir, après dix heures du soir, la porte de la Marine. » On remercie poliment du renseignement et, réflexion faite, on évite ces démarches ridicules en donnant au gardien de la porte un pourboire d'un franc vingt-cinq : c'est la meilleure des recommandations.

Les paquebots commerciaux qui font le service de la côte occidentale offrent à leurs passagers, moyennant des prix variés, des places de 1re et 4e classes. Je n'ai pas pu m'expliquer la différence qu'il y avait entre ces deux degrés, puisque le plus souvent tout le monde couche sur le pont et que personne n'a droit à une nourriture quelconque, sauf en la payant.

Parfois, lorsque la mer est houleuse, le bateau ancré devant Larache, et ballotté comme un bouchon, attend patiemment en rade que les barcasses puissent franchir la barre, très forte et très dangereuse à ce mouillage. Au bout de deux ou trois jours, si la houle ne s'est pas apaisée,

le navire repart soit pour Rabat, soit pour Casablanca, soit même pour Gibraltar ou Tanger, on ne sait pas : il est de ces déterminations jaillies du cerveau des capitaines de cabotage dont on n'a jamais pu démêler le principe. D'autre fois, par une anomalie que nul ne peut expliquer, le chargement à fond de cale destiné à Mazagan se trouve par-dessus celui de Rabat qui, lui-même, est superposé à celui de Larache. Alors, on fait maints détours exaspérants pour le voyageur, on s'arrête où on peut, on essaie de prendre du fret là où il y en a, enfin on navigue avec le maximum d'aléas et d'incertitudes, sans prévoir exactement quand on arrivera à bon port. De la sorte, on met souvent plus de quinze jours pour atteindre Mogador et, une fois là, on est plusieurs semaines à se demander comment on repartira. Il est à souhaiter que le projet de la Compagnie de Navigation Mixte d'organiser de Marseille à tous les ports du Maroc un service régulier et constant se réalise le plus tôt possible...

... Le paquebot qui se dirige de Tanger sur Larache navigue d'abord à l'extrémité ouest du détroit de Gibraltar, en se tenant éloigné de la côte escarpée qui apparaît de loin avec ses massifs de verdure surplombant la mer. Au bout de quelques milles, on tourne brusquement vers le Sud en doublant le cap Spartel. Ce cap, que les Arabes appellent *Djebel Achgar* ou *Torry* et les Espagnols *Farola*, est tristement célèbre par les nombreux naufrages que ses abords dangereux ont causés à la navigation jusqu'en 1864. Depuis cette époque, les repré-

sentants des puissances ont réussi à faire construire là par le Makhzen un phare important (*farola* ou *torre*) qui éclaire cette partie du détroit. C'est d'ailleurs l'unique phare de tout le Maroc.

A partir de là, le littoral, comme toute la côte occidentale, est formé de basses falaises effritées, entrecoupées de plages très larges, véritables dunes, où la mer se brise en ressac violent par les temps les plus calmes. Ces parages sont très difficiles à aborder, d'autant que la profondeur des eaux ne dépasse pas un ou deux mètres jusqu'à une certaine distance au large. Les plages, désertiques, recouvertes d'un sable rougeâtre, viennent mourir au pied de collines dénudées ; c'est le *Fah'ç*, dont les hauteurs, calcinées par la chaleur à cette époque de l'année, donnent une triste idée de cette région du Maroc. C'est en effet une des parties les moins fertiles du pays. On aperçoit cependant quelques embouchures de rivières, parmi lesquelles l'*oued Tahaddart*, dont l'estuaire très profond est impraticable pour les cavaliers en toute saison. Puis, c'est la petite ville ruinée d'Arzila qui se dessine avec ses murailles et ses bâtisses croulantes. La côte se relève ensuite jusqu'à Larache. C'est le Sahel, qui se termine sur le littoral en petites falaises déchiquetées que bordent des bandes étroites de sable roux.

La traversée dure en tout de cinq à six heures. En arrivant, le navire s'embosse devant l'ouverture d'une sorte de baie large de 800 mètres environ, limitée au Nord par des dunes sablon-

neuses, au Sud par un plateau rocheux abrupt, aux flancs duquel s'accroche la ville de Larache qui s'étage en surplombant la mer. A l'est du plateau, campe une *méhella* du Sultan qui vient d'arriver de Rabat. Nous apprenons quelques instants après que, la veille au soir, le caïd a obligé notre caravane, venue par terre de Tanger, à coucher dans un fondouk au lieu de camper dehors, sous prétexte que les soldats avaient une très mauvaise réputation et pouvaient venir voler mulets et chevaux. Doux pays ! A droite de la *méhella*, un fort isolé, armé de misérables canons, bâti sur le rebord de la falaise, semble vouloir prévenir les attaques d'une escadre problématique. Plus loin, se trouvent des bastions en ruines, et enfin la masse compacte et croulante de la petite ville aux tons jaunâtres qui recouvre une partie de la plate-forme et de ses rebords escarpés.

La baie est formée par l'embouchure de l'oued Lokkous, dont l'estuaire, d'abord engorgé entre l'extrémité des dunes et Larache, s'ouvre ensuite en éventail. C'est à cet endroit que se produit le phénomène de la barre, général à tous les mouillages de la côte Atlantique, mais particulièrement dangereux sur ce point parce qu'il se produit à l'embouchure de la rivière dont le courant est assez rapide. Dès que la mer est un peu agitée, il est impossible de franchir cette barre avec les barcasses, bien que les mariniers indigènes soient cependant très habiles. Par temps calme, ils attendent la marée haute pour passer. On aborde à un quai rudimentaire où

les Anglais viennent de construire de vastes hangars recouverts en tôle, autrement plus pratiques que les vieilles masures de la marine à Tanger.

Là et aux alentours, gisent pêle-mêle de nombreux ballots, des caisses de toutes formes destinées au Sultan. La plupart finiront par lui arriver cahin-caha, au fur et à mesure du départ des caravanes, selon le bon gré des chameliers et la sécurité des routes. Mais il y a des marchandises pour la Cour qu'il est impossible de transporter à Fez, à cause de leur poids et de leurs dimensions. C'est ainsi qu'un énorme lion de bronze, destiné au palais sans doute, est assis dans sa caisse à claire-voie depuis trois mois et attendra longtemps qu'on trouve un moyen pratique de l'enlever de là.

Il y a aussi tout un chemin de fer à voie étroite, dont on avait projeté l'établissement de Fez à Meknès, et dont les rails accumulés encombrent le quartier de la Marine à Larache, ainsi que trois énormes *cadres* qui contiennent, paraît-il, une locomotive et deux wagons. Il n'y avait qu'un seul moyen de véhiculer ces poids lourds : l'emploi des charrettes. Un entrepreneur de Tanger a eu l'idée dernièrement de profiter de la saison sèche et du bon état relatif des pistes pour organiser un service de charrois entre Larache et Fez. L'idée était excellente, mais dès le premier voyage les charrettes ont été arrêtées par des fanatiques à 50 kilomètres de la mer et ont dû rebrousser chemin. Depuis, les commandes du Sultan restent en souffrance sur le

rivage et le lion de bronze continue à regarder les flots d'un air découragé à travers les barreaux de sa caisse.

Par *Bab-el-Mersa*, on accède à la ville. Larache a le mérite (et elle n'a que celui-là) d'être, au point de vue pittoresque, une bourgade vraiment indigène. Elle donne une idée des cités marocaines qu'on ne connaît point ; elle donne aussi l'idée de ce que devaient être les villes algériennes avant l'arrivée des Français. Les ruelles qui grimpent en colimaçon sont aussi sales que possible et encombrées de détritus de toutes sortes. En me conduisant à la maison particulière du caïd de la ville auquel il fallait demander une autorisation d'ailleurs sans importance, on m'a fait passer par des cloaques et par des tas de fumier. On dirait vraiment que les habitants se complaisent à vivre au milieu de la pourriture. On s'imagine ce que tout cela doit être en hiver, alors qu'il pleut durant des semaines entières. Après une montée d'un quart d'heure, on arrive à la partie supérieure de la ville, la Casba. Là, se trouve le *sokko* (marché), place allongée, bordée de chaque côté par de nombreuses arcades blanchies à la chaux, au fond desquelles s'ouvrent de petites boutiques regorgeant de denrées. A quelque distance, se trouvent de vieux bâtiments abandonnés et qui n'offrent rien de particulier par leur architecture. On les appelle : le palais du Pacha et le palais du Sultan. Naturellement, il n'y a ni sultan ni pacha. Toutes les maisons sont mal bâties, délabrées, enchevêtrées les unes dans les autres

et respirent la tristesse et l'humidité. On sort de la ville sur le plateau supérieur par une porte en vieux style maure, sculptée d'arabesques assez grossières, et on se trouve alors sur une large esplanade battue par les vents et qui domine l'infini de l'Atlantique. C'est là qu'a lieu le marché aux bestiaux. Si on dirige ses pas plus au Sud, on rencontre une vieille forteresse portugaise qui fut construite au début du XVII[e] siècle et qui a un aspect des plus originaux avec ses flanquements en losange qui s'avancent en arêtes aiguës comme des éperons de cuirassés. Non loin de là, les remparts de la ville se terminent à une poterne appelée *Bab-er-Roua*. On a de ce point un coup d'œil magnifique sur l'oued Lokkous.

La rivière, immédiatement avant son embouchure, serpente en nombreux méandres aux coudes rapprochés et forme autant de presqu'îles : celles de *Khlidj*, de *Tchemmich* et de *Sidi Oueddar*. Parallèle à la mer et longeant la dune de sable, la première branche, large et profonde, sert de port naturel aux barques, aux chalands et aux navires de faible tonnage comme le vapeur du Sultan, le *Turki*, que nous retrouvons là, et certains caboteurs spécialement construits pour le passage de la barre. Quelques travaux de dragage et l'élargissement du chenal feraient de cette situation naturelle un port merveilleux. Ce port drainerait les produits de tout le pays, des régions d'El-Kçar, d'Ouezzan et particulièrement de Fez qui est seulement à 200 kilomètres de Larache. L'oued Lokkous déroule ses méandres

au milieu d'une plaine marécageuse et verdoyante, et ces anneaux de pleines eaux qui se courbent majestueusement au gros de l'été sont vraiment d'un pittoresque effet. Tous les voyageurs qui viennent au Maroc à l'époque des pleines chaleurs sont du reste frappés à la vue des larges fleuves navigables qui viennent se jeter sur la côte Atlantique.

Au nord de la presqu'île de *Tchemmich* s'élève une colline boisée du même nom où on voit encore des blocs de pierre énormes qu'on attribue à une fondation phénicienne ; non loin de là, des murs d'origine romaine résistent aux rigueurs du temps : c'est vraisemblablement là qu'existait le poste de *Lixus*, dont le nom a quelque analogie avec celui de l'oued Lokkous. Le brave de Chénier, qui vivait au XVIIIe siècle, et d'autres après lui qui ont eu la bonté de le redire, voyait dans l'appellation arabe de la ville (*El Araïch* : les Treilles) un souvenir du jardin des Hespérides et du palais d'Antée, et il supposait que la rivière, avec ses sinuosités, avait donné lieu à la fable du fameux dragon.

La population de Larache compte une dizaine de mille d'habitants dont environ deux mille Juifs ; ces derniers ne vivent pas dans un *mellah* spécial et sont disséminés dans toute la bourgade. Les Musulmans sont doux et paisibles, comme dans toutes les villes de la côte ouvertes au commerce étranger. Quelques rares Européens sont installés à Larache : les agents consulaires des principales puissances, le contrôleur français des douanes et deux ou trois industriels

et commerçants, dont un minotier ; en tout, une dizaine de personnes environ. Un sujet italien a construit sur le plateau qui domine l'Océan un immense fondouk qui se voit de très loin et qui fait, paraît-il, d'excellentes affaires. C'est de là que part la route de Rabat.

La route de Tanger par Arzila commence sur les dunes de sable, au Nord, et, pour y accéder, bêtes et gens doivent être transportés sur un bac depuis *Bab-el-Mersa*. Les matins d'été, les eaux calmes et bleues de l'estuaire qui s'allonge comme un vaste lac intérieur ; le sable nu et rougeâtre qui borde la transparence du fleuve et où pointe de ci de là un palmier isolé ; les bacs grossiers remplis d'indigènes, de mulets et de chameaux chargés ; les caravanes qui, pataugeant encore dans l'eau où elles viennent de débarquer, se dirigent vers la dune fauve ; les barques des pêcheurs marocains qui se bercent au mouillage et dont les voiles flottantes se colorent de reflets cuivrés ; enfin, le soleil ardent qui illumine cette scène de son intensité crue, tout cela donne à ce coin du Lokkous un faux air de paysage de Palestine et rappelle les aquarelles de Tissot, le peintre de la Bible.



DE LARACHE A EL-KÇAR

CHAPITRE VIII

El-Kçar, 30 Août 1904.

Les voyages par mer, sur les côtes du Maroc, sont compliqués ; mais au moins trouve-t-on, de temps à autre, pour les effectuer, un navire à sa disposition Sur terre, en principe, on n'a d'autre moyen de locomotion que ses jambes, et, si on veut absolument être transporté par quelque chose, il faut acheter ou louer chevaux et mulets : besogne qui n'est ni commode ni économique. C'est seulement à Tanger que l'on peut songer à constituer une caravane. Dans les autres villes, c'est à peu près impossible, à moins de passer par les exigences féroces des muletiers. Depuis cinq ou six ans, le prix des voyages, comme celui des objets de consommation, a doublé au Maroc. C'est un signe des temps. A Tanger, pour procéder soi-même aux préparatifs

du voyage, il faut avoir une certaine habitude du pays, des mœurs et des filous. Autrement, mieux vaut s'en remettre aux bons soins d'un guide-chef de caravane qui se charge de tout et évite au touriste les tracasseries préliminaires : d'ailleurs, dans un cas comme dans l'autre, le voyage de Tanger à Fez revient de 1.500 à 2.000 francs. Quand il y aura un chemin de fer entre ces deux villes, le même parcours en 3e classe, aller et retour, ne coûtera pas un louis. Comme quoi le progrès a du bon.

Il faut prévoir 7 ou 8 jours de route pour arriver à destination et autant pour revenir ; il est évident que cela nécessite un certain nombre de bagages et d'*impedimenta* : tentes, lits, matériel de cuisine, etc. Les muletiers se chargent de véhiculer le tout avec leurs bêtes ; un cuisinier, convenablement choisi, se prépare à restaurer les estomacs fatigués, et le guide-chef dirige ses hommes dans la bonne voie. Il ne faut pas oublier le *mekhazeni* du pacha, soldat à cheval que l'on doit demander et appointer pour qu'il escorte la caravane de sa prestance et de son chassepot. Sa présence est indispensable aux yeux du Makhzen, non pas qu'elle soit une garantie contre les dangers de la route, mais parce que seule elle donne droit à des dommages-intérêts au cas où il arriverait malheur en chemin. C'est en somme une police... d'assurance. Notre *mekhazeni*, qui s'intitulait *caïd*, quelque chose comme sous-officier, était un vieux bouffon, incapable de faire du mal à une mouche et d'utiliser son fusil dont le canon était bouché ;

mais au moins était-il susceptible d'égayer par ses facéties les longueurs et la monotonie du voyage.

D'ailleurs, une série de menus incidents vient faire diversion une fois qu'on est parti. Le Maroc est, comme Paris, un pays où il faut toujours avoir la main à son gousset. Il n'est pas de ponceau de branchages établi sur un fossé où on ne soit obligé de verser un droit de péage à des gens couchés non loin de là et qui vivent de cette rente facile. D'autres, vulgaires bandits, s'intitulent gardiens de routes et cherchent à se faire payer ce qu'ils ont l'ironie d'appeler un « droit de garde ». Avec les caravanes armées jusqu'aux dents, ils s'abstiennent, car ils ne doutent pas de la réception qui leur serait ménagée. Mais, à l'égard des muletiers et àniers isolés et sans armes, ils ont toutes les audaces. Les bergers eux-mêmes, enhardis par les succès de leurs aînés, prennent des fusils et coupent la route sous couleur d'un droit de péage à exercer. Un commerçant indigène m'a assuré avoir été arrêté ainsi treize fois de suite entre Tanger et El-Kçar et avoir versé chaque fois une pièce de cinq sous : le parcours est de quatre-vingt-dix kilomètres. Il est vrai que c'est la région la plus dangereuse du trajet.

Aux *nzala*, c'est-à-dire aux douars échelonnés sur le chemin et où l'on campe, il faut rétribuer grassement une garde pour la nuit ; c'est la *gaïda*, c'est-à-dire le règlement. Il faut au surplus se disputer très fort pour acheter très cher la nourriture des bêtes et celle des hommes.

Cette dernière consiste invariablement en œufs et poulets auxquels le cuisinier sait donner des aspects variés. Enfin, il faut régler encore les frais de passage sur des barques ou sur des radeaux. Le prix varie suivant les rivières et suivant le danger qu'il y a à les traverser. En plein hiver, les boues et les inondations allongent facilement la durée du trajet de dix à vingt jours. Un premier voyage accompli dans ces conditions peut intéresser par ce qu'il a de pittoresque et d'imprévu ; mais on voit d'ici à quelles difficultés matérielles il faut se heurter dès qu'on veut se rendre dans l'intérieur pour affaires. Aussi compte-t-on ceux qui vont à Fez et aux autres villes accessibles du Maroc. C'est tout au plus si deux ou trois gros négociants européens de Tanger font une fois par an le voyage de Fez pour aller se rendre compte de la situation commerciale. De la sorte, il ne peut y avoir de pénétration économique pratique et facile. Si seulement il y avait, sur les 250 kilomètres de route qui séparent les deux villes, cinq caravansérails construits dans le genre de ceux que l'on trouve en Algérie, sur la route de Laghouat par exemple : vaste cour entourée de murailles solides, avec des hangars pour les bestiaux, un café maure pour les Indigènes et une auberge pour les Européens, on pourrait faire le voyage beaucoup plus rapidement, sans s'encombrer d'une caravane lente et coûteuse, et le voyage ne reviendrait pas à 200 francs. Il y a, je crois, de l'argent à gagner dans une entreprise de ce genre qui précédera, pendant de longues années



(Collection de la Revue Nord-Africaine).

Cour Intérieure d'une Maison Bourgeoise, à Fez

encore, les constructions de routes et de chemins de fer. Avis donc aux amateurs...

... Lorsque, dès l'aube, on quitte Larache pour se diriger dans la direction de l'Est, vers El-Kçar, le lever du soleil éclaire de sa lumière rougeâtre les jardins nombreux suspendus aux coteaux, la plaine où ondulent les anneaux argentés de l'oued Lokkous, et au loin les pâturages du Sultan : spectacle matinal qui réjouit agréablement les yeux. A l'horizon, une buée blanchâtre qui pèse sur ces eaux calmes et sur cette verdure donne, avec les premières clartés dorées, à toute cette campagne, l'aspect d'un paysage des bords de la Loire. Une fois les derniers vergers et les derniers bosquets de Larache laissés sur la droite, on côtoie de près les bords de la rivière qui coule silencieusement et dont les eaux limpides reflètent le ciel très bleu.

Dans la plaine immense paissent des troupeaux de chevaux, de bœufs et de moutons qui appartiennent au Sultan. Au surplus, dans le Blad Makhzen, tout est au Sultan en principe, comme tout est au marquis de Carabas dans le conte de Perrault. Dans la pratique, il y a de multiples atténuations à ce principe. Sur la piste, on croise et on dépasse de nombreuses caravanes de chameaux, d'ânes, de mulets. Elles vont à El-Kçar, à Ouezzan, à Meknès, à Fez ou bien viennent de ces différents points. Les pistes sont ce qu'elles sont en Algérie dans les régions où il n'y a pas encore de routes empierrées : dans les plaines, une infinité de petits sentiers parallèles les uns

aux autres sur une longueur de trente à quarante mètres ; en pays de montagnes et dans les défilés, les petits sentiers diminuent, se rapprochent et finissent par ne plus en former qu'un seul où les bêtes marchent prudemment à la file indienne.

De Larache à El-Kçar, la piste traverse constamment la plaine, une plaine nue, qui est inondée en hiver et où on ne fait que des pâturages. Les indigènes y réussiraient facilement des cultures d'été s'ils se donnaient la peine d'utiliser l'eau du Lokkous pour irriguer. Mais, ici comme ailleurs, la paresse a ses droits. On aperçoit, au Sud-Ouest,des collines couvertes de chênes-lièges et on traverse seulement quelques maigres bouquets d'arbres. A vingt kilomètres de son embouchure, la rivière est encore navigable pour des barques et des bateaux plats, et la marée se fait sentir jusque-là. En hiver, elle est navigable au delà d'El-Kçar. On la franchit à gué un peu avant d'arriver à la ville dont on n'est plus séparé que par une petite plaine inculte.

El - Kçar, diminutif d'El-Kçar-el-Kebir (le grand château),que les Espagnols appellent *Alcazar*, est une petite ville de 6.000 âmes environ. Vue de loin, elle produit un certain effet avec ses minarets qui pointent de partout, avec les arbres touffus et les jardins étendus au milieu desquels elle apparaît. La verdure qui l'entoure n'est certes pas un mirage et nombreux sont, en effet, les vergers, les potagers clos de roseaux serrés et feuillus, les orangeries, les arbres fruitiers de toute nature, entretenus avec soin par

les indigènes, arrosés avec des norias ou avec l'eau du Lokkous, qui, par un coude, vient rejoindre El-Kçar au Sud. Mais, de près, on s'aperçoit que la ville est misérable, en partie ruinée, et que son activité commerciale ne fait que décroître. Les remparts sont des vieux murs mal bâtis. A certains endroits, ils disparaissent sous d'énormes tas de fumiers, accumulés là depuis des siècles sans doute, et où tous les jours on vient jeter de nouvelles ordures. Ce sont autant d'excellents engrais perdus pour les terres de culture, autant de miasmes putrides qui menacent la santé des habitants. Si on demande aux indigènes pourquoi ce fumier est inutilisé, ils répondent que le Makhzen se le réserve pour en extraire du salpêtre. Or, jamais le Makhzen n'a pris cette peine, et il a toujours acheté le salpêtre dont il avait besoin aux industriels européens. Un simple raisonnement autoriserait le *khalifa* à supposer que les intérêts du gouvernement ne seraient nullement lésés si on se servait de ce fumier. Mais au Maroc on ne raisonne pas. On subit, ou on se révolte.

De la ville d'El-Kçar on peut dire, comme de toutes les petites villes marocaines, qu'elle est délabrée, que les maisons sont grossièrement bâties en pisé, que les rues sont tortueuses, très sales et pas entretenues. Au milieu du marché, place oblongue et mamelonnée, croupit un égout à ciel ouvert qu'on franchit sur un pont en dos d'âne, au pavage inégal et dangereux. Les mosquées tombent en ruines en général et leurs minarets sont chancelants. Cependant, l'une

d'elles a un aspect vraiment pittoresque, avec trois beaux palmiers de hauteur différente qui, inclinés par rang de taille, mêlent leurs cimes d'un vert métallique aux arêtes du minaret décrépit. Il y a là un coin de paysage qui ferait le bonheur d'un peintre orientaliste. Au printemps, des quantités de cigognes viennent nicher à El-Kçar. Chaque maison est dotée d'un nid de ces échassiers, et les cigognes font bon ménage avec les habitants qui les respectent et les regardent comme des animaux sacrés.

Du Sud au Nord, El-Kçar affecte la forme peu élégante d'une *cacahouette*. La ville se divise, en effet, en deux quartiers séparés au milieu par une place évasée qui est le marché. Le quartier nord, *Cheria*, abonde en mosquées et en sanctuaires vénérés parmi lesquels on remarque la *Djamà-Saïda* (mosquée heureuse). Le quartier sud, *Bab-el-Oued* (rien de commun avec celui d'Alger), est le quartier commerçant par excellence. Dans la partie nommée *Kaiceria* (comme à Fez, s'il vous plaît), des petites ruelles enchevêtrées et couvertes, analogues à celles que l'on trouve dans les villes tunisiennes, sont garnies de boutiques à hauteur d'homme, d'un mètre carré de large, où se débitent des comestibles, des fruits, des étoffes, des babouches, tout ce qui est nécessaire à l'existence matérielle des Marocains. A l'Est, se trouve le *Mellah* ou quartier juif. Il y a un millier de Juifs à El-Kçar, de la même race que ceux de la côte, c'est-à-dire espagnols d'origine. Ils ont d'ailleurs débordé du Mellah, logeant un peu partout, sans que les

Musulmans s'y opposent. Les quartiers et divisions de quartiers se ferment encore par des portes le soir et leurs habitants se détestent entre eux : vieilles haines mesquines de gens plongés dans l'ignorance et la misère depuis des siècles. La plupart des indigènes sont en effet misérables et loqueteux. La poste française se trouve dans le Mellah. Noin loin de là, mais en dehors des murs, s'élève un moulin à vapeur appartenant à un Français qui, avec trois ou quatre personnes, constitue le modeste noyau européen d'El-Kçar.

L'agent consulaire de France est aussi, par hasard, un Français, M. Michaux-Bellair, négociant, installé là depuis dix-sept ans, admirable de stoïcisme et de patience au milieu de ces populations sourdement hostiles, connaissant parfaitement les indigènes, vivant dans leur intimité, usant couramment de leur langage et de leur costume,très instruit sur toutes les questions marocaines. M. Michaux-Bellair, qui, à toutes ces qualités, joint une éducation parfaite et un humour boulevardier qu'il a conservé de son existence d'étudiant à Paris, fait oublier, par son accueil cordial et simple, les réceptions maussades que quelques-uns de nos agents, rares il est vrai, réservent à nos nationaux dans d'autres villes du pays.

Au point de vue commercial et stratégique, El-Kçar a une situation exceptionnelle, et il est cependant curieux de constater combien cette bourgade déchoit et dépérit. Située sur les bords d'une large rivière, au croisement des routes de Tanger, Tétouan, Fez, Ouezzan, Meknès et

Larache, elle devrait servir de carrefour inévitable aux échanges commerciaux qui peuvent s'opérer entre toutes ces villes. Il en serait ainsi certainement si la sécurité du pays permettait aux mouvements du commerce de suivre leur cours régulier sur tous les chemins autrefois battus par les caravanes. Mais l'anarchie qui règne actuellement jusque dans le Blad Makhzen détourne les transitaires de leurs routes ordinaires et jette dans la situation économique un désarroi qui rend inutilisables les voies naturelles de pénétration.

D'EL-KÇAR A FEZ

CHAPITRE IX

Fez, 16 Septembre 1904.

Le voyageur qui, après une course fatigante de huit ou neuf heures, espère se délasser sous sa tente dressée dans la *nzala* ou lieu de campement, se fait certainement illusion. Les douars du Maroc, comme tous ceux de l'Afrique du Nord, offrent peut-être une certaine sécurité, mais en tout cas aucune quiétude pour le dormeur avide de repos. Le jour, en arrivant à l'étape, ce sont des discussions pour obtenir un emplacement à peu près exempt de fumier, pour faire emporter les bêtes crevées qui fermentent en face des gourbis et des tentes. L'heure de la sieste est saluée par des vols de mouches collantes et tenaces, qui sont jalouses de la tranquillité des hommes. La nuit, des bruits divers assurent une veille constante à celui qui cherche le som-

meil. Des quantités de chiens aboient avec furie jusqu'au jour et hurlent à l'envi pour répondre aux chacals de la campagne ; la *djemâa* du douar vient généralement entretenir avec le personnel de la caravane des conversations animées qui se prolongent jusqu'à une heure avancée ; les gardiens, couchés de distance en distance autour des tentes, s'appellent d'abord toutes les dix minutes, pour se tenir éveillés, par une phrase lancée sur un ton lugubre, agaçante à force d'être répétée : « Eh ! gardien, prie Dieu que le sommeil ne t'emporte pas ! »

Heureusement que Dieu n'écoute pas ces prières et qu'au bout d'un moment toutes les sentinelles dorment à poings fermés : ce qui ne les empêche pas de réclamer, le lendemain matin, le prix de leur veille. De temps à autre, un coup de fusil éclate brusquement quelque part et ébranle la nuit profonde ; les chiens cessent alors d'aboyer, les gens de causer : il y a une seconde de silence, puis tous reprennent de plus belle. A El-Kçar, on campe hors de la ville, et toute la nuit durant on entend une fusillade continue : les uns tirent des remparts sur des voleurs imaginaires, les autres défendent leurs jardins contre des ombres suspectes ; parfois, une balle vient se perdre en sifflant du côté du camp des chrétiens. C'est charmant. Le matin de notre départ, nos gardiens, qui avaient bien quinze ans, s'étant amusés à tripoter leurs armes dont ils ignoraient l'usage, l'un d'eux, maladroitement, laissa échapper une balle qui alla traverser la cuisse d'un de ses camarades ; mais la cuisse traversée

aurait aussi bien pu être celle d'un voyageur. En quittant El-Kçar dans la direction de Fez, on franchit, à travers des clôtures épaisses de roseaux, les nombreux vergers de la banlieue et on passe encore une fois à gué l'oued Lokkous. On débouche sur une petite plaine très fertile, à l'extrémité de laquelle se trouve une superbe métairie entourée d'orangeries, irriguée par les eaux d'une source vive : cette propriété, très bien entretenue, appartient aux chérifs d'Ouezzan. On traverse ensuite des collines pierreuses et arides où la piste est formée d'un pénible cailloutis, puis des mamelons dont la terre grasse pourrait produire d'excellentes cultures. Les arbres sont très rares et ceux qui poussent par ci par là ne l'ont pas fait exprès. Le Marocain des campagnes est aussi peu soucieux de la végétation arborescente que ses congénères d'Algérie et de Tunisie.

De temps à autre, on rencontre des troupeaux de bœufs au milieu desquels pullulent des ibis blancs : ces échassiers font, comme ailleurs, très bon ménage avec les paisibles bestiaux, perchent sur leur dos, sur leurs cornes et cherchent leur nourriture entre leurs pattes. La race bovine de l'ouest du Maroc est superbe et ne rappelle que de fort loin les petites bêtes malingres qu'élèvent les indigènes algériens. Sur le parcours, on continue à croiser des caravanes de mulets, d'ânes ou de chameaux. Toutes ces pauvres bêtes sont chargées avec excès, assez mal nourries, et il y en a beaucoup qui succombent en route. De sorte que tout le long de la piste on rencontre

des cadavres d'animaux à des degrés plus ou moins avancés de décomposition. Pendant la nuit, les chiens, les chacals et les hyènes viennent faire sur la route des festins macabres, et c'est ce qui les tient si bien éveillés.

Des âniers se joignent à notre caravane. Ce sont des gens du Tafilalet qui reviennent des environs d'Oran où ils ont travaillé aux dépiquages. Après avoir pris le bateau qui les amène à Tanger, ils sont obligés de marcher par étapes pendant plus d'un mois avant de regagner leur pays. Ils nous disent que, si on organisait pour les indigènes du Tafilalet des trains ouvriers ou agricoles économiques entre Ben-Zireg et Oran, nombreux seraient ceux des leurs qui voyageraient par la ligne du Sud-Oranais. De chez eux à Ben-Zireg, en effet, par Kenadsa et Béchar, il n'y a que cinq ou six jours de marche.

A gauche de notre route, les ruines d'une ville se dressent sur la crête d'une colline : c'est Bosra, que les indigènes disent être une ville portugaise. Peut-être n'y a-t-il là que les vestiges d'une bourgade berbère. Il est curieux, cependant, de remarquer que les tours des remparts sont rondes, au lieu d'être carrées comme dans les autres villes arabo-berbères. A droite, dans un bas-fond, des ruisseaux arrosent des jardins de figuiers et de pastèques. L'eau descend d'*Aïn-el-Hout*, la Fontaine des Poissons, située non loin de là ; c'est un large bassin dont la voûte est en ruines et qui dut faire partie autrefois de bâtiments importants. Là nagent de gros poissons dorés qui sont sacrés pour les Marocains et qui

font bon ménage avec d'innombrables tortues d'eau. Un peu plus loin, au flanc d'un mamelon, s'élève un douar de gourbis entouré de cactus : c'est la *nzala* de Djerifi qui, avec Aïn-el-Hout, est sous la protection des chérifs d'Ouezzan. La ville d'Ouezzan n'est guère à plus de cinq heures de marche à l'est.

A partir de cet endroit, la population agricole devient de plus en plus dense. Nombreux sont les villages que l'on rencontre, dominant les collines de leurs gourbis aux toits élevés et pointus comme des huttes de Caraïbes. Certains de ces villages sont importants et ont une réelle autorité dans le pays ; d'autres sont misérables. Les uns se composent uniquement de tentes en poil de chameau ; ils se déplacent de temps à autre et mènent leurs troupeaux paître sur des territoires nouveaux. D'autres, sédentaires, sont formés de cabanes de terre et de chaume groupées autour d'une ou deux bâtisses grossières, construites en briques de boue, roussies et fendillées par les ardeurs du soleil. L'une de ces masures sert de « mosquée », pièce sombre et sale où quelques nattes pourries répandues sur le sol forment le seul mobilier. Les membres de la *djemâa* se réunissent là quand il pleut ; c'est également là qu'on donne l'hospitalité aux malheureux en hiver. Inutile d'ajouter que la vermine y grouille comme à plaisir et qu'il faut se garder de pénétrer dans ce taudis, fût-ce quelques instants. Les Marocains eux-mêmes évitent d'y coucher. A côté s'élève quelquefois une autre bicoque aussi primitive ; c'est tantôt

la maison du caïd, tantôt un magasin à grains indivis, source d'éternels conflits. Le caïd habite toujours le douar le plus important de la région dont il est le chef plus ou moins contesté. Investi par le Makhzen, il pressure autant que possible les populations qui veulent bien se plier à son autorité et tâche de vivre en bons termes avec celles qui ont trouvé plus avantageux de se soustraire à l'arbitraire de son pouvoir.

Les habitants des douars qui sont échelonnés le long de la route, et surtout les femmes et les enfants, regardent avec étonnement le *neçrani* (chrétien) qui passe. Il est à croire qu'ils ne voient pas souvent d'Européens, car ils repaissent leurs yeux de ce costume insolite et étrange qui les choque en même temps qu'il éveille leur curiosité. Les paysans que l'on croise, armés ou non de leurs fusil, ont un masque impassible de brutes inconscientes ; jamais ils ne répondent à un « bonjour », leur fût-il lancé par un de leurs coreligionnaires, soldat ou muletier ; du coin de leur œil sournois, ils regardent passer l'étranger, chrétien ou musulman, et s'obstinent à ne pas desserrer les dents lorsqu'on s'adresse à eux. Il y a là des populations avec lesquelles la pénétration pacifique aura du fil à retordre.

Les Beni-Hassen, par exemple, terrorisent les villages riches en troupeaux et en récoltes et les pillent régulièrement. Non loin de chez eux, les Melaïna en font autant. C'est une puissante confédération de douars dont certaines familles descendent d'habitants de Miliana émigrés par là au moment de la conquête de l'Algérie. On les a

représentés comme des malheureux spoliés et pressurés à cause de leur origine étrangère. En réalité, ils sont indépendants du Makhzen, ne paient aucun impôt et, malgré le titre de sujets français qu'ils se donnent ironiquement, sont souvent plus dangereux que les tribus marocaines de ces parages.

Autour des douars, d'immenses terrains de culture, la plupart en jachères, étalent leur sol fertile et recouvert d'herbes sèches. De ci de là, des chaumes coupés indiquent la récente moisson d'orge ou de blé dur. Au moment où nous passons, on vient de récolter les maïs, principale culture de ces populations, et les troupeaux de bœufs, de chèvres et de moutons broutent à leur aise au milieu des tiges sans épis.

A partir de Djerifi, le chemin se poursuit constamment à travers des collines et des mamelons. Il passe devant *Chemmakha*, importante *nzala* sise au milieu de nombreux oliviers. Un sentier escarpé descend de là jusqu'au douar de *Medmada* qui a pour toute verdure une superbe treille de vigne. Au moment où nous passons, un *at't'ar*, sorte d'épicier-droguiste ambulant, assis sur son âne, débite aux ménagères marocaines la série de ses produits avec une vélocité et une habileté de charlatan. Plus loin, des petites plaines riches en pâturages, précèdent un pays caillouteux, sablonneux et aride que la chaleur d'août rend encore plus pénible à traverser. On arrive ensuite à la plaine de l'Oued-Redat, ensoleillée et large à perte de vue, défrichée partout. Les plaines de toutes les régions que nous avons

traversées présentent cette différence avec les nombreuses terres encore incultes du Tell algérien, qu'elles sont à peu près purgées des ronces et des jujubiers sauvages.

L'oued Redat coule au fond de deux berges élevées et symétriques dont les pentes sont recouvertes de végétation ; ses rives ne sont pas, comme celles du Chéliff par exemple, des falaises de terre abruptes que les eaux rongent tous les ans. Ses eaux sont calmes et limpides. En dehors des endroits où on la franchit à gué, la rivière est assez profonde pour que les chevaux qu'on y baigne perdent pied et soient obligés de nager. Et cependant l'oued Redat est un modeste affluent du Sebou. Pendant toute la période d'été, les populations riveraines de ces rivières aux eaux profondes passent leur temps à se baigner et à laver leurs chevaux et leurs mulets. Les troupeaux eux-mêmes, en allant boire, se plaisent à séjourner longtemps dans l'eau jusqu'au poitrail, s'éclaboussant à plaisir. Ces ablutions continuelles durant la saison chaude ne peuvent être que très saines pour les gens et les bêtes.

Sur les bords de l'oued Redat s'élève la *nzala* du même nom. A midi, le soleil y darde de méchants rayons. D'ailleurs, au mois d'août et au mois de septembre, il faut compter, sur la route de Fez, passer toutes ses après-midi avec 40 degrés sous la tente. Des dépiqueurs vannent leur blé à la pelle en le lançant en l'air au gré du vent et des joueurs de tam-tam sont près d'eux, qui les activent de leurs chants aigus et

du bourdonnement de leurs instruments. C'est une époque rémunératrice pour les escouades de musiciens qui circulent dans le pays, car, après les moissons, il y a souvent des fêtes chez les particuliers, des mariages, des aubades aux caïds. Toute la nuit durant les flûtes, clarinettes et tambourins font rage, et c'est là un nouvel élément de trouble pour le sommeil du malheureux voyageur. A Redat, la soirée fut particulièrement orageuse. Des chameliers, qui campaient près de nous, eurent avec les gens du douar des discussions futiles qui s'envenimèrent, comme s'enveniment toutes les conversations en pays arabe, et ce fut un beau concert de vociférations. Ce village est d'ailleurs réputé comme très querelleur et, dernièrement, un commerçant de nos amis eut l'occasion de calmer l'irritation d'un des notables du pays en lui faisant prendre un bain forcé dans l'oued Redat.

En continuant plus au Sud, on rencontre de nombreux champs de maïs où hommes et femmes procèdent à la récolte des épis. Des enfants, grimpés sur des piédestaux en bois, effraient de leurs cris et de leurs frondes les moineaux et les tourterelles qui pullulent dans la région. Après quelques collines incultes, on arrive à la vallée fertile de l'oued Ouergha. L'oued Ouergha est le principal affluent du Sebou. Très large et très profond, sauf aux endroits où il est guéable, il offre déjà l'aspect d'un fleuve avec son cours lent et régulier, ses eaux bleues qui s'étendent en nappes immobiles et reflètent les rives escarpées. Sur les berges, des roues hydrauliques en bois,

de fabrication assez grossière, actionnées par le courant, élèvent l'eau de la rivière jusqu'à des canaux en bois qui répandent cette eau dans des jardins de melons et de pastèques. Le système est ingénieux et ne coûte rien comme entretien. Il n'a même pas besoin d'être surveillé. Ces grandes roues en bois qui, de loin en loin, s'aperçoivent le long des berges du Sebou et de l'Ouergha sont les seuls exemples d'utilisation pratique des cours d'eau par les indigènes.

Ces deux grandes rivières qui coulent parallélement avant de se rejoindre sont séparées, dans la région où nous passons, par une chaîne de mamelons recouverts de chaumes. Une fois ces hauteurs traversées on arrive sur les bords du Sebou à l'endroit appelé *Hadjer ouakef* (pierre debout). C'est un énorme rocher, très curieux, gris et dénudé, qui s'élève en pain de sucre à une hauteur de trente mètres, et qui est isolé dans la plaine. Aussi s'aperçoit-il de très loin. A ses pieds poussent deux palmiers vivaces qui ombragent un sanctuaire blanchi à la chaux.

Le Sebou qui, en cet endroit, est distant de 150 kilomètres de son embouchure, coule de pleines eaux entre ses berges espacées. Aussi large que la Seine à Paris, il a déjà des apparences de grand fleuve et laisse deviner ce qu'il est en réalité lorsqu'il s'approche de la mer, grossi de nombreux affluents, de l'oued Ouergha en particulier. Il faut le traverser avant d'atteindre la *nzala* de Cherarda, résidence d'un caïd influent. Chevaux et mulets sont mouillés jusqu'au poitrail, et les cavaliers doivent lever leurs pieds



(Collection de la Revue Nord-Africaine).

Intérieur d'une Maison Bourgeoise, à Fez

bien haut pour ne pas les laisser tremper dans l'eau. En été, la traversée des rivières et des fleuves est toute simple ; mais en hiver c'est une autre affaire. Par suite des crues, les gués sont impraticables, et c'est sous la pluie qui tombe à torrent, parfois durant des semaines entières, qu'il faut soutenir des luttes homériques contre les éléments avec des procédés assez rudimentaires. Une barque, et, le plus souvent, un radeau de paille et de branchages qui risque de chavirer à chaque instant, passe les gens, les marchandises, et les bâts des animaux. Quant aux bêtes de somme on les précipite dans la rivière qu'elles doivent passer à la nage Il est très difficile et dangereux de descendre, le long des berges glissantes et argileuses, pour atteindre les eaux jaunâtres et écumantes qui roulent des débris de toutes sortes et des cadavres d'animaux. On perd un temps infini à traverser les oueds. De temps à autre,un mulet ou deux sont emportés par le courant et noyés. Une fois sur l'autre rive, on reconstitue tant bien que mal sa caravane avec les bêtes qui ont atterri et les bagages qui gisent dans la boue et sous la pluie. Outre cela, les plaines basses sont inondées. Pour les éviter, il faut suivre le flanc des collines où on enfonce jusqu'aux genoux dans les terrains marneux. Les torrents boueux sont ce qu'il y a de plus pénible à traverser.

Lorsque toutes ces vicissitudes concourent ensemble, en décembre ou en janvier, un voyage à Fez dure facilement de vingt à vingt-cinq jours. Il arrive en effet que, durant toute une journée,

on effectue une étape insignifiante en pataugeant dans les marécages. En été, les étapes sont de quarante à cinquante kilomètres, que l'on fait en une seule traite dans la matinée jusqu'à 1 ou 2 heures de l'après-midi, pour camper ensuite jusqu'au lendemain.

Du Sebou, la route s'incline vers le Sud-Est, gravit et descend de nombreux monticules, puis, traversant de vastes pacages, atteint le pied de collines assez élevées, premiers contreforts du Djebel-Zerhoun derrière lequel s'élève Meknès. Des jardins d'arbres fruitiers arrosés d'eau courante, avec la *nzala* des Beni-Amar limitent la piste sur la droite. Cette nzala appartient à la Kasba des Beni-Amar, gros bourg bâti en pierres qu'on aperçoit suspendu aux flancs escarpés de la montagne, au milieu de nombreux bois d'oliviers, semblable à un village kabyle. Les habitants sont des Berbères dissidents, comme dans tout le Djebel-Zerhoun. Ils ne laissent pénétrer personne dans leur Kasba, ni Européens, ni gens du Makhzen. Ils sont partisans du prétendant qui est d'ailleurs né dans cette Kasba des Beni-Amar.

Plus loin, s'ouvre un défilé dangereux, infesté de coupeurs de routes à partir de 4 heures de l'après-midi, au moment où les caravanes deviennent rares. Il y fait de plus une chaleur torride ; l'air s'y encaisse et n'y circule pas. Ce passage est très pénible en été pour les caravanes qui arrivent du Sebou et sont déjà fourbues par la longueur de la route ; aussi les chameaux, exténués de fatigue, y meurent-ils comme des

mouches et la piste est jonchée des carcasses de ces malheureuses bêtes.

Le défilé débouche sur la vallée d'une petite rivière, l'oued Mekkaç, qu'on traverse sur un pont de pierre en maçonnerie grossière, le premier depuis Tanger. Du campement d'Oudaïa, situé à quelque distance, on distingue parfaitement tous les détails du Djebel-Zerhoun et du Djebel-Kannoufa, aux pentes rapides et aux populations farouches et cruelles.

A partir d'Oudaïa, le chemin se dirige franchement à l'Est jusqu'à Fez. Après de nombreux valonnements, il accède à un vaste plateau, véritable plaine dominée au Nord par le Djebel-Trat. De ci de là, quelques lambeaux d'énormes murailles s'élèvent aux abords de la piste. Ce sont, disent les indigènes, les ruines de murs qui s'étendaient autrefois de la montagne jusqu'à l'oued Fas. Je donne cette explication pour ce qu'elle vaut. Bientôt, on côtoie l'oued Fas qui, clair et rapide, roule ses eaux abondantes et fraîches entre les joncs et les roseaux. Il déploie ses nombreux anneaux dans la plaine avant d'apporter à la ville ses ondes ruisselantes qui se précipitent en mugissant dans des canaux souterrains. Sa source jaillit d'une sorte de château d'eau, construit et sévèrement gardé par le Makhzen, car autrement les Berbères viendraient par méchanceté détourner la rivière pour essayer de priver la capitale des eaux qui l'alimentent et la vivifient.

Fez apparait de loin avec ses remparts crénelés, hâlés par le soleil et le temps, derrière lesquels

s'élancent vers le ciel azuré de nombreux minarets d'un blanc de lait, qui se découpent finement sur l'horizon transparent. C'est *Fas-Djedid*, avec ses palais et ses mosquées, avec les jardins du Sultan que des bosquets touffus, entourés de murs élevés, laissent deviner, silencieuse ville d'Orient que ni le roulement des voitures, ni le sifflet des locomotives, ni tout ce qui évoque la civilisation moderne ne vient troubler. Pas de hautes cheminées d'usine dont les panaches obscurcissent le ciel, pas de ces faubourgs mesquins et lamentables qui, aux abords des grandes villes européennes, se dessinent crûment à travers les décombres des terrains vagues. Au dehors, à l'Ouest, la plaine nue et jaune par laquelle nous approchons puis, tout d'un coup, la ligne ocre des remparts de pisé qui s'élève brusquement entre la campagne stérile et la ville habitée. Toutes ces murailles sont criblées de trous où viennent nicher des millions d'hirondelles et de martinets qui, toute la journée, volent en groupes compacts, se poursuivant en poussant des cris stridents et agitent constamment l'air d'un froufroutement original. Les remparts entourent étroitement la ville et leurs contours capricieux suivent les déclivités des quartiers construits de bric et de broc. Aux abords de *Bab-Segma*, entrée principale de Fas-Djedid, des murs croulants, des vestiges de constructions signalent la présence d'anciens remparts qui protégeaient cette partie de la ville il y a plusieurs siècles.

L'aspect de Fez, à l'arrivée, est bien tel qu'on se l'est imaginé d'avance : celui d'une ville

islamique qui se serait endormie au moyen âge et qui s'éveillerait brusquement au moment où nous en approchons. Derrière les enceintes fragiles qui protègent la capitale contre les insurrections probables des tribus montagnardes, s'élève la cité de *Mouley-Edris*, patron de la ville et du Maroc, la cité dont le nom est empreint d'un je ne sais quoi de mystérieux qui inquiète les Musulmans des pays orientaux plus civilisés et leur laisse entrevoir un monde intermédiaire entre leurs ancêtres et eux-mêmes.





FEZ

FAS-EL-BALI

CHAPITRE X

Fez, 10 septembre 1904.

Fez, la capitale actuelle du Maroc, n'a pas encore été effleurée par la civilisation aryenne. A six jours de marche des rives de l'Océan, protégée par la difficulté des communications, par le fanatisme et l'insécurité du pays, elle reste isolée et muette, loin du progrès moderne, avec ses 100.000 Musulmans et Juifs marocains au milieu desquels vit, ignorée, une douzaine d'Européens dispersés dans quelques maisons arabes. Pendant longtemps encore, Fez sera, pour les voyageurs curieux d'impressions neuves, le type de la ville exotique et étrange, indemne du contact des sociétés contemporaines, le type de la cité islamique médiévale, dont l'aspect s'est à peine modifié depuis des siècles.

Pour avoir une idée d'ensemble de la ville,

pour admirer le spectacle grandiose qu'offre cette masse de pierre, il faut gravir les hauteurs qui la dominent, au Nord ou au Sud. En sortant par Bab-el-Gisa, par exemple, on accède facilement au sommet d'un mamelon élevé : la colline des tombeaux des Beni-Merîn. On a en face de soi, au Nord, le Djebel-Zalak aux crêtes vives, qui s'élève à pic au-dessus de la capitale et la surplombe de ses 900 mètres abrupts, mont rocheux, stérile et grisâtre. A ses pieds, coule l'oued *Malah* qui, grossi de l'oued *Bou-Kherrareb* (la rivière aux caroubes), va se jeter dans le Sebou, à quatre kilomètres à l'est. Le Sebou est déjà très large en cet endroit où il serait navigable en hiver ; comme il n'est obstrué ni par des barrages ni par des rapides, on pourrait donc venir en bateau, si le Makhzen le permettait, depuis Méhédia à l'embouchure jusqu'à Fez. L'été, cette navigation pourrait se faire sur un parcours de cent kilomètres. A l'ouest du Djebel-Zalak, après une dépression brusque, s'allonge la crête également nue du Djebel-Kebkab, sur le versant opposé duquel campe la tribu berbère des Lemta.

Si, de la colline des Beni-Merîn, on se tourne du côté de la ville, on a une vue magnifique sur *Fas-el-Bali*, le vieux Fez, qui s'étend au fond d'une cuvette entourée de jardins nombreux et de coteaux argileux. A l'Est, en dehors des remparts, apparaissent d'immenses parcs aux ombrages touffus, des maisons de campagne enfouies dans les bosquets, toute une végétation luxuriante d'essences variées qu'arrosent des

eaux courantes qui se croisent en tous sens. Ce qu'il y a en effet de remarquable à Fez, ce sont les eaux abondantes qui affluent par toute la ville, qui y pénètrent en ondes rapides et ruisselantes, l'oued *Fas*, l'oued *Ez-Zitoun* (la rivière des oliviers) appelé aussi l'oued *El-Kebir* et qui, avec l'oued *Bou-Fekran* (la rivière aux tortues), devient l'oued *Masmouda*, traversent en canaux multiples Fas-el-Bali et se rejoignent en sortant, jaunes et sales de toutes les ordures qu'ils ont balayées, pour former l'oued Bou-Kherrareb.

Un système compliqué et primitif de canaux, d'égouts, de ruisseaux voûtés répartit ces eaux fraîches et bouillonnantes entre tous les quartiers. Sous chaque maison, elles se précipitent et s'engouffrent, ébranlant les fondations de leur courant vagabond. Dans chaque habitation, les latrines consistent en une trouée béante et noire au fond duquel roule un torrent impétueux qui emporte dans un « tout à l'égout » rudimentaire les immondices du logis. Des moulins arabes, mus par ces cascades souterraines, utilisent cette force qui ne leur coûte rien, car il n'y a point de syndicat des eaux à Fez. Enfin, les jardins reçoivent plus qu'il ne leur en faut le liquide bienfaisant qui abreuve constamment les arbres et les fleurs altérés par un soleil de plomb.

Fas-el-Bali se divise en trois gros quartiers-tribus, souvenirs historiques dont l'appellation s'est maintenue sur la vieille ville : *El-Limtiin* au Nord, quartier qui fut peuplé par la confédération berbère des Lemta, située non loin de là ; *El-Andalouç* au centre, entre l'oued Fas et

l'oued El-Kebir : El-Andalouç parce que des Juifs andalous très nombreux seraient venus s'y établir sous les Edrissites ; la plupart de ces Juifs se seraient convertis à l'islamisme (il est de fait que plusieurs grandes familles musulmanes de Fez portent des noms dont l'origine juive ne fait aucun doute) ; au Sud-Est, *El-Adaoua* : c'était autrefois le quartier d'Adaoua el Karaouïn, dénomination venue de ce que des gens de Kairouan s'y étaient établis.

Ces trois grandes divisions de Fas-el-Bali qui n'ont d'ailleurs plus de limites précises se subdivisent elles-mêmes en sections de quartiers qui présentent toutes le même aspect de ruelles enchevêtrées et très étroites, serpentant au milieu de maisons élevées, à deux étages généralement. Depuis fort longtemps, on ne blanchit plus les habitations à Fez, ce qui donne à la ville un ton jaune cuivré sur lequel les mosquées, mieux entretenues, forment ça et là des taches laiteuses Les rues sont très mal pavées ou même pas du tout, sales, boueuses en été : ce qui laisse à penser dans quel état elles doivent être en hiver. Les sections de quartiers continuent à se fermer le soir par des portes massives et à partir d'une certaine heure on ne peut plus circuler à travers la ville. Ceux qui sortent dans leur quartier sont obligés de se faire accompagner par des domestiques munis de lanternes pour ne pas se rompre le cou, car l'éclairage fait complètement défaut.

Chaque section a un *mokaddem* chargé du bon ordre, des mœurs et de la propreté (?). C'est une sorte de commissaire de police qui juge proba-

blement ses attributions trop étendues pour songer à en exercer une seule. Ces chefs de quartier ont, en principe, toutes sortes de responsabilités ; mais ils savent s'en dégager avec une certaine désinvolture. Cependant, lorsque le ministre des finances ou son second a un besoin immédiat d'argent, il prévient le pacha de la ville qui donne ses ordres aux mokaddem. Ceux-ci prélèvent une collecte dans leur quartier, suivant la fortune de chacun, naturellement au delà de la somme demandée ; ils gardent le surplus pour eux et remettent à leur supérieur le montant de ce qu'il leur réclame.

Le grand quartier des Lemtiin a accès à l'extérieur de la ville par Bab-el-Gisa dont j'ai parlé plus haut. Il se subdivise en nombreuses sections qui sont les suivantes : *Fondouk-el-Ihoudi* (le caravansérail du Juif) où se trouve une grande bâtisse de belle apparence qui est la maison du caïd Mac Lean ; *Tala* (la fontaine) où on rencontre la kasba et la mosquée des Filali (gens de Tafilalet), ainsi que la médersa de Mouley ben Anan. Remarquons en passant que les médersas sont des sortes d'hôtels privés où les étudiants se réunissent, mangent et couchent. Ils n'y font aucune étude. L'enseignement en effet ne se donne que dans les mosquées. Non loin de là, le quartier de *Cherabliin* où s'élève une élégante mosquée du même nom ; *Aïn-el-Khil* (source de chevaux) où se trouvent les consulats allemands et anglais, ainsi que la maison d'El Menebhi, actuellement sous scellés. Un des murs de cette maison est criblé de balles. Il paraît qu'en face

demeurait un Egyptien monomane qui passait ses journées à tirer des coups de fusil sur la muraille d'El Menebhi. Malgré l'apathie qui les caractérise, les autorités de Fez finirent par enfermer ce fou dangereux et lui confisquèrent son habitation par la même occasion.

Le quartier d'El-Andalouç comprend plusieurs subdivisions : *El-Aïoun* (les sources) où s'élève, entre autres riches maisons, celle du caïd ou pacha de Fas-el-Bali ; car chacune des deux villes a un gouverneur particulier. Près de là, s'agite Souiket ben Safi, rue marchande très fréquentée. El-Andalouç est en effet la ville commerçante, où abondent les rues couvertes, remplies de petites boutiques ; cela ressemble beaucoup aux souks de Tunis, mais en plus tumultueux et surtout en plus sale. Comme dans toutes les villes orientales, les négociants, assis dans leur boutique élevée d'un mètre au-dessus du niveau de la rue, petit cadre étroit où ils ne peuvent se mouvoir au milieu des marchandises de toutes sortes, assistent impassibles au spectacle de la foule qui défile grouillante et criarde. C'est le quartier de *Kaïceria* qui est le plus pittoresque ; on y vend surtout les objets de prix, les vêtements brodés, les bijoux, les poteries bleues marocaines. On y est moins bousculé que dans les artères où se débitent les denrées alimentaires, où se tiennent les cuisines en plein vent aux odeurs fortes, et où la foule affamée se rue pour s'approvisionner.

C'est à Kaïcera que se trouve le sanctuaire de Mouley-Edris, le patron de Fez, le saint redou-

table et inviolable dont le mystère plane sur tout le Maroc. Il est interdit aux Européens et aux Juifs de s'approcher du tombeau vénéré et même de circuler dans les rues avoisinantes. Les gamins se chargent d'ailleurs de les avertir par leurs cris et leurs gestes significatifs. Il est inutile d'insister sous peine de se faire écharper, sans grand avantage pour la science ni pour l'humanité. Hors de la ville, du haut des collines, on plonge aisément sur la mosquée de Mouley-Edris ; avec une bonne longue-vue, on scrute sans peine tous les détails de l'extérieur. Le *Roudh-el-Kartas*, la chronique classique du Maroc, donne sur ce temple renommé des détails abondants qu'il est peu facile de contrôler, mais qui renferment certainement la série d'exagérations dont sont coutumiers les historiens musulmans. Suivant la chronique, ce ne sont que colonnades de marbres, galeries immenses, coupoles d'onyx, d'or et d'azur ; elle cite aussi un mihrab dont l'éclat aveuglait les fidèles, et autres merveilles... Pour l'instant, Mouley-Edris est une mosquée ordinaire, d'assez grandes dimensions, avec un minaret élevé mais d'architecture quelconque. Au centre s'élève le sanctuaire qui renferme le tombeau du grand saint, recouvert d'un toit quadrangulaire aux tuiles vertes. D'ailleurs, tous les lieux vénérés de Fez, au lieu d'être abrités sous des coupoles, se cachent sous des toits pointus. Mouley-Edris, avec sa blancheur crue qui ressort au milieu des maisons basanées, ressemble vaguement à une pièce montée de pâtisserie, saupoudrée de sucre blanc.

Au dehors, cet édifice produit beaucoup moins d'effet et de prestige que les précautions des fanatiques voudraient lui en donner. L'intérieur est, paraît-il, assez finement décoré, de cet art décoratif si particulier à Fez, qui cherche ses effets dans les mosaïques de faïence et les dentelures de plâtre. Les Musulmans racontent naturellement que les parties les plus merveilleuses ont été blanchies à la chaux pour ne pas distraire les fidèles de leurs prières. La légende ne perd jamais ses droits. En fait de mobilier, on y trouve surtout des pendules à musique et autres objets de mauvais goût.

Tout autour se mêlent confusément les quartiers populeux de *Sara*, de *Blida*, de *Karaouïn* où se dresse la fameuse mosquée du même nom, célèbre par la réputation de centre intellectuel qu'on lui a faite : c'est là, en effet, que se concentre l'enseignement supérieur du Maroc ; c'est là que les meilleurs professeurs donnent leurs cours et qu'une bibliothèque importante se dissimule aux yeux des infidèles. (Il est, en effet, superflu d'ajouter que l'accès de n'importe quel sanctuaire, fût-ce un petit marabout délabré, est interdit aux Européens.) Pendant longtemps, la science musulmane a compté Fez et particulièrement la mosquée de Karaouïn comme un de ses plus solides piliers. Dans tous les pays islamiques, le seul nom de *Fas* évoquait aussitôt l'idée d'une université célèbre, d'une source de science et de progrès intellectuel. Il en est resté quelque chose, car actuellement encore on cite en Orient le niveau relevé des études à Fez.

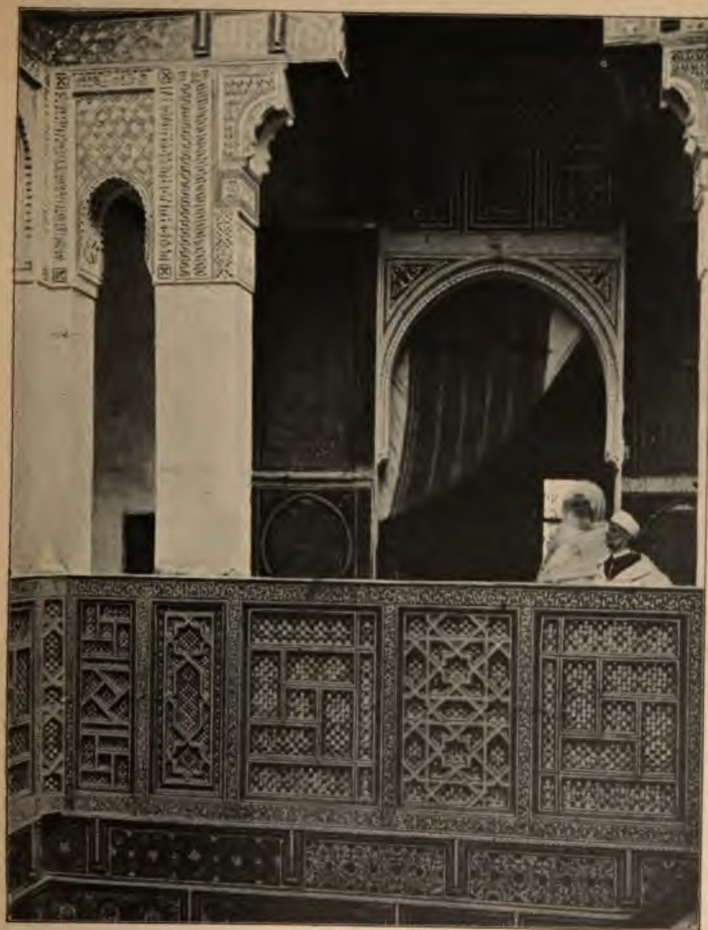
En réalité, cette réputation est très surfaite ; surtout si on l'analyse avec une mentalité européenne. Certes, on travaille beaucoup à Karaouïn et dans quelques autres mosquées ; les professeurs sont consciencieux et les élèves nombreux et assidus. Mais comme la méthode de travail procède encore des habitudes scolastiques du moyen âge, les résultats obtenus n'ont pas grande valeur. Il s'agit pour les étudiants d'emmagasiner dans leur mémoire la plus grande quantité de textes possible. C'est ainsi qu'ils apprennent par cœur des traités de grammaire renommés, le Coran et les commentaires théologiques, Sidi-Khelil pour la législation, un peu d'histoire, d'arithmétique et c'est tout. Cette méthode produit des *savants*, c'est-à-dire des jeunes gens qui connaissent à l'avance par cœur la réponse qui convient à telle ou telle question toujours posée de la même façon. Ils peuvent réciter d'une traite le Coran, à l'endroit ou à l'envers, au gré des amateurs ; ils peuvent débiter mille vers sur les difficultés de la grammaire arabe, et autres tours de force qui fatiguent inutilement le cerveau, l'engourdissent et le rende inapte à s'assimiler les progrès de la science moderne. Les *t'olba* passent des examens qui leur confèrent des titres et leur permettent même de professer lorsqu'ils ont atteint un certain degré de connaissances.

A Karaouïn, il y a quatre classes de professeurs qui reçoivent des traitements différents. Leur valeur se distingue à la place qu'ils occupent dans la mosquée : ainsi, ceux qui font leur cours sous le minaret appartiennent à la première

classe. Ces procédés d'études donnent des stylistes très médiocres et des gens ignorants en sciences proprement dites. Parmi les *savants* les plus intéressants sont encore les muezzins qui, en haut de leurs minarets, se servent du cadran solaire, de l'astrolabe et des tables de logarithmes pour déterminer l'heure exacte ; tout cela, il est vrai, avec des procédés empiriques qu'ils appliquent par routine et dont ils ne sauraient expliquer le mécanisme scientifiquement parlant.

Citons encore comme quartiers d'El-Andalouç: *Ketcaniin, Guerniz, Kalkliin*, *Ras-Jenan*. C'est dans cette partie que commencent les villas de plaisance et les jardins suspendus ; c'est là que sont la plupart des maisons particulières des ministres et aussi le consulat de France avec son jardin intérieur, sa cour et sa véranda joliment décorées de fines mosaïques *Fasi*, ses vasques et ses bassins où une eau limpide se renouvelle constamment. Il y a des intérieurs magnifiques à Fez, ornés, comme la villa Harris, de Tanger, dont j'ai eu l'occasion de parler, avec des décorations de mosaïques faïencées, des *nokch hadidat* sur plâtre blanc, des boiseries sculptées et fouillées, délicatement enluminées.

Devant la façade intérieure de leur habitation, les riches propriétaires ont des bosquets suspendus. Des terrasses élevées, souvent longues d'une centaine de mètres, sont recouvertes d'une couche de terre végétale où poussent de grands arbres au milieu de parterres de fleurs aux vives nuances. Dans un kiosque aux boiseries dentelées et artistement colorées, les invités qui absorbent



(Collection de la Revue Nord-Africaine).

Premier étage d'un intérieur bourgeois, à Fez

du thé très sucré, assis sur des divans moelleux, appuyés sur des coussins de soie, passent de longues heures paresseuses à reposer leur regard et leur esprit sur cette campagne artificielle où de nombreux merles viennent siffler du matin au soir égayant le calme de ces lieux. Des jets d'eau, en gerbes ruisselantes, retombent dans de larges vasques en marbre d'où l'eau claire déborde en pluie pour aller ensuite serpenter en murmurant au milieu des parterres de fleurs. Certaines de ces villas sont de véritables petits palais orientaux, et on croirait presque, en les voyant, lire une page des Mille et Une Nuits.

De la rue, on n'aperçoit que des murs nus, tristes et fauves, sans fenêtres, percés d'une seule porte grossière blindée de zinc. Quand cette porte s'ouvre lentement, après des coups répétés, on s'attend à pénétrer dans une prison et non dans un lieu enchanteur. Le contraste n'en est que plus frappant. On sort de ces quartiers aristocratiques vers la banlieue, remplie de jardins cultivés et de canaux d'irrigation, par *Bab-el-Hedid* (Porte de Fer) et *Bab-el-Jedid* (Porte Neuve).

A l'Est, et toujours à l'intérieur des murailles, s'étend le quartier important d'El-Adoua, qui se répartit aussi en sections enchevêtrées : *El-Andalouç*, où s'élève une mosquée blanche du même nom, au minaret large et bas, qui est presque aussi vénérée que celle de Mouley-Edris ; *Keddar*, où se trouve la *mzara* de Mouley-Edris, sorte de chapelle commémorative où on vient aussi prier le grand saint et qu'on visite à

l'époque de certaines fêtes. Près de là, se trouve par-dessus les eaux vives de l'oued El-Kebir, le pont de *Beïn-el-Medoun*, c'est-à-dire « entre les deux villes », ainsi nommé parce que le quartier primitif de Fas-el-Bali fut El-Adaoua qui resta longtemps séparé par un rempart des autres quartiers qui se construisaient sur la rive gauche de l'oued El-Kebir. Cette muraille fut définitivement rasée lorsque les Zenata eurent renversé les Edrissides. Il y a aussi les sections de *Mokhfia*, avec la maison de Si Fedoul Rernit, le premier ministre, *I'amdert* et *Ras-el-Koliâ*. Là, on rencontre des bâtiments délabrés qui appartiennent au Makhzen, où on emmagasine de la paille, de l'orge, et dont les abords sont un vaste fumier. On peut sortir de l'enceinte à l'Est par Bab-el-Fetouh.

Tout ce quartier d'El-Adaoua n'offre aux promeneurs rien de bien intéressant ; il ne renferme que des maisons d'habitation à l'extérieur triste et silencieux, séparées par des boyaux d'un mètre de large où un cavalier bouche le passage à lui seul. Les malheureux piétons doivent alors se garantir de leur mieux dans les encoignures ou dans l'entre-bâillement des portes pour ne pas être écrasés. Si deux cavaliers se rencontrent dans ces ruelles impossibles, ils commencent par s'invectiver sur un ton aigu, puis le plus modeste va tant bien que mal à reculons jusqu'à ce qu'un élargissement de la rue permette aux deux montures de se croiser.

Les promenades dans Fez se font toujours à mule ou à cheval ; sans cela, avec les distances

très longues qu'il faut parcourir parfois, on n'en finirait plus. Ne vont à pied que les gens de peu. Dans les *souks* ou rues marchandes, on descend pour vaquer à ses affaires et on laisse ses montures à garder par un *zerzaï* dans un carrefour fréquenté : ce qui ôte au *zerzaï* la fâcheuse idée de partir avec les bêtes pour ne jamais revenir. A Fez, le zerzaï, c'est l'homme à tout faire ; il est portefaix, gardien de chevaux, commissionnaire : il se prête à toutes les besognes et rend des services de tous genres.

On a souvent parlé de l'indifférence musulmane, de l'apathie et du manque de curiosité des disciples du Prophète. Il faut croire qu'à Fez cet état d'esprit fait exception, à en juger par le mouvement de curiosité et d'étonnement qui se dessine dans les rues fréquentées, lorsqu'il y passe par hasard un *neçrani* (chrétien). Parmi les dix ou douze Européens qui habitent Fez continuellement, la plupart circulent en ville avec des vêtements indigènes pour éviter d'attirer inutilement l'attention sur eux, pour s'occuper de leurs affaires et s'entretenir plus commodément avec les notables marocains qui n'ont pas de chaises à offrir et qui font la grimace quand on marche sur leurs beaux tapis avec des bottes crottées.

De sorte que le vêtement européen est un objet de surprise pour les gens, dans la rue, outre que sa coupe étriquée les choque profondément. Ils ouvrent de grands yeux devant le *neçrani* qui passe, s'arrêtent, tournent la tête pour le regarder encore, tâchent de se renseigner

auprès de ceux qui l'accompagnent ; s'ils apprennent qu'il est Français, ils ont cette petite moue d'inquiétude de gens qui prévoient vaguement des temps nouveaux et des changements probables dans les rouages de la vieille machine.

Il y a seulement quelques années, tout Européen qui circulait dans les rues était accueilli par des malédictions et des injures ; on lui crachait même dessus et il ne pouvait s'opposer à rien sous peine de courir un véritable danger. Actuellement, les Marocains ne profèrent plus d'insultes et quelques fanatiques intransigeants se contentent de cracher de côté. Les agents consulaires conseillent à leurs nationaux de passage de ne pas répondre aux invectives qu'ils entendent, s'ils les comprennent. Je crois m'être aperçu au contraire que, si on leur rend brièvement la monnaie de leur pièce, on les arrête net et on les laisse assez penauds.

La population qui grouille dans les rues marchandes de *Fas-el-Bali* et particulièrement dans le quartier de Kaïcerid est très hétérogène. Marchands, portefaix, âniers, muletiers, Juifs du Mellah, acheteurs venus des tribus de l'intérieur, Berbères des montagnes et Arabes de la plaine, nègres Bouakher et soldats en guenille, tout ce monde se bouscule et s'entrecroise incessamment. Dans certaines ruelles, la circulation devient impossible. Entre deux rangées de petites boutiques, des femmes, nombreuses et alignées en rang d'oignon, accroupies par terre, vendent de vieilles broderies et de vieux bijoux. Elles sont moins fanatiques qu'on ne pourrait le croire à

l'égard du flâneur européen qui vient se perdre dans ces milieux et engagent facilement avec lui une conversation d'où la plaisanterie n'est pas exclue. C'est au milieu de groupes compacts de chalands qu'il faut se frayer un passage et ce n'est pas chose commode, car là comme ailleurs le musulman ne se dérange pas facilement sur son chemin. Cependant, la plupart d'entre eux s'écartent devant un *neçrani* pour ne pas que leurs vêtements frôlent celui du chrétien. Ma foi, le chrétien profite avantageusement de cette marque spéciale de mépris ; ce qu'il perd en respect, il le gagne en sécurité contre la contagion des petites bêtes...

... Il y a deux Postes sérieuses à Fas-el-Bali, la poste française et la poste allemande, qui ont des *rekkaç* ou courriers à pied réguliers, trois fois par semaine pour *El-Kçar*. De là, d'autres courriers portent les lettres à Tanger. Ce service de la poste est très intéressant parce qu'il est tout spécial au pays. Les *rekkaç* forment une corporation de gens endurcis à la fatigue, revêtus d'une simple chemise serrée à la taille par une ceinture de cuir et d'une djellaba en loques ; ils portent soit en bandoulière, soit attaché sur leur dos, un sac de cuir qui contient le courrier. Un bâton à la main, pieds nus, ils marchent jour et nuit, d'un pas ferme, sans s'arrêter un instant, grignotant un peu de galette pour se nourrir, buvant aux rivières qu'ils traversent. Ils font ainsi en moyenne de cinq à six kilomètres à l'heure, et cela pendant des durées continues de 40 à 50 heures. Ils n'ont sur eux aucune arme

et s'arrangent pour traverser les parages dangereux pendant la nuit. Cependant, ils sont quelquefois arrêtés par de farouches coupeurs de route qui ne leur font aucun mal, mais qui éventrent le sac du courrier et déchirent en petits morceaux les lettres et les plis, grossièrement satisfaits de jouer un vilain tour à cet embryon de civilisation que représente la poste organisée. On a la plus grande confiance dans les *rekkas* et cette confiance est bien placée. Ces pauvres gens s'efforcent de satisfaire de leur mieux les exigences de ce métier pénible et dangereux. En hiver, plusieurs d'entre eux se noient en traversant les fleuves à la nage. Ces coureurs dévoués sont d'ailleurs assez bien payés : de 60 à 100 pesetas par voyage, suivant le temps qu'ils ont mis à parcourir la distance imposée.

D'autres Marocains ont la confiance du public : ce sont les muletiers chargés de transporter de grosses sommes d'argent. On leur confie jusqu'à cinq cent mille francs en douros et en pesetas qu'ils transportent à dos de mulet, sans s'embarrasser d'une arme. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'ils arrivent toujours à destination sans encombre, de Tanger à Fez, de Larache à Fez, ou réciproquement. Il est très rare qu'il leur arrive malheur en route, et il n'est pas d'exemple qu'un muletier se soit enfui avec la somme qu'on lui avait confiée.



Fas-el-Bali, suivant la tradition et l'histoire, a été fondée par Mouley Edris le Jeune, fils de

Mouley Edris le Hosseïnite, père de la dynastie et premier iman des tribus d'Ouaraba. Cette fondation date de l'an 192 de l'hégire (808 de J.-C.). Une quantité de légendes aussi invraisemblables et ridicules les unes que les autres circulent de bouche en bouche, de livre en livre, sur l'origine du nom de *Fas*. On prétend même que Mahomet avait prédit la fondation de cette ville. On dit qu'alors l'oued Fas roulait des perles (il a bien changé depuis), que des sources salines des environs donnaient du sel de différentes couleurs, et autres contes merveilleux, comme les imaginations orientales savent en inventer, même lorsqu'elles ont été transplantées en Occident. Les chroniques rapportent que c'est sous la dynastie des Almohades, c'est-à-dire au XIIe siècle de notre ère, que Fez atteignit sa plus grande splendeur ; par la suite, cette importance décrut.

Malgré cette décadence qui dure, suivant les annales du Maroc, depuis huit siècles, Fez conserve parmi les villes musulmanes une place respectable. Il suffirait qu'une organisation administrative lui assure l'hygiène et la propreté indispensables, que les procédés de la civilisation moderne, utilisant ses eaux courantes et sa situation entre l'Algérie, la Méditerranée et l'Atlantique, apportent à son commerce et à son industrie un essor nouveau, pour que cette énorme cité endormie reprenne rapidement, parmi les premières villes du monde, le rang qu'elle a occupé autrefois.



FEZ

FAS-EL-JEDID

CHAPITRE XI

Fez, 12 Septembre 1903.

Lorsque, de la petite colline aride où s'élèvent les tombeaux croulants des Beni-Merin et qui domine au Nord Fas-el-Bali, on se dirige vers l'Ouest, le long des pentes qui surplombent les remparts de la ville, on passe d'abord devant le bastion nord, énorme forteresse carrée, flanquée de tours en losange semblables à celles de Larache, dont les murailles épaisses se terminent en arêtes angulaires menaçantes comme un éperon de vaisseau. Ce fort fut sans doute construit par des esclaves chrétiens dirigés par un architecte portugais. Plus loin, s'étend une immense esplanade en pente douce, ordinairement nue et déserte, qui est le *Souk-el-Khemis* ou Marché du Jeudi. Ce jour-là, cette place est très pittoresque, comme tous les grands marchés de l'Afrique du

Nord. On y vend seulement des bestiaux et en très grande quantité. Plus loin encore, la kasba de *Cherarda*, immense plate-forme carrée de 300 mètres de côté, enfermée par des murailles crénelées et absolument en dehors de Fez qu'elle ne touche que par un angle. Au milieu, campent des cavaliers du Makhzen, des caravanes, des marchands. Sa destination est indécise, comme tout ce qu'on voit au Maroc. Ce fut autrefois la caserne ou plutôt le lieu de campement des recrues fournies par la tribu voisine des Cherarda. Elle est maintenant encombrée de gens couchés, indolents, de bêtes de somme qui dorment debout et efflanquées sous le soleil qui darde, de fumiers desséchés. En plein midi, alors que tout est assoupi sous la chaleur brûlante d'août, alors qu'une poussière jaune, impalpable, frissonne au-dessus du sol, que des milliers de mouches agaçantes inquiètent les êtres vivants, que l'air surchauffé papillotte devant les yeux, le spectacle est plein de saveur exotique, mais l'endroit insupportable.

Entre les murailles de la kasba de Cherarda et celles qui protègent *Bou-Jeloud*, s'étend le cimetière musulman le plus important de Fez : celui de Sidi-Bou-Bekr-Ben-El-Arbi. Ce cimetière, ainsi que la kaska et Souk-el-Khemis dominent au Nord le flanc d'une vallée étroite remplie d'arbres et de jardins et enserrée par les mêmes remparts qui entourent Fez. C'est Bou-Jeloud, sorte de faubourg intermédiaire séparant les deux villes, qui appartient au Sultan et où coulent à profusion les eaux vives de l'oued Fas, divisé là

en trois branches rapides. On appelle aussi cet endroit le *Beïn-el-Medoun* (entre les deux cités), puisqu'il est situé en effet entre Fas-el-Bali et Fas-el-Jedid.

On sort de Bou-Jeloud au Nord sur Souk-el-Khemis par Bab-el-Meh'rouk' (Porte du Pauvre Diable). Près de là se trouve la mosquée de Bou-Jeloud et la kasba du même nom qui contient les réservoirs de grains du Sultan. Son « parc aux bestiaux » s'étend sur la gauche. Toute cette vallée est très riante à cause de la verdure qui l'embellit. Le public ne pénètre pas facilement dans les jardins, car on y conduit parfois les femmes du harem en promenade. C'est là que commencent les quartiers officiels, car Bou-Jeloud touche de près Fas-el-Jedid, occupé principalement par les palais, les bâtiments et les jardins de S. M. Chérifienne, comme on dit en langage de cour.

Fas-el-Bali, situé dans un bas-fond, est dominé d'une centaine de mètres par un plateau uni qui s'étend du Djebel-Trat au Nord jusqu'au pied des monts de Sefrou au Sud. Le long de la pente finale de ce plateau s'étagent Fas-el-Bali, puis Bou-Jeloud et enfin Fas-el-Jedid sur la terrasse même du plateau, à l'Ouest. Les Mérinides, dynastie berbère maîtresse du pays à la fin du XIIIe siècle, pour tenir tête au vieux Fez qui se révoltait constamment, bâtirent en face et sur un tertre supérieur le nouveau Fez, *Fas-el-Jedid*. Là, ils installèrent leurs palais, leurs casernes et leurs soldats. C'est le sultan Abou Yousef Abd el Hakk qui, en 1276 de notre ère, eut cette initia-

tive prudente. Et, depuis, le Fez officiel, mieux entretenu et mieux blanchi que l'autre, s'élève fièrement avec ses nombreux minarets : et c'est lui seulement qu'on aperçoit d'abord, abrité derrière ses hauts murs en pisé crénelé, lorsqu'on arrive dans la plaine par la route de Tanger.

Les portes de Fez sont toujours en voûtes coudées, de sorte que l'on fait plusieurs détours dans une sorte de vestibule élevé pour franchir le rempart. Au Nord, on pénètre dans Fas-el-Jedid par Bab-Segma. De là, une avenue poussiéreuse, terrain vague où pourrissent des cadavres de mulets et d'ânes, conduit jusqu'à une autre porte dont l'arceau est orné de florescences délicates et colorées en mosaïque. Elle ouvre sur le nouveau Méchouar, immense place allongée et pavée de cailloux gris, enfermée entre quatre murs et où le Sultan se rend lorsqu'il veut donner audience à un Européen qui l'a sollicitée de lui. Depuis longtemps, cette cour de réception est inutilisée, car le Sultan a pris la détermination de ne plus recevoir désormais que les personnages officiels : il a en effet été trop joué et berné par les particuliers et leurs offres industrielles.

Contre le mur de droite de cette esplanade au niveau inégal, s'élève une porte architecturale de style européen vulgaire, digne tout au plus de servir d'entrée à une caserne de vingt-cinquième ordre : elle consiste en deux épaisses colonnes carrées, surmontées chacune d'un boulet de pierre ; au-dessus, le mur porte un fronton de fort mauvais goût, et le tout est bariolé en simili marbre violacé ; ce qui produit un piteux effet

au milieu du décor oriental de Méchouar avec ses grands murs sombres crénelés et ses deux énormes portes de pur style arabe. Ce spécimen de la bâtisse européenne sert d'entrée à l'arsenal italien. Là, on fabrique des armes de divers modèles, des fusils, des baïonnettes,et aussi bien d'autres objets qui n'ont rien de commun avec l'armée ou la guerre. On y fait surtout des réparations, car les fournitures de guerre sont en général achetées directement aux maisons européennes.

Fas-el-Jedid se divise en six quartiers: *Mouley-Abd-Allah*, où se trouve la mosquée élevée par ce prince, située immédiatement au sud de la fabrique d'armes. A l'Ouest,s'étend une immense place, le vieux Méchouar, au fond duquel s'élève la Mehakma ou palais de justice. Une foule de gens assis à l'ombre, plaignants, accusés, plaideurs, cités à comparaître, attendent, immobiles dans leurs djellabas, leur tour d'être appelés devant le grand cadi. Du quartier de Mouley-Abd-Allah on accède directement vers les quartiers officiels. Immédiatement après, commence en effet le *Dar-el-Makhzen* ou palais du gouvernement En réalité, c'est un amas inextricable de bâtisses coagulées les unes aux autres, toutes construites à des époques différentes, liées entre elles artificiellement par des corridors coudés ; cela rappelle beaucoup les vieux palais, entassements désordonnés de pierres et de moellons, que l'on démolissait encore dernièrement au Bardo de Tunis. Une partie des bâtiments est réservée au pacha et à ses *mekhazni*, gendarmes

toujours à l'affût de l'événement qui leur rapportera un pourboire. Constamment, des Marocains de tout âge et de toute caste entrent et sortent, circulent à leur aise dans les vestibules, s'interpellent, se disputent ; on se croirait dans un caravansérail plutôt que dans un sévère palais administratif. Toutes ces constructions sont sans style extérieur et ne présentent aucun intérêt au point de vue architectural.

Dans une grande cour dallée intérieure et entourée d'arcades, les ministres viennent le matin pour gérer les affaires de leurs départements respectifs. Chacun d'eux, homme grave, sobrement revêtu de sa djellaba, d'un blanc immaculé, s'assied dans une pièce ouverte appelée *Benika*, entouré de ses secrétaires que dirige le secrétaire de droite. Les plaignants de toutes sortes qui sont déjà passés chez le pacha et qui sont mécontents du résultat de leur démarche viennent exposer leurs doléances. Puis le ministre dicte à ses secrétaires les lettres courantes du jour. On écrit avec férocité au *Dar-el-Makhzen*, sans cesse ni trêve, de ces belles lettres aux phrases aimables, flatteuses et redondantes, qui entretiennent les bonnes relations et font prendre patience aux gens qui attendent la solution de leur affaire. Un ministre s'emploie aussi bien à discuter un événement important que de mesquins intérêts ; il occupera aussi bien sa matinée à peser les difficultés politiques d'une grave complication qu'à marchander une paire de babouches pour le Sultan. Il n'existe aucune hiérarchie, aucune répartition du travail analogue

à ce qui existe dans les administrations d'Europe. Au-dessous des ministres, il y a les *amin* : un *amin* est un vague fonctionnaire dont la situation n'est pas définie. Il peut être chargé d'un vice-ministère, comme il peut très bien n'exercer que des fonctions de garde champêtre. La bureaucratie n'existe pas plus au Makhzen qu'ailleurs. D'aucuns penseront que c'est peut-être un bien pour le Maroc. Cependant, en cette circonstance, la simplicité du procédé est évidemment exagérée. Les lettres que l'on reçoit comme celles dont on conserve le double sont enveloppées dans des chiffons et empilées dans des caisses, sans aucun classement. Ce sont là des archives au moins rudimentaires. On s'imagine ensuite quelles lenteurs doivent exiger les recherches. En Turquie, on ne procède d'ailleurs pas autrement. Pour un Musulman, le temps ne compte pas. Qu'importe si l'on perd deux jours à rechercher au fond d'une malle une facture de vingt-cinq sous. Dieu est le maître du temps ! On pourrait ajouter que les Marocains du Makhzen sont les maîtres de la paresse. Leur indifférence à la lenteur des affaires explique comment le Maroc a reculé à mesure que les siècles avançaient.

Derrière le Dar-el-Makhzen s'ouvre le palais du Sultan, palais dont l'entrée est interdite, non parce qu'il est un repaire de mystères, mais à cause de la quantité de femmes qui y vivent. On assure qu'il y en a près de trois mille, en comptant naturellement les escouades nombreuses de servantes et de négresses. La mai-

sonnée de la mère du Sultan, morte récemment, compte pour une bonne part dans ce chiffre énorme. Il y a aussi des quantités de malheureuses de tout âge, favorites des règnes précédents, courtisanes délaissées, suivantes inutiles qui vivent là misérablement. Sur le nombre, il reste, faisant vraiment partie du harem d'Abd el Aziz, quelques douzaines de femmes, très jolies, paraît-il, Circassiennes pour la plupart, dont deux ou trois sont les favorites du jour. L'existence de tout ce personnel féminin se passe, la plus grande partie de la journée, dans les jardins et dans des cours intérieures où ces grandes enfants s'amusent à détraquer les jouets dont le Sultan a charmé sa jeunesse.

Abd el Aziz, lui, ne mène pas une vie bien gaie. Il va le matin au Dar-el-Makhzen ; là, il assiste de temps en temps au *Medjlès* ou Conseil des ministres. Le plus souvent, indifférent, il écoute nonchalamment les discussions sans y prendre part. D'autres fois, au contraire, une question l'intéresse subitement ; alors il donne son avis impératif et la question est réglée, car le Sultan a beaucoup d'esprit de suite, pour ne pas dire de l'entêtement. Il paraît que souvent, avant la mort de sa mère, ses décisions n'étaient pas étrangères aux avis que lui donnait celle-ci, femme très clairvoyante. Abd el Aziz ne se laisse jamais influencer par un ministre et n'aime pas avoir de conseiller trop intime ; cependant, en ce moment-ci, Hadj Omar Tazi, jeune homme de 25 ans comme lui, qui est son confident et favori, sans situation définie à la cour, paraît avoir sur



(Collection de la Revue Nord-Africaine).

Vue Panoramique de Fez

lui un certain ascendant. L'après-midi, *Sidna* (c'est ainsi que les indigènes appellent couramment le Sultan au Maroc), suivi d'El Hadj Omar, se promène à pied dans son palais, dans ses jardins, va visiter le travail des maçons du palais, s'intéresse au montage d'une machine à glace, au creusement d'un nouveau canal. On le voit arriver, très modestement vêtu, tenant à la main une ombrelle rouge qui l'abrite du soleil ; il pose des questions sur les travaux en cours, cause avec les ouvriers et plaisante même avec esprit. Ceux qui ont approché de près Abd el Aziz le disent en effet très intelligent et très fin, saisissant aisément la pensée de son interlocuteur et sachant répondre du tac au tac dans les conversations les plus subtiles. Ce qui lui manque, c'est une véritable éducation de prince. Malheureusement, son éducation a été compliquée de tous les mystères, de toutes les intrigues qui agitent sans utilité une cour marocaine ; son enfance et son adolescence se sont passées au milieu des femmes et des jouets exotiques. Son instruction a été très négligée. Abd el Aziz ne parle qu'arabe et c'est une erreur de croire qu'il sait quelques mots d'anglais. Il lit et écrit médiocrement l'arabe ; il est insuffisamment instruit en arabe littéraire pour s'intéresser aux publications arabes d'Egypte et d'Orient, pour suivre de près le mouvement de réforme de l'Islam qui caractérise les musulmans orientaux. Il reçoit un certain nombre de journaux illustrés anglais et français dont les gravures l'intéressent. Il connaît l'Europe par les images, par les pro-

jections lumineuses pour lesquelles il possède des milliers de clichés, par le cinématographe. Les graphophones lui apprennent ce qu'est la musique et le théâtre européens.

Tout cela l'amuse, mais il se lasse rapidement de ces distractions artificielles et mécaniques. Malgré sa soif de choses nouvelles, il s'est cependant rendu compte de l'influence néfaste qu'ont eu sur lui certains étrangers admis dans son entourage et dont la politique consistait à le distraire des occupations sérieuses par des joujoux et des bibelots européns. Très perspicace et devenu très méfiant, *Sidna* ne veut plus être berné et se tient sur ses gardes. Seulement il s'ennuie dans ces palais dont il ne peut franchir le seuil, prisonnier comme un Pape dans son Vatican. Il soupire après les belles promenades à cheval qu'il pourrait faire hors la ville ; il voudrait s'enivrer un peu de grand air et de liberté. Sa distraction favorite, celle dont il ne se lasse pas, c'est la photographie, sport dans lequel il excelle et où il est devenu un artiste consommé, manipulant tout de ses doigts agiles et collant lui-même ses épreuves. Il sait lire les caractères latins et s'essaie, paraît-il en ce moment-ci, à lire et à écrire un peu de français. En réalité, Abd el Aziz n'a jamais eu auprès de lui une direction sérieuse. Habitué à être joué par ceux qui l'approchent, il ne veut plus admettre l'influence de personne, et, le jour où on aura réussi à placer à ses côtés un conseiller véritablement intègre et désintéressé, la difficulté sera de persuader le Sultan que l'on veut son

bien et non pas son argent. *Sidna* ne sort de son palais que le vendredi matin, à onze heures, pour se rendre à la mosquée qui s'élève à quelques mètres. En se mêlant à la foule qui fait la haie sur ce parcours réduit un Européen peut arriver à voir la physionomie de S. M. chérifienne. C'est la vision fugitive d'un jeune homme à cheval, enveloppé de draperies d'une blancheur éclatante qui encadrent son visage bronzé aux yeux vifs et ardents. Le minaret de la mosquée du Sultan est caractéristique. Beaucoup plus haut que les autres, il s'élève frêle et mince, revêtu d'entrelacs en mosaïques vertes qui se détachent nettement sur le blanc neigeux des parois, profilant sur le ciel bleu sa structure fragile et élégante qui lui donne un aspect noble et artistique et qui attire les regards lorsqu'on aperçoit de loin Fas-el-Jedid.

Derrière le palais du Sultan, au Sud-Ouest, commence une série de magnifiques jardins remplis de peupliers, de cyprès, d'oliviers, d'arbres fruitiers très variés, de parterres de fleurs qu'arrosent des ruisseaux d'eau rapide et transparente. Ces eaux sont amenées par un aqueduc et par deux machines élévatoires hydrauliques, *Er-Reh'at*, qui fournissent aux jardins et aux bâtiments le liquide bienfaisant. Les jardins déjà anciens de *Lalla-Mina* et d'*Agdal* (mot à mot « la prairie ») sont *intra-muros* ; de là, un portail privé conduit hors des remparts à de nouveaux jardins abondamment irrigués, qui s'étendent sur plus de deux kilomètres de long, entourés de murailles également et que l'on peut visiter sans

difficulté. Tout près de là, par une autre porte privée, sort du palais du Sultan une petite voie Decauville qui se dirige au Sud, en longeant les nouveaux jardins et l'aqueduc, jusqu'à Dar-Debiber, villa de campagne de *Sidna*, située à quatre kilomètres. Cette modeste voie de chemin de fer, installée au grand dépit des gens de Fez, n'a jamais fonctionné, car la locomotive est arrivée emballée sans ses roues et on n'a jamais pu savoir ce qu'elles étaient devenues.

A l'est des jardins de Lalla-Mina, dans une sorte de faubourg annexe, entouré de hautes murailles et fermé par des portes massives, s'étend incliné vers Bou-Jeloud le *Mellah* ou quartier juif. A Fez, la vieille consigne est sévère et il est interdit aux Juifs d'habiter autre part que dans le Mellah. Il ne faut pas s'étonner de trouver ce quartier à Fas-el-Jedid. De cette façon, il est sous la protection immédiate du Makhzen et à l'abri des malversations des gens de Fas-el-Bali, réputés pour leur intolérance et leur esprit frondeur. De tout temps, les sultans et les gouvernements marocains ont protégé les Juifs qui étaient sous leur dépendance. C'était de bonne politique de leur part, car les Juifs leur rendaient d'utiles services commerciaux et leur servaient d'intermédiaires avec le littoral. A Fez, les Juifs appartiennent à cette catégorie spéciale d'Israélites qui vivent dans les villes de l'intérieur et diffèrent beaucoup, tant des Juifs espagnols de la côte que des fractions juives fanatiques et répugnantes, perdues au milieu des tribus berbères des montagnes. Ils sont âpres au travail et

au gain, doux, soumis et résignés. Cependant, de moins en moins, ils sont assujettis à ces vieilles marques de servilité qui consistaient à se déchausser devant une mosquée, à raser les murs humblement, à se courber devant un dignitaire marocain, à se taire devant un musulman. Tous les hommes sont revêtus de la houppelande et de la chéchia noires. Les vieillards portent encore l'ancienne coiffure qui consistait en un mouchoir à carreaux bleus, noué sous le menton à la façon des femmes espagnoles de la basse classe : coiffure évidemment très disgracieuse. Il y a parmi les hommes de très beaux types. En général, ils ont un physique aimable et des traits assez réguliers. On ne voit pas de ces physionomies disgracieuses et maussades, de ces crânes allongés ou boursouflés, de ces *facies* désagréables et affligeants, comme il y en a sur d'autres points de l'Afrique du Nord. Les jeunes gens de la nouvelle génération, qui fréquentent l'école organisée par les soins de l'Alliance israélite, parlent tous français, sont habillés proprement, ont les mains et la figure lavées, en un mot, un aspect avenant et sympathique. Ce qui laisse supposer que l'école leur enseigne non seulement le français, mais encore les règles de l'hygiène. Le Mellah est néanmoins aussi sale et aussi mal entretenu que le reste de Fez. Les rues sont encombrées de fumiers et de décombres où grouillent les mouches et la vermine. Il y a des ruelles marchandes intéressantes, remplies de petites boutiques d'épiciers et de droguistes, où on arrive à trouver quelques produits à l'usage

des Européens, alors qu'il est inutile de les chercher aux souks arabes. Fez-Mellah a un bureau de postes annexe. Dans les autres ruelles, s'alignent des quantités de petits ateliers tous pareils, où travaillent sans répit des ferblantiers, des bijoutiers, des serruriers, des menuisiers.

On pénètre facilement dans un intérieur juif. Il y a des habitations très luxueuses, dont les parois sont revêtues de faïences multicolores au vernis éclatant. La maison juive consiste en un étroit *patio* autour duquel se trouvent les galeries et les chambres où se tiennent les gens du logis. Les femmes ne se cachent pas comme chez les Musulmans. Toutes ont un type régulier ; elles vivent ensemble quatre ou cinq à la fois, assistées de servantes nombreuses quand elles sont aisées, car les Juifs de Fez sont polygames. Le costume des femmes se compose d'une jupe de couleur serrée à la taille, d'un corsage court par-dessus une chemisette en mousseline et, sur la tête, une coiffure « à la russe », sorte de diadème en soie noire ou grenat qui est très gracieux. Toutes ces femmes sont jolies, gaies et causent assez agréablement. Les petites filles qui ont aussi leur école parlent à peu près couramment le français.

... Les trois autres quartiers de Fas-el-Jedid sont : *Zebbala* (les ramasseurs de fumier) qui répond bien à son nom ; *Djamâ-el-Kebir* (la grande mosquée) et la *Kasba*. C'est une grande citadelle-caserne dont les murs élevés surplombent la vallée de Bou-Jeloud. Des canons alignés pointent par-dessus les jardins dans la direction de Fas-el-Bali, menace muette et permanente

contre les tentatives de révolte. Tel est ce Fas-el-Jedid où le Makhzen jouit d'un paisible repos, à proximité d'existences aisées de marchands repus et de vies misérables d'humbles et de malheureux, au milieu de basses intrigues, de compromissions, de chuchotteries et de mystères. Là fermente en silence la question marocaine *vue de Fez*, puisqu'il y a une question marocaine vue de Tanger et l'autre vue d'Alger. C'est à notre politique qu'il appartiendra de tirer un intelligent parti des éléments étranges qui constituent ce gouvernement d'un autre âge.



AUTOUR DE FEZ

CHAPITRE XII

Fez, 15 septembre 1904.

On peut faire, autour de Fez, un certain nombre de promenades intéressantes, à condition de rentrer en ville avant le coucher du soleil. Passé cette heure, en effet, les citadins musulmans et à plus forte raison les chrétiens courent le risque de faire une mauvaise rencontre et de recevoir d'un chenapan une balle ou un coup de poignard désagréables. Il y a constamment des Berbères des environs qui sont en quête d'une malhonnête aventure, et le défaut absolu de police ne peut que les encourager à vivre de vols et de crimes. Le jour, ils sont tenus à une certaine réserve par l'affluence des caravanes, des marchands et des campagnards qui parcourent les chemins dans la banlieue de Fez. On voit alors ces bandits se promener de long

en large le long des pistes, portant paisiblement leur fusil sur l'épaule, regardant les passants de leurs yeux cruels qui animent leurs physionomies de brutes impassibles, et attendant l'heure propice où les routes se clairsèment de plus en plus à mesure que le soleil décline vers l'horizon. Une râfle exécutée par quelques bons gendarmes aurait vite fait d'épurer le pays des pillards qui paralysent son développement commercial et entravent la liberté de son parcours.

En sortant de Fas-el-Jedid par Bab-Segma, on se dirige, à l'Ouest, vers les pentes d'une colline boisée d'oliviers et de figuiers, qui domine le nouveau Fez d'une centaine de mètres et d'où on a une vue d'ensemble très nette de la ville officielle. Pour y arriver, on laisse à gauche le marabout de Sidi-Amara et la *Mecella* ou oratoire du Sultan, sorte de cour allongée, entourée de murs très blancs où les fidèles viennent faire des prières publiques les jours de grandes fêtes religieuses.

Avant de gravir les premières rampes de la colline, on longe un petit champ inculte et nu, entouré de quelques aloès rabougris et qui passerait tout à fait inaperçu si on n'était averti par celui qui vous conduit ; c'est le cimetière européen, concession accordée il y a quelques mois par le Makhzen.

Quand nous y sommes passés, la première fois, un léger renflement du sol indiquait qu'il y avait là une tombe, une seule, celle d'un Anglais assassiné par des Marocains, premier habitant de ce champ des morts isolé dans la

banlieue de l'énorme cité musulmane. Depuis quelques jours, un petit coin de terre remué auprès de ce tombeau indique qu'ils sont maintenant deux disparus qui reposent sur cette parcelle d'Europe perdue dans l'immensité de l'empire marocain. Un autre Anglais, instructeur des troupes, frère du docteur Verdon si sympathique et si honorablement connu à Fez, vient, en effet, de succomber brusquement, dans des circonstances fort tristes, à la suite d'une chute grave.

La Mort, dont la besogne implacable et incessante laisse indifférent dans nos grands centres ceux qui ne sont pas atteints dans leurs affections intimes, a été ici une occasion de plus, pour les quelques Européens disséminés dans Fez, d'affirmer leur solidarité humanitaire d'Aryens, cette solidarité qui les réunit en face du monde islanique où ils se sentent si petits et si humbles. Un enterrement est chose banale en nos pays. Ici, les tristes obsèques du jeune officier atteint en pleine vie furent particulièrement poignantes. Dans les étroites rues de Fez, au milieu de la foule bigarrée et tumultueuse, il ne pouvait être question d'un convoi funèbre accompagné par un groupe d'Européens qui aurait attiré la curiosité indiscrète et choquante des flâneurs et des vagabonds marocains. On se donna rendez-vous sur le terre-plein du petit champ aride battu par les vents, desséché par le soleil ardent en été, inondé par les pluies en hiver. Le cercueil fut amené par une voie détournée et, là, une quinzaine d'hommes la

tête découverte, assistèrent en silence et la gorge serrée, à la mise en terre du compagnon de la veille. Ce fut la seule cérémonie, le seul adieu au mort. Pendant un instant pénible, sur ce petit coin d'Europe qui les réunissait pour accomplir un douloureux devoir, ces quelques étrangers se sentirent encore plus isolés, plus loin de leur pays d'origine où, avec le drapeau national, flottent la Civilisation et la Liberté...

... Non loin de là, campe une *méh'alla* du Sultan. C'est un camp de soldats dont les grandes tentes blanches sont alignées en forme de cercle autour d'une tente beaucoup plus vaste, tachetée de dessins en drap noir, celle du caïd en chef. Comme à Tanger et comme dans toutes les villes de garnison, il règne la plus grande liberté dans ces campements où les soldats, négligeant leur uniforme, revêtent la djellaba des civils ; où la désertion, ainsi que la vente d'effets et d'armes, reste impunie ; où la discipline la plus élémentaire est à peu près inconnue, sauf lorsqu'il s'agit d'aller rendre les honneurs au Sultan sur le parcours de son palais à la mosquée. La paie insuffisante et irrégulière oblige les hommes à exercer divers métiers en ville pour gagner leur vie L'instruction militaire est faite par deux officiers français et un major anglais ; mais leur rôle se borne à celui d'instructeurs, ils n'ont aucune autorité sur les soldats, et ils ne vont à la manœuvre que lorsque le Makhzen veut bien qu'il y ait exercice. Le jour où nos officiers, plus nombreux et secondés par des subalternes,

auront entre les mains quelques parcelles de discipline et auront de plus un droit de contrôle sur l'administration de l'armée, ce jour là seul la réorganisation des troupes du Sultan aura quelques chances d'aboutir. On peut, en contournant les remparts de Fas-el-Jedid, franchir l'oued Fas sur le pont appelé *Kantra Kebira*, se diriger vers le sud en longeant le mur des nouveaux jardins et atteindre Dar-Debiber. villa de plaisance du Sultan, entassement de bâtisses, caché derrière des peupliers et des arbres fruitiers de toute nature.

De là, en traversant l'oued *Aamir*, on atteint la piste qui conduit, par le Blad Sja, vers Sefrou, petite ville berbère indépendante, soumise aux Beni Metir qui, jusqu'à Meknès, sont en état de révolte contre le Makhzen. Aussi un Européen doit-il se garder d'aller au-delà du territoire des Oulad el Houari, c'est-à-dire à plus de quinze kilomètres de Fez, à moins de se dissimuler sous des vêtements indigènes : ce qui ne lui assure d'ailleurs qu'une sécurité relative. Les Berbères, en effet, ne se font pas scrupule d'attaquer les Marocains des villes. Aussi, les gros bourgeois de Fez, qui circulent paresseusement assis sur les selles rembourrées de leurs mules, ont-ils très peur des coupeurs de routes, et, sauf lorsqu'ils sont obligés d'accomplir un lointain voyage, on ne les voit jamais faire hors de la ville des promenades un peu longues. A cet égard, ils sont beaucoup plus prudents que les *nçara* (chrétiens).

En suivant les crêtes des collines qui dominent

la ville immédiatement au Sud, après avoir franchi l'oued *Adhem* (la rivière noire) on a sur Fas-el-Jedid, sur Bou-Jeloud et sur Fas-el-Bali de superbes vues d'ensemble : c'est de ces points que M. de Ségonzac a pu prendre les vues panoramiques qui se trouvent dans son ouvrage. Là campe aussi une *mehalla* plus importante que la première qui garde les canons de campagne avec lesquels les artilleurs marocains manœuvrent. On arrive de la sorte au Bastion Sud qui surveille Fas-el-Bali avec ses murailles épaisses et ses épaulements massifs. Au bas des pentes, on rentre en ville par Bab-el-Fetouh. Plus au Sud on peut pousser jusqu'aux collines des Cherarda et jusqu'à la vallée des Oulad-el-Hadj au fond de laquelle le Sebou se déploie en trois superbes méandres. Le fleuve est déjà très large en cet endroit où il pourrait être navigable pendant l'hiver. Un vieux pont de pierre, le seul qui franchisse son cours, permet de traverser le fleuve non loin de là : C'est la route qui va à Taza, vers Taza la maudite où la présence du Prétendant, si diminué soit son prestige, suffit pour inquiéter le Makhzen qui a encore sur le cœur les jours de panique où Fez faillit tomber entre les mains des partisans de Bou-Amara. Non loin, au delà du Sebou, commencent encore des régions dangereuses à parcourir sur lesquelles le Makhzen n'a presque plus d'autorité, tant il est vrai que cette autorité se borne aux pistes battues par les caravanes dans le Blad-el-Makhzen, aux capitales et aux villes du littoral Ouest. De sorte que pour se

rendre de Fez à Merrakech, la Cour, au lieu de suivre la voie directe qui consisterait à franchir les pays indépendants de Zemmour et de Tadla a, de tout temps, gagné Rabat, port de l'Atlantique, suivi la côte jusqu'à Mazagan sur un parcours de 150 kilomètres, pour revenir ensuite sur Merrakech à travers des tribus soumises. Cette autorité précaire et élastique du Sultan sur des lambeaux de territoire disjoints rappelle beaucoup la situation des princes féodaux d'Europe qui, au x[e] siècle, pour visiter leurs possessions, souvent séparées les unes des autres par de longues distances, étaient obligé de traverser des provinces ennemies avec lesquelles il fallait livrer combat. Au moins avaient-ils avec eux une armée à peu près organisée, une forte garde d'hommes dévoués et intrépides qui, sans lâcher pied, défendaient jusqu'à la mort les droits et la personne de leur maître. On n'en pourrait certes dire autant du Makhzen.

Au sud de Fas-el-Jedid, outre les remparts et et les mamelons environnants, s'étendent des terrains vagues, où pourrissent sur des fumiers sans nom des animaux domestiques abandonnés là sans souci des émanations pestilentielles qui se dégagent de ce charnier. Tout près se trouvent de nombreuses briqueteries où les Marocains confectionnent des briques grossières en argile grise qui sèchent au soleil. Plus à l'Est, des branches éparpillées de l'oued Zitoun se précipitent pour irriguer des jardins très bien entretenus où les jardiniers font plusieurs récoltes par an, tant le terrain est fertile et bien arrosé.

En ce moment, c'est le chanvre aux hautes tiges jaunissantes qui occupe tous les carrés de culture. Au bas de Bou-Jeloud, un immense réservoir d'où les eaux débordent en cascades pour se répandre dans les campagnes sert de lavoir public. Là, des Marocains bronzés et à demi nus, des nègres aux dents blanches piétinent énergiquement des paquets de linge entassés sur les larges bords cimentés du bassin.

Des collines qui dominent Fez à la fois au Nord et au Sud, on peut admirer la ville sous tous ses aspects, à toutes les heures du jour, au moment où le globe étincelant du soleil s'élève derrière les montagnes de Taza pour illuminer brusquement la ville endormie et terne au fond de sa cuvette sombre, comme à l'instant où les rougeurs flamboyantes du soleil couchant, embrasant le ciel du côté de Meknès, colorent la plaine du Saïs, les remparts et la cité elle-même d'une teinte orangée qui s'oppose aux nuances violacées des montagnes voisines. Mais on peut, montant plus haut encore, accroître le champ de ce panorama merveilleux. Par des sentiers de chèvres, sinueux et pénibles, on peut gravir la muraille abrupte du Djebel-Zalak et atteindre à 875 mètres sa crête allongée et coupante comme un couteau. Au fond de la vallée, tapie comme une bête fauve dans un buisson, s'étend au milieu de sa verdure serrée Fez la Sainte où pointe une tache blanche, *Mouley-Edris*, le tombeau du saint mystérieux qui protège le Maroc et assure son inviolabilité contre les chiens de chrétiens. Plus loin, à gauche et à droite apparaissent les rubans azurés



(Collection de la Revue Nord-Africaine).

Vue Générale de Meknès

de l'oued Fas et du Sebou. Au Nord, c'est encore le Sebou qui profile et qui reflète le ciel bleu là-bas dans la plaine, longeant le pied du Djebel-Seddina. Et si on veut avoir devant les yeux des horizons nouveaux, si on veut connaître un peu de cette région tourmentée par la nature où des hommes sauvages et irrités supportent avec peine la domination d'un gouvernement trop vieux, il faut escalader les flancs escarpés du Djebel-Trat, du Djebel-Kebkab, de l'Akbat-el-Mesajen (la Montée des Prisonniers) qui, à l'Ouest, séparent la plaine du Saïs qui se termine à Fez de la plaine des Ouled-Djemâa. C'est d'ailleurs en été qu'il faut profiter de ses heures de loisir pour faire toutes ces promenades et bien d'autres encore, car dès que la saison des pluies a commencé, presque tous les environs de Fez sont impraticables par suite du défaut absolu de quelque chose qui ressemble aux Ponts et Chaussées des pays civilisés.

L'existence à Fez n'est pas gaie. Les Marocains eux-mêmes, surtout ceux qui ont visité les grandes villes d'Europe, avouent que « ça manque de distraction ». On n'y voit point, comme à Halfaouin de Tunis, de places pavées et entretenues proprement avec de beaux cafés maures où les riches indigènes viennent s'installer pour deviser, drapés dans leurs gandouras de couleur, des événements du jour. Les places, ou plutôt les terrains vagues de Fez, sont sales et pleines de fumier, comme les rues. Les cafés maures sont des réduits obscurs où les négociants ne se commettent pas et où ne vont que

les pauvres hères et les soldats. Les gens aisés, pour se distraire, donnent des fêtes, des repas plantureux, des soirées où des danseuses salariées, des violonistes marocains, des phonographes qui jouent des mélodies arabes et des polkas russes essaient de charmer les yeux et les oreilles des invités. Enfin, quand il est seul, le riche bourgeois marocain a la ressource, pour oublier la monotonie de l'existence, de se griser jusqu'à tomber ivre-mort avec du champagne, du cognac et autres crus de notre noble France.

Les Européens qui habitent Fez ont un certain mérite. Pour eux non plus la vie n'est pas gaie, surtout pour ceux qui ne savent pas l'arabe ou qui ne s'intéressent pas aux choses musulmanes. A leur éloge, il faut reconnaître qu'ils ne se regardent pas en chiens de faïence, comme il arrive généralement en pareille circonstance, et qu'ils entretiennent entre eux des rapports très cordiaux. Le caïd Mac Léan et ses filles, la femme du consul allemand reçoivent assez souvent leurs amis et s'efforcent par leur amabilité d'adoucir le triste effet produit par l'exil au loin du monde civilisé. Il y a cinq Français en ce moment-ci, parmi lesquels quatre fonctionnaires. Le consul, M. Gaillard, mérite tous les éloges et toutes les sympathies, non seulement pour la réception si cordiale et si empressée qu'il fait à ses hôtes, mais encore pour l'œuvre française qu'il accomplit dans l'ombre et sans bruit, après avoir réussi à briser les méfiances des membres du Makhzen, à devenir leur intime, presque leur conseiller. Quant aux trois

membres de la mission militaire que dirige le commandant Fariau, ils accueillent aussi leurs compatriotes avec une urbanité et des façons aimables dont on ne peut leur savoir qu'infiniment gré.

Certes, la tâche est lourde pour ceux qui représentent la France dans cette cité immense, sourdement hostile à toutes tentatives de progrès, et ils n'auront que plus de mérite à vaincre les résistances dont ils se sentent entourés de toutes parts. On quitte Fez avec une impression de soulagement. C'est une ville qui pèse sur les Européens de tout son passé de fanatisme et d'intolérance, de toute cette routine engourdie qui l'enveloppe depuis des siècles. C'est bien pour le chrétien la *Medina-el-Kent*, la Ville du Désespoir, dont parlent les Musulmans. Jusqu'ici, elle n'a pu être que cela en effet. Mais, désormais et à mesure que le Maroc sera pénétré davantage, elle est destinée à recevoir de l'activité européenne et surtout de l'activité française un coup de fouet qui la réveillera. Il est nécessaire que beaucoup de Français aillent à Fez, non point seulement en touristes ou en archéologues, mais pour se rendre compte combien la situation géographique de cette capitale permettra à une action régénératrice de faire oublier son passé inutile et de lui assurer un avenir brillant.



DE FEZ A MEKNÈS

CHAPITRE XIII

En sortant par Bab-Segma de Fas-el-Jedid, on laisse à sa droite la piste de Tanger qui longe la base du Djebel-Trat et on se dirige franchement vers l'Ouest par un chemin qui traverse la plaine de Saïs dans sa plus grande longueur, la route de Meknès. C'est cette voie que le Sultan avait, il y a deux ans, l'intention de faire empierrer dans le genre des routes espagnoles ; il désirait aussi relier par un chemin de fer à voie étroite les deux capitales que séparent seulement une distance de 55 kilomètres. Mais il dut renoncer à ses projets devant la sourde opposition de son entourage et devant le mauvais vouloir des tribus.

Le chemin de Fez à Meknès suit une ligne droite que quelques bossellements de terrain

font dévier, à de rares intervalles, de sa direction uniforme. Il passe auprès de la nzala *Farradji*, où on va généralement coucher pour obliger le lendemain matin les caravaniers à se lever à la pointe du jour. Il est en effet impossible d'obtenir ce résultat lorsqu'on part de Fez où les muletiers, abrités dans leur fondouck, en prennent à leur aise. Comme il faut compter sur une étape de neuf heures consécutives jusqu'à Meknès, il est bon d'être matinal au départ.

A droite, le soleil levant donne des reflets dorés aux deux étangs salins de *Doudïat* (les Encriers). La plaine de Saïs s'étend, vaste et brune, tachetée de bouquets d'arbres et de touffes vert-foncé qui signalent les endroits marécageux. A l'horizon, vers le Nord et le Nord-Ouest, elle est bornée de hautes montagnes sombres. On entrevoit déjà, là-bas, dans le fond, les croupes sévères du Djebel-K'ennoufa et du Djebel-Zerhoun. La piste longe pendant une dizaine de kilomètres l'oued Fas qui roule à pleins bords ses eaux limpides et azurées au milieu des joncs et des herbes vertes où paissent des bœufs roux et robustes : ce qui rappelle l'aspect des rivières normandes.

La plaine de Saïs est féconde, et lorsqu'elle sera sérieusement mise en valeur un grand avenir agricole lui sera réservé. Les nombreux ruisselets qui descendent des hauteurs des Beni-Mtir et qui grossissent l'oued Fas ont des eaux abondantes à toute époque de l'année et permettent de nombreuses irrigations dans la banlieue de Fez. Plus à l'Est, les affluents de

l'oued Mekkas constituent pour les cultures une abondante réserve d'humidité. Les paysans de cette région cultivent surtout des céréales, blés et orges, et font de l'élevage de bœufs et de moutons dans les prairies. Malheureusement, certains hivers, et même certains printemps, lorsque quinze jours de pluies consécutives ont inondé la plaine, plusieurs dépressions disparaissent sous l'eau, il se forme des marécages au milieu desquels il est impossible de circuler, et des troupeaux entiers périssent enlisés dans la boue. Par contre, cette humidité attire des quantités innombrables d'oiseaux aquatiques, poules d'eaux et canards sauvages, et, en été, les chasseurs auraient beau jeu si le pays jouissait d'une parfaite sécurité.

Les familles agricoles du Saïs qui s'abritent sous la tente ou dans des gourbis misérables ne forment pas une tribu homogène. A diverses époques, le Makhzen les a importées de différentes régions du Maroc, soit pour les commettre à la garde des chemins, soit pour surveiller plus étroitement certaines fractions dont les tendances inquiétaient le Sultan. On y trouve des représentants de toutes les confédérations, des familles issues des Mehaïa, des Douï-Menia, voire des Oulad-Sidi-Cheikh émigrés d'Algérie. Au lieu de former un groupe administratif de ces éléments disparates et de les confier à un caïd responsable, on les laisse livrés à eux-mêmes, ou du moins on les fait dépendre à la fois de plusieurs caïds, des pachas de Fas-el-Bali et de Fas-el-Jedid, en sorte qu'ils n'obéissent à personne

et détroussent les voyageurs avec une très grande facilité, assurés qu'ils sont de l'impunité. Il y a quelques mois, tout près des étangs de Douaïat, c'est-à-dire à une dizaine de kilomètres de Fez, un Allemand qui faisait une promenade à cheval avant le coucher du soleil fut assassiné par une bande de forcenés qui s'emparèrent de sa monture et allèrent jeter le corps du malheureux dans le Sebou où on le retrouva quelques jours après.

... Si on s'écarte un peu de la grande piste, on trouve, sur sa gauche, des cuvettes verdoyantes où bouillonnent des eaux vives qui se répandent aussitôt dans une herbe abondante, un bouquet d'arbres auprès duquel se dressent quelques gourbis, des tentes de soldats et une sorte de fortin à demi ruiné : ce site porte le nom de Ras-el-Mâ. Ce sont les sources de l'oued Fas, gardées militairement par une *méhalla* pour ne pas que les pillards des environs, toujours soupçonnés de vouloir jouer un mauvais tour aux habitants de Fez, viennent détourner la petite rivière de son cours. A vrai dire, si les Berbères de la montagne avaient des intentions aussi noires, il leur serait facile, par quelques travaux, de capter certaines des eaux qui vont alimenter la capitale et de les faire épandre dans une autre direction. A trois quarts d'heure de là, plus au Sud, on trouve en effet une sorte de marais recouvert de plantes aquatiques et de joncs flexibles, encaissé entre des parois rocheuses d'où les eaux, par des fissures, s'écoulent dans la plaine et rejoignent sous terre Ras-el-Mâ. Partout, aux alentours, serpentent dans un sol

herbeux et amolli au plus gros de l'été des ruisseaux qui arrosent les pentes du mamelon. Au milieu d'un misérable douar s'élèvent les restes croulants d'une tour terreuse que les gens du pays appellent *Çoumâa Mguerreja* (le Minaret ébréché.)

La grande piste traverse plusieurs cours d'eau : l'oued Nja et trois de ses petits affluents, l'oued Mekhdouma que l'on franchit sur un pont romain, restauré sous un des règnes précédents, à quelque distance d'une importante exploitation agricole, l'*Azib* Mouley-Abd-es-Selam, et l'oued Djedida ; toutes ces rivières concourent à la formation de l'oued Mekkas que nous avons passé en venant à Fez. A partir de là, le profil sombre du Djebel-K'ennoufa et du Djebel-Zerhoun domine la plaine ; leurs flancs sont recouverts d'oliviers feuillus et serrés où pointent de ci de là les petites taches grisâtres, villages, maisons de caïds ou forteresses en ruines. Pendant la dernière partie de la route, l'horizon est limité de près, vers le Nord, par cette masse allongée que les indigènes se plaisent à entourer d'un certain mystère à cause du sanctuaire de Mouley-Edris qui s'abrite derrière les crêtes.

Des sentiers de chèvres gravissent les déclivités de la montagne et serpentent au milieu de la forêt d'oliviers. C'est une excursion que les Européens peuvent faire à condition d'être accompagnés par un noyau de soldats, car les Berbères de ce massif sont gens irrascibles et jaloux de leur indépendance. Suspendus à la

paroi presque abrupte de la chaîne apparaissent des villages de pierre, des *Kasba* comme on dit dans la région, *kasbat ou neçrani* (le bourg du chrétien), à 1.170 mètres *Kasba-Messaoua*. C'est le versant sud. Nous avons longé le versant nord les jours précédents, avant d'arriver à Fez, et nous avons laissé sur notre droite d'importantes kasbas, véritables petites cités, *Cekhirat*, *Kenadeki* et *Beni - Amar* la patrie d'origine du Prétendant. A mi-côte, on a une vue splendide sur la plaine du Saïs aux deux extrémités de laquelle on aperçoit deux points de verdure sombre : Fez et Meknès. Vers le Nord, des routes rapides conduisent au Kef-el-Moujahdin, caverne consacrée au grand saint Mouley-Edris ; près de là se trouvent les ruines d'un camp romain ; il n'en reste que l'enceinte de grès écroulée. Plus loin, dans un massif de verdure, s'élève la zaouïa vénérée de Mouley-Edris que les Européens ne peuvent approcher et, à quelque distance, les restes de la ruine romaine de Volubilis (*Ksar Faraôun* pour les indigènes) sur la route de Meknès à El-Kçar-el-Kebir...

... A partir de l'oued Djedida, la dernière portion de la plaine du Saïs prend le nom de Blad-Tekhissan. On franchit l'oued Ouslan et l'on aperçoit, sur un tertre allongé dominant la plaine, les minarets blancs et sveltes de Meknès qui dépassent les murailles crénelées. Un peu en avant, des pans de murs effrités, puis des bois d'oliviers masquent jusqu'au dernier moment la base des remparts. Du Sud au Nord,

l'oued Bou-Fekran (une rivière aux Tortues, comme à Fez) coule dans un lit verdoyant qu'ombragent des peupliers élevés et longe l'enceinte de la ville dans sa plus grande longueur qui est d'environ cinq kilomètres. On le traverse sur un pont de pierre et, en tournant brusquement à gauche, on pénètre dans la ville par la porte de Bou-Ameïr. On se trouve ainsi dans la *Medina*, la ville proprement dite, la partie la plus exiguë de Meknès, mais la plus peuplée. C'est, ainsi qu'à Fez, un enchevêtrement de maisons et de ruelles inextricables où circulent des Maures doucereux et des paysans de la banlieue, farouches et surnois, armés jusqu'aux dents.

Cependant, il y a quelques artères relativement larges et bien pavées comme on n'en trouve point à Fez et qui rappellent certaines rues de Tétouan. Il est des maisons qui prétendent à quelque élégance d'architecture extérieure et dont les voûtes des portes se revêtent de sculptures curieuses. Dans les quartiers commerçants, on remarque des petits boutiquiers qui fabriquent en quantité des poignards recourbés, arme classique au Maroc ; dont les fourreaux d'argent ou de cuivre ciselé révèlent de véritables qualités d'ornementation. D'autres, fabriquent des couteaux en tous genres, destinés aux besoins intérieur du ménage ; mais ces articles ne tarderont pas être détrônés par la concurrence de la coutellerie anglaise. Il y a aussi des fabricants d'éperons en acier et en cuivre, des graveurs habiles qui embellissent de

florescences compliquées des étriers d'argent. Les brodeurs sur cuir sont extrêmement adroits et c'est certainement à eux que l'on doit les plus élégantes et les plus riches housses de selles brodées que l'on voit au Maroc.

Les deux principaux quartiers de la *Medina* sont ceux de Djamâa-el-Kebir (la Grande Mosquée) et de Djamâa-y-Zitoun (la Mosquée des Oliviers) où se trouvent les deux principaux sanctuaires de la ville, surmontés de leurs minarets graciles. A l'extérieur, ce ne sont que jardins d'oliviers au feuillage argenté. Cette ceinture de verdure donne à la cité un aspect riant que les gens de la campagne traduisent en surnommant Meknès *Ez-Zitouna* (l'olivette.)

On sort de l'enceinte par Bab-Tizmi, à proximité de laquelle se trouve le palais du Pacha, par Bab-Berdâïn au Nord, par Bab-Jedid à l'Ouest. Là s'étend une sorte d'esplanade où se tient le marché rural envahi par les cultivateurs de la plaine et de la montagne qui apportent leurs produits sur leurs petits mulets et qui viennent s'approvisionner en ville. Un vaste caravansérail abrite ceux qui consentent à payer une petite redevance. Une annexe rectangulaire, entourée de murailles, se rattache aux remparts de la *Medina* par un pan isolé et, de son tertre, domine le marabout de Sidi-Saïd : c'est le Mellah ou quartier juif qui a sa porte privée sur l'extérieur. A Meknès, les Juifs rappellent beaucoup par leurs allures et leur costume ceux de Fez ; on remarque cependant qu'ils s'expriment de préférence en arabe et que seuls savent l'espagnol

ceux qui ont fréquenté leurs coreligionnaires de Rabat, de Larache et de Tanger. La ville a un bureau de poste français qui envoie tous les jours un *rek'k'aç* (courrier à pied) sur Fez.

On communique avec l'autre partie de la ville, la plus vaste, par *Bab-Mansour-el-Euldj*. A proximité s'élève la mosquée du Sultan. Cette seconde cité, la plus méridionale, tient quatre fois la place de la Medina : c'est le quartier officiel, Dar-el-Makhzen, amas confus de palais ruinés, de jardins étendus, de terrains vagues et de bâtisses modernes qui s'entassent dans un rectangle immense. A l'Est, dans la partie la mieux conservée et la plus élevée du plateau, protégés par des pans de murailles élevés, s'élève une forte kasbah dont les batteries garnies de canons servent à intimider les rebelles de la région. Les environs de Meknès, comme ceux de Fez, sont livrés à l'anarchie ; des brigands, originaires des Beni-Mtir, forte tribu campée entre Meknès et Sefrou, sillonnent les pistes et guettent les voyageurs. Dernièrement encore le consul d'Allemagne à Fez qui revenait vers la capitale dut se faire accompagner d'une cinquantaine de *mekhazni* à cheval et pendant tout le trajet ils eurent bien soin de se dissimuler dans les replis de terrain pour éviter les indiscrétions des coupeurs de routes.

Meknès date du xe siècle à peu près. C'est à cette époque-là que les Berbères du pays, les Miknassa, fondèrent sur ce mamelon qui s'allonge entre l'oued Rdam et l'oued Ben-Fekran, une bourgade qu'ils nommèrent

Tagdart mais que plus tard les Almoravides appelèrent du nom de ses fondateurs (Miknas). Elle atteignit sous cette dynastie de très vastes proportions, mais fut ruinée après un siège de sept ans que lui firent subir les Almahades. On voit encore en dehors de la ville, au milieu des oliviers, des restes de vieilles murailles et des décombres à demi recouvertes d'humus et de végétation qui attestent de l'espace étendu que recouvrait la première cité.

Cependant Meknès se reconstruisit sur des proportions plus restreintes (c'est la *Medina* moderne). Elle ne serait restée qu'une place de second ordre si Mouley-Ismaël, le sultan célèbre entre tous, ne s'était avisé en 1674 d'en faire sa capitale de prédilection. Alors il éleva au sud de Meknès une nouvelle ville entourée de fortes murailles où il entassa des palais et des constructions de toutes sortes nécessaires à sa cour. L'*Agdal*, jardins ombragés et sillonné de canaux, forma le reste.

Ces ombrages et ces bosquets subsistent encore, mais sont mal entretenus. Au milieu s'élève un palais à demi ruiné, *Dar - Beïdha* (Maison Blanche) et non loin de là se trouvent d'autres ruines, le quartier d'*Er - Roua*, ou des Vieilles Ecuries, complètement abandonné et traversé par des aqueducs qui seuls ont été l'objet de quelque entretien. Ces bâtisses datent également de Mouley - Ismaël, mais s'écroulent lentement. Il avait établi dans ce large espace sa garde noire de Bouakher qui a laissé une descendance nombreuse, car on

compte près de 9.000 nègres ou mulâtres sur les 40.000 habitants de Meknès. Les autres habitants sont : Arabes de sang mêlé, Maures, Juifs (5.000) ou Berbères originaires du pays (2.000 environ).

On sort de Dar-el-Makhzen à l'Est par la porte de la Kasbah, la porte de la Machine élévatoire (Bab-Nâoura) et par Bab-Khadhra. Au Sud, une poterne qui franchit la muraille est spécialement réservée au Sultan ; une autre ouverture donne accès à l'aqueduc qui amène les eaux de l'extérieur, c'est Bab-Kebach (la porte des Moutons.) Le quartier ruiné d'Er-Rona donne sur la banlieue par Bab-el-Bethioui et par Bab-el-K'eri (porte du Réservoir) ; non loin de là en effet, dans l'enceinte de bâtiments bien conservés ou restaurés qui a été occupée par le Makhzen jusqu'à ces dernières années, s'étend un immense bassin *El-K'eri*, de 500 mètres de long sur 200 de large, où viennent aboutir les aqueducs et qui distribue de l'eau courante au quartier habité de Dar-el-Makhzen et au Mellah ; mais tout ce système hydraulique qui avait été fort bien conçu est mal entretenu, surtout quand le Makhzen est absent. Aux abords d'*El-K'eri* s'étend la fameuse cour des 516 écuries où Moulay-Ismaël logeait les chevaux de sa suite.

Meknès est, avec Merrakech et Fez, une des capitales du Maroc. Elle doit ce privilège au caprice d'un Sultan illustre. Les successeurs de ce dernier continuèrent à aller s'y installer quelques mois chaque année. Il est tel souverain qui y passa la plus grande partie de son

règne. Mais le Sultan actuel Abd-el-Aziz semble s'être désintéressé de cette ville que chérissait son père et n'y a jamais fait séjour. Meknès est trop rapprochée de Fez pour centraliser le commerce ou l'administration d'une région. Les événements ultérieurs qui placeront, il faut l'espérer, le gouvernement marocain sous le contrôle d'agents français porteront un dernier coup à cette capitale artificielle. Au point de vue stratégique, elle est certes mieux située que Fez; mais, comme il arrive toujours, c'est la grosse ville qui l'emportera sur la petite; d'autant plus que Fez joint à son importance matérielle des qualités de cité religieuse, savante et commerçante, contre lesquelles Meknès ne saurait lutter, surtout en pays marocain.

Sur la grande route qui mènera de l'Algérie à l'Océan, sur le chemin de fer qui reliera sans doute un jour Tlemcen à Rabat, Meknès sera une station importante et tirera un réel profit du transit qui s'établira sur cette voie naturelle, mais elle n'en restera pas moins une ville secondaire. Il est vrai que la proximité du Djebel Zerhoun, si fécond en magnifiques promenades, en excursions attachantes, en panoramas merveilleux lui attirera des quantités de touristes, et cet afflux de voyageurs et de curieux empêchera peut-être la population de Meknès de trop regretter la grandeur passée de leur capitale déchue.



(Collection de la Revue Nord-Africaine).

Porte d'Arzila



DE TANGER A LARACHE

PAR ARZILA

CHAPITRE XIV

Larache, 25 septembre 1904.

En sortant au Sud par la porte du *Grand-Sokko* et en prenant à droite dans la direction des coteaux verts qui épaulent leur tertre riant à la colline de Tanger, on franchit un premier dos d'âne au bas duquel s'écoule vers la mer l'oued *El-Ihoud* en arabe, l'*Arroyo de los Judios* en espagnol, le *Ruisseau des Juifs* en français. Après avoir gravi une avenue en pente raide et pavée de cailloux glissants on atteint, au milieu des villes enfouies dans une abondante végétation, des chemins charmants et rustiques, sinueux sous leurs berceaux de branchages. De temps en temps une trouée lumineuse laisse apercevoir un coin de mer bleue et rien ne rappelle ces sentiers pittoresques enveloppés d'un rideau de feuillage sombre comme ces « chemins romains » qui

serpentent le long des coteaux touffus de Mustapha à Alger.

Une route tourne à gauche, à peu près entièrement pavée, et qui un jour sera facilement carrossable : c'est la route du cap Spartel qui ondule sur la croupe des mamelons noirs au milieu des broussailles calcinées par les incendies de défrichement. A droite, une très mauvaise piste, mais beaucoup plus pittoresque, suit les découpures du littoral qui domine le détroit en falaises gréseuses et escarpées. Des quartiers de roc barrent ce chemin qui, parfois, escalade les déclivités grises du plateau surplombant les vagues d'écume. En bas, presque au niveau de la mer, une petite plate-forme terreuse se découpe en carrés réguliers de jardins potagers arrosés par une source fraîche jaillie de la paroi verticale. La mer déferle en lames courtes qui se brisent sur des fragments écroulés de la montagne, éparpillés en autant d'îlots bruns que la tempête a déchiquetés. A environ six kilomètres de Tanger, le chemin en corniche côtoie à gauche un mamelon en pain de sucre recouvert de bosquets épais et dont le sommet supporte un élégant bordj de style mauresque dont la forme rappelle les vieux donjons byzantins de la vallée du Danube et les châteaux-forts arabes qui s'élèvent encore en Syrie. C'est la villa Perdicaris, certainement la mieux située des environs de Tanger, où le riche propriétaire qui l'habitait fut capturé par le brigand Er-Raïsouli dans les conditions que l'on sait. Actuellement, les volets de cette demeure, désormais historique, sont

hermétiquement clos, le site est empreint d'un calme à la fois majestueux et triste. On prétend que M. Perdicaris a fait don de sa superbe habitation de campagne aux chérifs d'Ouezzan qui l'ont protégé de leur mieux... mais on prétend tellement de choses au Maroc...

Un peu plus loin, le chemin qui s'est élevé le long du rebord du promontoire en dominant le détroit, descend par une rampe rapide vers un vallon qui débouche sur la mer glauque, parsemé de jardins frais et coquets où pointent des petites maisons blanches habitées par quelques Espagnols et par de nombreux Arabes de la banlieue. C'est Agla, faubourg rural qui termine la zone des maisons de campagne. Sur ce point de la côte, le long des fondrières de la route dépavée, à travers les vergers touffus, du milieu des rocailles entremêlées de buissons, on trouve des amoncellements de pierres, des ruines de constructions très anciennes, des vestiges de bâtisses aux larges assises qui repèrent confusément les traces d'une ville de l'antiquité romaine.

Par un sentier sinueux, on reprend l'arête angulaire de la côte capricieuse et découpée qui aboutit à un monticule presque vertical tacheté de broussailles et de bouquets d'arbustes, dont la base massive s'avance comme un coin dans la mer plissée par le vent d'Ouest. C'est le Djebel-Achgar. A mi-côte, sur un tertre qui domine à la fois le détroit de Gibraltar jusqu'à la Méditerranée et l'immensité de l'Océan verdâtre, s'élève un phare carré et blanc de neige au milieu d'un blockhaus moghrebin, le phare du

cap Spartel, la *Farola* disent les Espagnols et les Marocains. Le cap, qui termine le Djebel-Achgar, constitue la pointe extrême Nord-Ouest du continent africain. Il délimite nettement la courbure brusque de la côte d'Afrique qui, jusque là, allait d'Est en Ouest, face à l'Europe et qui, subitement, se détourne vers le Sud, battue par les vagues énormes de l'Atlantique.

Le phare est de premier ordre. Il a été construit en 1864 par le Makhzen de concert avec les légations européennes de Tanger. Il est gardé et fort bien entretenu par un Autrichien qui sait très aimablement faire les honneurs de son domaine. De la tour élevée, chaque nuit, un feu blanc fixe éclaire à vingt-cinq milles à la ronde les eaux noires de l'Océan et du Détroit, tandis qu'en face brillent dans l'ombre les phares de Gibraltar, de Tarifa et de Trafalgar. Le matin, lorsque la rosée a lavé le ciel et l'horizon, lorsque les rayons du soleil levant ont fait tomber les brumes grises, le panorama est merveilleux sur ce promontoire rocheux d'où nous apercevons d'un seul coup d'œil toutes ces expressions géographiques qui ont frappé notre enfance au milieu de nos premières études distraites : la Méditerranée, berceau de l'humanité occidentale ; les colonnes d'Hercule, caprice de la Nature déifié ; l'Afrique aux rives âpres et redoutées des voyageurs ; le Détroit, tant de fois traversé par les conquérants du Nord au Sud et du Sud au Nord ; l'Europe, emblème de la civilisation ; Gibraltar, Trafalgar, mots historiques sonores ; l'Atlantique insondable dont

les lames mousseuses s'écrasent au-dessous de nous sur la grève jaune et aride...

... Une sente de chèvres dégringole une pente de cailloutis et se dirige vers le rivage de l'Océan, larges bandes de sable entrecoupées de petites falaises qui terminent des collines incultes. Par les temps les plus calmes, les flots, au lieu de venir mourir mollement et sans bruit sur l'arène humide, comme le fait si gracieusement la Méditerranée, se brisent en un perpétuel ressac à cause du manque de fond et sont toujours hérissés d'un léger bouillonnement écumeux en déferlant sur la poussière fauve de ces bords désolés. La marée se fait sentir de plus en plus dans ces parages et laisse en se retirant plus de deux cents mètres de plage striés de varechs mouillés et de débris de toute sorte. On ne peut s'empêcher d'évoquer, en parcourant ce littoral attristant baigné par des eaux désertes au reflet grisâtre, les premières pages de Robinson Crusoë où le héros relate ses aventure sur la « Côte des Maures » ; sa description des bandes mornes qui limitent le brisant écumeux des lames roulant sur les hauts-fonds de sable rappelle tout à fait l'aspect des rives occidentales du Maroc.

... A environ trois kilomètres du cap Spartel, une petite masse rocheuse interrompt sur une courte distance la bordure sablonneuse de la plage : c'est la voûte de larges souterrains taillés dans le grès et que les Européens appellent les Grottes d'Hercule. Ces excavations, très vastes et très curieuses, s'ouvrent par des baies déchi-

quetées sur l'immensité de l'Océan. Leur origine première est due sans doute au travail lent et opiniâtre des vagues qui ont découpé dans le roc les premiers couloirs évasés. La main de l'homme a fait le reste Depuis des générations nombreuses, depuis des siècles, les indigènes du petit village voisin de Mediouna suspendu aux flancs du Djebel-Achgar viennent creuser dans ces cavernes des milliers de petits moulins à bras qui s'exportent partout, jusqu'en Algérie et jusque dans l'Extrême-Sud marocain. Sur toutes les parois des grottes se dessinent des empreintes concaves qui marquent la place des cylindres de pierre détachés de la roche pour être convertis en larges disques régulièrement taillés qui s'élèvent rangés les uns sur les autres en attendant qu'on les emporte : ce qui leur donne l'aspect, dans leur demi-obscurité, de fromages de Gruyère empilés avec soin. Les ouvriers marocains qui ont la concession de cette carrière souterraine ne se servent que de deux instruments, un marteau et un ciseau à froid, pour modeler les petites paires de meules à la surface craquelée...

... Puis la grève roussâtre continue le long de la haute mer qui écume en se brisant sur le bord et côtoie, toujours vers le Sud, l'Atlantique infini. Une rivière à l'embouchure très large et très profonde arrête subitement notre marche : c'est l'oued Tahaddart. En temps ordinaire, c'est-à-dire il y a quelque dix-huit mois, alors que la sécurité régnait au Maroc accompagnée de quelques vestiges d'organisation, une barque

passait les voyageurs et leurs ballots d'un bord à l'autre tandis que les bêtes de somme suivaient tant bien que mal à la nage. Mais, en même temps que paraissaient les traités européens et leur entente sur la pénétration pacifique avec toutes ses nobles conséquences, s'est dessinée la tyrannie d'Er-Raïsouli et de sa bande, des Beni-Arous et des Andjera, autant de gens qui se réservent le droit d'interdire l'accès de l'*Akbat-el-Hamra*, passage naturel de la route de Tanger à Arzila, Larache et El-Kçar. Pour éviter le brigandage et ses inconvénients indiscutables, il était donc logique que l'on fit un détour par l'oued Tahaddart, le long du littoral Atlantique où le manque d'habitants assure une tranquillité parfaite. Mais cela ne fit point l'affaire d'Er-Raïsouli qui enjoignit au batelier, un sien cousin, de cesser son métier de passeur. Alors les caravanes furent dans l'alternative ou bien d'aller se fourrer dans la gueule du loup ou bien de se jeter à l'eau. C'est ce second et sage parti que nous prîmes, et nos braves bêtes nagèrent vigoureusement vers la berge opposée, non sans nous faire prendre un bain copieux...

... Il faut encore passer l'oued El-Akouas puis, après une chevauchée rapide à l'extrémité d'une plaine large et féconde, on ne tarde pas à atteindre Arzila, la ville en ruines, la bourgade abandonnée et frappée à la fois par l'injustice de la Providence et le doigt vengeur d'un Makhzen invalide. Pour je ne sais quel méfait oublié, Arzila, comme Agadir, est un port fermé, c'est-à-dire privé de cet embryon d'administration

qui règne en maître dans tous les ports ouverts du Maroc. Pas de douanes, pas d'acconiers, pas de *Raïs-el-Marsa*, et, déduction naturelle, défense absolue de faire du commerce par mer. Les navires européens passent au large sans relâcher comme s'ils fuyaient un lieu maudit ; seules, deux ou trois barques à voiles se hasardent, en fraude, à entretenir quelques relations maritimes avec Tanger. Et maintenant que les communications sont à peu près coupées par terre, soit à cause de la difficulté de traverser l'oued Tahaddart, soit à cause de l'insécurité funeste de la Montagne Rouge, on voit d'ici à quelles extrémités en est réduite la population besogneuse de la petite ville délabrée.

Arzila est une bourgade croulante qui respire la moisissure et la destruction ; il y végète environ deux mille habitants où les Juifs paraissent être plus nombreux que les Maures. Les guerres continuelles qui ont ravagé ce pays depuis des siècles ont sapé les fondations de toutes les constructions. Remparts, anciennes maisons, vieux édifices publics, presque tout est abandonné aux injures du temps après avoir été ébréché par les boulets de fer. De ci de là, quelques bâtisses jaunes récrépies servent de logis aux habitants de ce triste lieu. Les restes de fortifications ont encore quelque apparence du côté de la mer où ils sont flanqués de batteries lézardées, hérissés de canons rongés par la rouille. Ailleurs, les murs d'enceinte crénelés s'étendent en brêches profondes et terreuses. Un calme pesant de cloître règne à l'intérieur de la ville. Les ruelles

sales et encombrées d'immondices sont désertes. Les quelques jeunes gens qu'on croise au milieu du jour sont taciturnes et maussades : Juifs revêtus de noir et rasant les murs, Maures au teint blafard qui se rendent sans mot dire à la prière, leur petit tapis rouge à prière plié en quatre sous le bras. Tout respire la mélancolie sombre, la misère muette, le silence du cimetière abandonné.

Arzila, suivant les historiens, fut un comptoir phénicien qui portait le nom de *Zilis* et que par similitude les Romains appelèrent *Julia*. Possédée précairement par les Goths d'Espagne, elle fut prise par les Arabes au VIII[e] siècle et fit partie du Khalifat de Cordoue. Alors commencèrent, au milieu de l'anarchie et des guerres, ses nombreuses vicissitudes. Maintes fois elle fut saccagée, démolie, reconstruite, rasée à nouveau pour être encore réédifiée. En 1471, elle tomba entre les mains des Portugais qui la défendirent deux siècles durant contre les attaques répétées des tribus marocaines. Reprise par les sultans, Arzila, à demi ruinée, vit son port obstrué, fermé à la navigation, pour empêcher les Européens d'y accéder sans doute. Dès lors elle végéta, misérable, au milieu des monceaux de décombres où vivaient péniblement un millier d'habitants. Aujourd'hui, elle n'est plus que le tombeau écroulé d'une cité disparue et, seule, la proximité de champs fertiles lui donne encore un souffle de vie. Toujours menacée par les Beni-Arous de la banlieue, elle vit en mauvais rapports avec ces campagnards. Ceux-ci ont manifesté, il n'y

a pas très longtemps, leur mécontentement en assassinant le pacha d'Arzila, ce qui a vivement ému le Makhzen, incapable de manifester autre chose que cette légitime émotion.

Le caïd ou pacha d'Arzila, enfermé dans la petite bourgade fossile, commande en principe à presque tout le Fah'ç. On appelle Fah'ç toute la partie occidentale de la péninsule qui s'allonge au nord d'Arzila à Tanger. Là vivent disséminées des tribus d'origines très diverses, Berbères du Rif pour la plupart, que *Moulay-Ismaël*, au XVII[e] siècle, avait fait venir pour la défense du territoire contre une invasion européenne possible et qu'il avait installées en distribuant aux familles des concessions de terrain à usufruit perpétuel. Ces tribus, vivant côte à côte, se sont uniformisées dans leur costume et dans leurs mœurs. Elles ont à peu près complètement perdu leur dialecte berbère et ne causent plus qu'arabe avec des intonations et des expressions curieuses à entendre.

Plus au Sud, d'Arzila à Larache, les tribus du *Sahel* sont de même origine et dans la même situation. Le Sahel est une ondulation de collines broussailleuses où les Indigènes ont défriché des champs de cultures et qui côtoient l'Océan jusqu'à Larache. Elles se terminent sur le littoral par des falaises brunes entrecoupées de plages rousses. A marée basse, le pied des falaises est découvert et le sable mou qui s'étend le long des parois rocheuses semble être la suite ininterrompue des larges grèves sur lesquelles on a chevauché depuis le cap Spartel. Il faut se

garder de s'engager sur cette piste naturelle que le soleil du jour dessèche rapidement et qui serpente entre la mer et la paroi verticale de la côte escarpée. On peut être en effet surpris par le reflux et se trouver précisément à un endroit où, sur une très grande longueur, les falaises sont inaccessibles et dépourvues du plus petit sentier de chèvres. Jugez alors de l'angoisse des voyageurs qui activent à coups de fouets leurs montures dont la marche est déjà entravée par les premières lames de la marée montante. Le niveau de l'eau s'élève rapidement, il atteint bientôt les genoux, puis le poitrail des mules, et les cavaliers très inquiets, cherchant un passage pour fuir le danger, scrutent en vain la ligne sombre des parois abruptes qui plongent dans l'écume des vagues rapides et envahissantes. Ce sont là des moments cruels que des excursionnistes ont passés, mal renseignés par leur guide, et qu'il faut éviter de rééditer, à moins qu'on ne soit amateur d'émotions vives...

... Le littoral s'aplanit et fait bientôt place à un terrain sablonneux : c'est la dune blonde et nue qui commence, entre le dernier méandre de l'oued Sokkous et l'Océan, pour aller se terminer en péninsule anguleuse entre l'embouchure du fleuve et l'Atlantique. A gauche, les eaux immobiles et huileuses du Sokkous où dorment quelques petits navires à vapeur et à voile baignent la berge très basse de la langue de sable déserte ; à droite, la mer en courroux étale des flots d'écume sur les bords de la petite presqu'île, tandis qu'en face de l'estuaire roule,

menaçant et perpétuel, le remous en dos d'âne de la *barre* qui dessine sur le gris-bleu des eaux ondulées, une ligne blanche et bouillonnante parallèle au rivage.

En façade, et bornant cet assaut des éléments, allongée sur le front nord d'un plateau étendu, s'élève pittoresque et curieuse avec ses bâtisses jaunâtres la ville délabrée de Larache qui domine en amphithéâtre tout ce panorama. Sa Kasbah semble vouloir contenir dans ses murs très élevés toute la hauteur du plateau surplombant, et les maisons, au lieu de s'élever en gradins, paraissent de loin empilées les unes sur les autres comme autant d'immenses édifices bizarres dont la base tremperait dans les eaux du mouillage et dont le dernier étage chancelant atteindrait la plate-forme de l'escarpement rocailleux.



DE TANGER A CEUTA

CHAPITRE XV

Tétouan, septembre 1904.

Quand on quitte Tanger par la plage échancrée qui s'arrondit en demi-cercle en face de la ville blanche dont les maisons se pressent sur les flancs de la colline allongée, la marche vers l'Est est d'abord entravée par une dune de sable rouge et fin qui alourdit les pas du voyageur, comme s'il voulait lui faire regretter de partir ainsi vers l'inconnu. Après cette étroite bande de désert qui est venue se perdre dans des parages européens, on traverse l'oued El-Hak'k sur un pont de pierre, objet qui surprend les gens accoutumés à toujours traverser à gué les rivières marocaines. Ce pont est d'ailleurs très grossier, comme les trois ou quatre autres constructions de son espèce dont s'honore l'administration du Maroc. La maçonnerie, primitive et délabrée,

est l'œuvre de maçons espagnols : ce qui ne les recommande pas à la postérité. Le tablier, soulevé par le milieu, forme un dos d'âne aux déclivités rapides qu'un pavage raboteux et entrecoupé de fondrières rend encore plus périlleux. Pour y accéder et pour en sortir, il faut franchir une marche élevée dont l'utilité ne m'a jamais été démontrée. C'est à croire vraiment que ces ponts ont été bâtis à dessein avec le maximum d'impedimenta pour dégoûter à jamais les Marocains des bienfaits de la civilisation européenne. Aussi évite-t-on en été ces casse-cous dangereux et n'en profite-t-on qu'en hiver, lorsque les eaux sont grosses.

Un peu plus loin, sur un mamelon au flanc dénudé que couronnent des haies de figuiers de Barbarie, s'élève un village de gourbis éparpillés dont les habitants cultivent, plus bas, dans la plaine irriguée, des jardins maraîchers. C'est *Tendja-Balia*, le vieux Tanger, dont le nom expressif laisse supposer que Tanger eut d'abord là ses premières assises. On ne trouve point de ruines qui le prouvent, mais la position naturelle des lieux peut à la rigueur être une source d'arguments. Une petite bourgade élevée sur le sommet de ce tertre isolé avait en effet la faculté de se défendre aisément à la fois contre les incursions des tribus de l'intérieur et contre les attaques des pirates de la mer, dont elle était distante d'un mille environ. De plus, ces parages de la baie sont plus profonds et surtout beaucoup mieux abrités contre la tempête que le mouillage du vrai Tanger exposé à tous les caprices du

Détroit. Ce ne sont cependant là que des conjectures. On n'a point, sur les causes d'un déplacement possible de la position de Tanger, de documents précis, et les légendes arabes l'expliquent mal ou même pas du tout.

Ces problèmes historiques importent d'ailleurs fort peu aux naturels de Tendja-Balia qui, comme tous les indigènes du Fah'ç, sont des Berbères arabisés et parlent l'arabe avec un accent et une intonation étranges. Ils aiment assez la facétie. Ils la poussaient même il y a une dizaine d'années jusqu'à tirer des coups de fusil sur M. Harris, le correspondant du *Times*, lorsqu'il revenait à sa métairie en longeant le bas de la colline. Leurs recommandations à la prudence seraient empreintes du meilleur esprit si elles se justifiaient par des preuves évidentes : « Si tu vas là-bas, me disaient-ils en me montrant du doigt un village situé non loin de là sur la pente des premiers versants de l'Andjera, et dont les gourbis pointaient à travers les cactus d'un vert poussiéreux, si tu vas là-bas, les gens te tueront, car ils détestent les chrétiens. » Et comme, assez sceptique, j'étais allé « là-bas » le lendemain, les autres qui ignoraient mon passage à Tendja-Balia me répétaient les mêmes choses en me désignant le vieux Tanger : « Méfie-toi de ses habitants, s'exclamaient-ils, ne les approche pas, ils te feraient un mauvais parti. » En France, on appellerait cela de la politique de clocher...

... De ces monticules qui précèdent des hauteurs plus escarpées et plus sauvages, on aperçoit une dernière fois le profil élégant de Tanger

qui se détache nettement sur le bleu limpide de l'espace tandis que le vert transparent de la baie reflète l'image vacillante de la ville aux couleurs fraîches.

Par un sentier de muletiers on pénètre dans le massif de l'Andjera, petite Kabylie qui occupe presque toute la presqu'île allongée du nord du Maroc. Les tribus berbères de cette région ne parlent plus qu'arabe, mais sont restées rifaines de mœurs et d'attitude. De tout temps, elles ont montré à l'égard du Makhzen une indépendance résolue et elles ont toujours effrayé, par leurs allures capricieuses et guerrières, Tétouan, Ceuta et Tanger. Les Andjera sont très jaloux de la possession de leur sol. Campés sur des collines escarpées d'où ils ont constamment sous les yeux le spectacle inquiétant des côtes d'Europe qui se découpent abruptes et menaçantes à vingt milles en mer, ils redoutent, de génération en génération, la venue des hommes du Nord. Et la crainte qu'ont ces sauvages d'être envahis par le progrès indique suffisamment combien la civilisation est une force fatale qui, tôt ou tard, aura raison des peuples encore primitifs.

Les Andjera ont une haute idée de leur puissance et de leur prestige. Il leur a suffi d'avoir pu résister durant de longs siècles à des exigences qu'un Makhzen impotent appuyait de forces dérisoires pour qu'ils aient la conviction profonde qu'un pouvoir organisé ne pourra jamais les entamer. On ne peut que sourire de cette prétention, et, à la rigueur, laisser ces



(Cliché Nahon et Lasri, Tanger)

Phare du Cap Spartel

orgueilleux somnoler dans leurs illusions puériles. Ni la France ni tout autre nation européenne n'a intérêt à mettre la main sur les collines broussailleuses au sol ingrat où vivent misérablement les Andjera. C'est, d'ailleurs, la stérilité du sol et l'insuffisance de ses ressources qui ont de tout temps motivé la quasi-indifférence du gouvernement marocain à l'égard de ce petit pays montueux. Mais, ce qui est plus grave, c'est l'intransigeance farouche des Andjera à l'égard de tous les étrangers, fussent-ils musulmans, qui veulent mettre le pied sur leur territoire. Qu'ils défendent, à la rigueur, l'accès de leurs gourbis dépenaillés et de leurs hameaux souffreteux, libre à eux ; mais qu'ils poussent la défense jusqu'à interdire le passage sur les chemins de Tétouan et de Ceuta, c'est évidemment exagéré et c'est un ridicule de plus à l'actif du Makhzen impuissant et humilié. De telle sorte qu'à moins de combinaisons subtiles et coûteuses on ne peut s'aventurer sans péril sur les pistes qui mènent de Tanger à l'une ou l'autre de ces villes.

Les pachas de Tanger et de Tétouan, avouant leur faiblesse, refusent aux voyageurs le concours de leurs gendarmes d'escorte, ces inoffensifs cavaliers armés de mauvais fusils qui offrent leurs services intéressés quand il s'agit de cheminer sur des routes paisibles, c'est-à-dire chaque fois qu'on n'a pas besoin d'eux. Les Andjera qui, au fond, ne sont pas de mauvais diables, se contentent généralement d'arrêter les touristes assez téméraires pour être venus s'aventurer

sans autorisation sur le territoire prohibé, leur confisquant leurs montures et leurs armes, et les laissant retourner à pied jusqu'à Tanger. Le lendemain, des émissaires discrets rapportent les objets confisqués à leur propriétaire et font accompagner leur restitution de leurs plus aimables sourires. Il n'y manque que la carte de visite des expéditeurs.

Cette confédération de tribus est très redoutée des paisibles citadins marocains de Tanger et de Tétouan et se complaît à perpétuer par des paroles menaçantes, sinon par des actes, la légende qui la garantit contre la répression du Makhzen. Elle pousse même la forfanterie jusqu'à manifester l'intention d'être consultée dans les affaires politiques. Lorsque les navires de guerre français vinrent, il y a quelques mois, jeter l'ancre dans la rade de Tanger pour assurer, par leur présence, une sécurité qui n'était d'ailleurs pas troublée, les Andjera s'émurent ; ces instruments de guerre leur déplurent et gâtèrent, paraît-il, l'esthétique du paysage marin qui se déroulait sous leurs yeux. Des meetings ardents se tinrent sur les crêtes des collines et ce petit petit peuple de sang berbère frémit d'indignation. Il eut en plein jour, sur la route d'El-Kçar, avec les tribus du Fah'ç, un conciliabule d'entente au milieu duquel le marquis de Ségonzac qui chevauchait par là faillit passer un mauvais quart d'heure. On convint d'envoyer au pacha de Tanger une délégation de quelques centaines d'hommes, armés de fusils à répétition, pour soutenir plus éloquemment leurs récla-

mations, et d'exiger le départ des navires français qui, en mouillant dans les eaux marocaines, au bas des collines de l'Andjera, jetaient un défi à l'indépendance des tribus. Le départ fut tumultueux et accompagné de cris de guerre, les fusils s'agitèrent au bout des longs bras bronzés, et les Djellabas se retroussèrent beaucoup plus haut que le genou : signe de préparatifs graves. Mais en route, comme de juste, il y eut des hésitations, la petite troupe se clairsema et se trouva réduite, aux portes de Tanger, à quelques unités qui se bornèrent à faire, auprès du pacha, des protestations atténuées et plus empreintes de respect que d'arrogance.

Les Andjera sont de grands enfants, seulement, quand ils prennent des caprices, il leur faudrait une correction sévère. L'expédition de Tétouan par les Espagnols en 1860 leur servit de leçon, et jusqu'à l'année dernière ils se montrèrent paisibles et tolérants, laissant les voyageurs isolés parcourir les sentes qui traversent leur territoire. On a dit, peut-être avec raison, que les Marocains, peuple barbare, avaient besoin qu'on leur montre les dents deux ou trois fois par siècle pour les obliger à avoir une attitude au moins polie à l'égard des étrangers. Il est certain que jamais les Européens n'ont circulé aussi librement au Maroc que durant les années qui ont suivi les batailles d'Isly et de Tétouan. L'avenir nous apprendra si ces moyens coercitifs d'éducation étaient réellement blâmables.

Les Andjera ont la tête près du bonnet, mais

ils sont aussi maniables que d'autres. Certains des leurs sont des auxiliaires dévoués d'Er-Raïsouli et s'obstinent à vouloir maintenir l'immunité de leurs chemins au point d'en interdire l'accès à tout le monde. Quelques bonnes mesures de police vigoureusement exécutées les ramèneraient sans peine à des sentiments plus sages. En attendant, ils jouissent pleinement du monopole que l'anarchie leur a donné. Ils traitent de gré à gré avec ceux qui veulent pénétrer sur leur domaine et exigent toujours beaucoup plus qu'ils ne donnent. M Buchet en sait quelque chose. M. Buchet est un savant distingné, naturaliste et géologue qui, établi à Tanger depuis quelques années en qualité de correspondant du Muséum, s'est spécialisé dans l'étude scientifique du territoire des Andjera qu'il a parcouru en tous sens. Il a pu évoluer dans ses régions grâce à son amitié avec un *chérif* du pays, grâce aux relations qu'il a noué par cet intermédiaire avec des gens influents de la région, et surtout à cause des concessions de toutes sortes qu'il a faites à ces montagnards hirsutes. En dehors des largesses pécuniaires et des cadeaux qu'il lui a plu de distribuer, les veilles de marché il met le hall vitré de son vaste laboratoire à la disposition de ses sauvages amis qui couchent là, y boivent durant la nuit force tasses de thé et y chantent leurs mélopées barbares. C'est un spectacle fort curieux que ce campement d'hommes bruns à la face de bandits au milieu du décor d'une charmante villa européenne. A tel point qu'on a pu dire en plaisantant

que l'habitation de M. Buchet était un repaire d'Andjera. Mais ce qu'on avait exprimé sur le ton de la plaisanterie honnête a été pris au sérieux par certaine presse qui s'est servie de ce thème pour insinuer contre l'honorable naturaliste des accusations maladroites et fielleuses. Les gens intelligents n'ont pu qu'en hausser les épaules.

Pour pénétrer chez les Andjera, il faut donc avoir recours à la protection d'un chérif dont on s'assure les bons offices par des procédés divers ; il faut en outre demander l'autorisation du caïd de la confédération, et, muni de la réponse et de son guide, on peut s'aventurer sans crainte dans le pays interdit.

Trois mauvais chemins, dès les premiers contreforts, bifurquent dans des directions différentes ; le premier, au Nord, longe constamment le littoral du détroit, suspendu aux falaises noires et surplombantes, et se dirige sur Ceuta après maints détours sinueux en suivant les caprices de la côte escarpée. Il est très dangereux à parcourir à cheval et passe par la bourgade ruinée d'*El-Ksar-es-Srir* (le Petit-Château) le point de l'Afrique le plus rapproché de l'Europe dont il n'est séparé que par treize kilomètres. Vers le Sud-Est, une piste qui fut très fréquentée jadis conduit à Tétouan par le Fondouk, halte où l'on passait la nuit lorsqu'on s'était attardé en route.

Entre ces deux chemins, un sentier primitif conduit, lui aussi, à Ceuta, à travers les broussailles et les roches désagrégées, à travers les

vallées encaissées et les chaînes dénudées des collines abruptes. Il faut au moins cinq ou six heures d'escalades périlleuses et de descentes risquées pour atteindre le sommet d'une montagne rocheuse, presque verticale, au flanc de laquelle s'accroche Djema'a-Bidha, hameau de chaumières misérables qui fait aux voyageurs un accueil moins que sympathique.

De la plate-forme étriquée qui domine ces hauteurs rocailleuses on revoit avec satisfaction, par une trouée lumineuse, le bleu profond des eaux du Détroit qu'on avait perdu de vue dès les premières rampes incultes. Le panorama est merveilleux, dominant au bas une vallée verdoyante qui s'étend avec ses vergers arrosés par un ruisseau bleuté, tandis qu'à l'Est s'élève, menaçant, le piton, séparé en deux par une énorme fissure verticale, du Mont aux Singes (*Djebel-Mousa*), colonne d'Hercule qui semble défier sa rivale, la Montagne de Gibraltar (*Djebel-Tarik*). A l'Ouest, du côté de Tanger, la série de crêtes arides que l'on vient de franchir se déroule comme le moutonnement gris de vagues énormes subitement pétrifiées.

Le chemin se poursuit, de crête en crête, de vallonnement en vallonnement, dans la direction du Djebel-Mousa dont la croupe chauve, surmontée d'un pic rocailleux, paraît inaccessible. Et cependant la sente contourne cette masse de pierre grise et la gravit en spirale jusqu'au moment où elle atteint un col étroit, sorte de goulet où le vent s'engouffre en tourbillon et qui franchit le Mont aux Singes à l'ombre de sa cime

aiguë. Par cette échappée le coup d'œil est splendide et on s'attarderait en ce lieu si on n'était désagréablement fouetté par la bise rapide qui siffle dans le corridor encaissé. En bas, vers le Nord, c'est encore le Détroit, strié de courants marins, qui teintent ses eaux de toutes les nuances du bleu et du vert. Au delà, c'est l'Espagne, où l'œil plonge très loin, jusqu'aux cimes neigeuses de la Sierra-Nevada, avec l'éperon orgueilleux de Gibraltar qui se dresse immobile à quinze milles de là. A l'Est, le soleil aveuglant du matin embrase des collines de chênes-lièges entremêlés de pins ; il pénètre dans les moindres replis de terrain, et l'ombre trouve à grand'peine un refuge dans les ravines broussailleuses. Au bas de ces hauteurs que couronnent des fortins espagnols apparaît Ceuta, dont les maisons d'un blanc cru se tassent sur une langue de terre allongée, presqu'île basse et si étroite qu'il semble que le choc d'un cuirassé pourrait la couper en deux. Au delà de la ville, à l'extrémité du promontoire, s'élève un mamelon épais et massif, le *Hacho*, épanouissement rocheux surmonté d'une forteresse hexagonale et terminé par la pointe extrême d'Afrique qui fait face à Gibraltar : la *Punta de la Almina*.

Vue de la mer, la presqu'île de Ceuta paraît être la carapace de quelque énorme bête marine qui flotte endormie sur les confins de la Méditerranée. Rien de plus curieux que cette anomalie de la nature, masse allongée de terre, presque détachée du continent qui la retient par une plate-forme où se creuse en arc de

cercle la baie de Ceuta. C'est sur cette plate-forme qu'est bâtie la ville, baignée à droite et à gauche par l'indigo des flots ondulés.

Du col du Djebel-Mousa, la vue s'étend sur l'immensité de la Méditerranée vers l'Orient. A l'Est de Ceuta s'ouvre un vaste golfe terminé par la masse sombre du cap Négro qui avance fièrement dans la mer ses épaulements déchiquetés. Au Sud, vers Tétouan, vers le Rif et aussi dans la direction de l'Océan, à perte de vue se déroulent des crêtes de faible hauteur entrecoupées de vallons sauvages. De ci de là, des taches jaunâtres qui pointent sur les fonds bruns indiquent des villages de l'Andjera. Des ramures touffues recouvrent de leur manteau vert sombre les versants et les crevasses de cette région tourmentée...

... En reprenant le sentier irrégulier qui dégringole du Mont aux Singes jusqu'à Ceuta, on ne tarde pas à arriver sur le territoire espagnol qui précède la ville de quelques kilomètres, mamelons verts qui terminent la région montueuse que l'on vient de traverser et que les Espagnols appellent *Sierra Bullones*.

La limite du territoire coupe la base élargie de la presqu'île sur une distance de cinq kilomètres environ ; elle part, à l'Ouest, de la ***Bahia de Benzu*** (Baie d'Abençour), pour suivre constamment l'***Arroyo de las Bombas*** (le Ruisseau des Bombes) jusqu'à l'embouchure de ce torrent sur la face Est du promontoire. Les petits fortins cubiques qui font semblant de prolonger les derrières de Ceuta, bâtis sur les hauteurs

qui se succèdent en gradins, dominent tristement la solitude de ces parages. Il y en a une dizaine dont les noms sonores espagnolisent ce petit coin de terre marocaine. C'est le *Reducto de Benzu*, qui protège la baie de ce nom, le *Reducto del Renegado*, le *Reducto de Ianguren* (la Redoute des Andjera), les Redoutes : du Djebel-Andjera, d'Isabelle II, de Saint-François d'Assises, du Prince Alphonse, de Prim, de Mendizabal.

La route qui descend de la région montagneuse de l'Andjera pénètre sur le territoire espagnol par la *Boquete de Ramera* (la Brêche de la Femme Galante), dénomination au moins bizarre dont on n'a pu m'indiquer l'origine. A droite s'écoule le Ruisseau des Bombes par le *Barranco de las Calmenas* (le Ravin aux Ruches), encaissement pittoresque et sauvage. Le chemin atteint bientôt les faubourgs parsemés de petits jardins et de petites maisons jaunes : le *Serallo* (le Sérail) et l'*Elvira*. La presqu'île se retrécit de plus en plus à cet endroit et n'est plus large que de deux kilomètres. A droite coule vers la mer, entre des roseaux qui ondulent sous la brise, l'*Arroyo del Cañaveral*. A gauche s'étend une large plage au sable blond entrecoupée de ruisseaux qui, en hiver, se transforment en torrents aux eaux jaunâtres et rapides : les Ruisseaux du Chagrin, de l'Enfer, de *Benite*, de Fez (pourquoi ce nom ?) Enfin le faubourg du Vieux Ceuta précède la ville proprement dite qui s'étend sur une lagune de terre basse et étroite, l'*Almina*, longue de 4.500 mètres, large

de 400, entourée de fortifications et complètement isolée du gros noyau de la presqu'île et de son extrémité, le Mont Hacho.

De sorte que l'enclave espagnole de Ceuta forme trois parties bien distinctes. Les faubourgs pourraient s'étendre davantage si la ville prospérait, mais l'insécurité du pays des Andjera qui coupe à peu près toutes les communications par terre avec Tanger et Tétouan s'oppose à ce que cette petite ville de garnison et de bagne soit un port de commerce avec des débouchés dans l'intérieur. Ceuta pourrait être une place forte de premier ordre, située qu'elle est à l'entrée du Détroit en face de Gibraltar et au Nord des massifs montagneux du Maroc, c'est-à-dire du Rif Occidental.

La ville, massée sur la bande de sable étriquée de l'*Almiña*, est une élégante bourgade espagnole, bien entretenue par les forçats, aux rues pavées et propres où circulent quelques fiacres d'un autre âge. Comme à Cadix, comme à Malaga et Algésiras, les rayons du soleil se jouent sur les terrasses des petites maisons blanches surmontés de leurs *miradores*. Comme à Cordoue, comme à Grenade, les jalousies et les persiennes closes abritent des yeux noirs qui scintillent, des sons de castagnettes et des chants andalous. Comme à Carthagène, les ruelles populaires retentissent des disputes de mégères, des intonations gutturales du chevrier qui passe avec son troupeau sonnaillant. Comme à Séville, le soir, quand tout est calme et que la nuit étoilée enveloppe la ville de son mystère, les sérénades discrètes

glissent sur les cordes des guitares, sous les grillages des fenêtres entr'ouvertes. Et dans cette petite cité de 13.000 habitants, c'est, depuis trois siècles, une vie intense espagnole qui s'exhale, comme si Ceuta avait été détachée de la péninsule ibérique pour être soudée par un raccord artificiel au territoire marocain avec lequel elle semble n'avoir rien de commun.

Comme Melilla, elle a des apparences de joujou, de chose qu'on a maquillée pour en faire un décor de théâtre. Pas de rapports avec l'Afrique et, au contraire, des communications fréquentes avec l'Europe. Tous les jours, un vapeur fait le va et vient entre Ceuta et Algésiras. Il met deux heures pour traverser le détroit. Quand on arrive par mer de la côte d'Espagne le spectacle est plein d'originalité. La colline extrême qu'on aperçoit d'abord seule semble être un îlot qui s'élève dans les eaux marocaines. Peu à peu on entrevoit la baie qui s'arrondit avec son embryon de port et la ville toute en façade qui longe le front de mer, dominée, à gauche, par l'élévation rocheuse et aride du Hacho qui lui donne quelque ressemblance avec la principauté de Monaco, à droite par des mamelons élancés et verdoyants.

En revenant de Tétouan, l'ensemble n'est pas moins curieux sur l'autre versant. De là aussi, on distingue la blancheur crue des maisons qui s'alignent le long d'une autre anse : la Baie de la Madrague, et Ceuta apparaît comme une rangée de maisonnettes pâles posées sur un môle battu par les flots.

La ville se visite rapidement : une place du Gouvernement avec un palais du Gouverneur, édifice quelconque, une artère principale qui traverse la presqu'île dans sa longueur, coupée de quelques ruelles enchevêtrées. Là circulent surtout des militaires, car Ceuta est une ville de garnison, des chasseurs à cheval en uniforme bleu clair, des soldats d'infanterie en coutil blanc rayé de bleu et en espadrilles, quelques Rifains de la garde indigène vêtus à peu près comme les zouaves. Des factionnaires s'ennuient à tous les coins de rue, placés là pour empêcher les forçats de s'évader vers le Portugal et vers Tanger ; ces derniers ne se gênent d'ailleurs pas pour prendre le large lorsqu'ils trouvent une occasion favorable. Tous ces prisonniers, comme à Mélilla, entretiennent sans conviction et sans difficulté la propreté de la ville et le bon état des chemins empierrés sur deux ou trois kilomètres, que les quelques voitures de touristes ne parviennent pas à fatiguer. Il y a, dans la ville, des cellules pour les forçats à la chaîne ; il y en a aussi dans la citadelle bâtie au sommet du Hacho et séparée de la cité par des retranchements et un fossé qui partent de la mer, à droite, et escaladent le flanc de la colline. Au bas de cette élévation pittoresque et grise, à l'Est également, une anse étroite, la *Cala Sarchal* ronge la roche sur une profondeur de 200 mètres.

Un voyageur ne peut pénétrer dans Ceuta, soit par mer soit par terre, sans présenter des papiers d'identité. Il lui faut un permis du

général-gouverneur pour y séjourner plus de 24 heures et il doit faire viser ce permis avant de quitter la ville. Ces précautions exagérées singent celles qui sont prises à Gibraltar plus discrètement et à coup sûr pour des prétextes plus sérieux. C'est un nouvel exemple de la vanité espagnole que de vouloir comparer Ceuta à la citadelle anglaise dont le port militaire sera bientôt estimé comme l'un des plus considérables du monde. Le *presidio* espagnol pourrait à la rigueur soutenir la comparaison s'il comportait des travaux de défense au moins aussi onéreux et redoutables que ceux dont on a garni le rocher de Gibraltar. Mais il s'en faut que les choses en soient ainsi. Du côté de la mer, aucun ouvrage de défense. Quelques canons peu dangereux ont été hissés sur le Hacho ; d'autres, qui datent du XVIIe et du XVIIIe siècle s'étalent au soleil, sur le port, où ils servent de temps à autre à tirer une salve réglementaire. Vers le continent, trois enceintes compliquées de tout un système de voûtes et de ponts-levis abrite aisément la ville contre un coup de main audacieux des Marocains.

Ceuta, prise par les Portugais en 1410, fut cédée aux Espagnols par le traité de Lisbonne de 1668. Depuis cette époque elle a eu à soutenir maintes fois des sièges meurtriers de la part des indigènes. Aujourd'hui, amère dérision, elle tient tête à un Marocain, un seul, qu'elle surnomme le *Valiente*, et qui est quelquefois doublé de son frère irascible. Le Valiente est un Rifain facétieux qui a planté sa tente non loin de l'enceinte de la ville, qui prend plaisir à lancer des

pierres aux paisibles bourgeois qui s'éloignent de Ceuta et aussi quelquefois des coups de fusil qui ne font de mal à personne. Certains jours, il traite avec les autorités, leur promet son appui auprès des Andjera, assure à l'Espagne qu'il va lui amener la tribu pieds et poings liés et n'oublie pas de réclamer une juste récompense de ses bons services. Puis, les rapports se tendent, et la comédie recommence.

Lorsque le roi d'Espagne est venu visiter Ceuta il y a quelques mois, le Gouverneur de la ville, désireux de faire apprécier les résultats de ses efforts politiques, voulut présenter au jeune souverain le caïd des Andjera, allié et ami de l'Espagne, entouré de ses plus vaillants compagnons. Des pourparlers s'engagèrent, au cours desquels le caïd en question refusa absolument de venir à la réception royale avec ses lieutenants, si ce n'est armé jusqu'aux dents. Et ils vinrent en effet, montés sur de beaux chevaux fougueux et brandissant fièrement leurs carabines à tir rapide. Ce qui n'empêcha pas la presse espagnole d'annoncer à grand fracas que le chef de la Confédération des Andjera avait fait sa soumission au roi Alphonse XIII et qu'il lui avait même apporté ses armes en guise d'humilité. Comme quoi le caractère hidalgo a besoin de se nourrir d'illusions, de chimères et de pataquès.

Ces illusions, le Makhzen lui-même les a perdues à l'égard de l'Espagne et il exprima son dédain en envoyant à Ceuta, pour saluer le souverain *niño* de sa part, le fils de Mohammed Torrès, un jeune homme de vingt ans, très

gentil, mais sans fonctions et sans aucune qualité officielle pour ce genre d'exercice.

A Ceuta comme ailleurs la situation de l'Espagne est un fait acquis depuis quelques siècles, mais l'exiguïté et la faiblesse de cette situation sont ce qu'elles étaient il y a trois cents ans. Que les traités assurent à la nation sœur la possession paisible de son rocher, rien de mieux ; mais qu'ils lui reconnaissent un droit d'extension au delà, c'est au moins singulier. Avant de reconnaître de nouveaux droits à quelqu'un il faut au moins être sûr que le donataire sera capable de faire respecter ces droits.



(Collection de la Revue Nord-Africaine).

Vue Générale de Tetouan

VERS TÉTOUAN

CHAPITRE XVI

Tétouan, 28 septembre 1904.

De Ceuta, une route qui se transforme bientôt en sentier muletier se dirige vers le Sud en longeant la plage orientale qui borde le petit territoire espagnol et franchit la frontière hispano-marocaine trois kilomètres après la ville à l'embouchure du Ruisseau des Bombes (*Arroyo de las Bombas*). En chevauchant au pas mais à bonne allure on peut faire le trajet jusqu'à Tétouan en 5 ou 6 heures. Là aussi il faut, pour traverser le H'ouz qui termine le territoire des farouches Andjera, s'assurer de l'escorte amicale d'un chérif du pays sans quoi on risquerait des aventures désagréables. Le chemin, dans sa première moitié, utilise le sable gris-clair de la plage, laissant à droite *El-Fenidek* (le Petit Fondouk), masure où les indigènes de la région

trouvent le gîte pour eux et leurs bêtes. C'est par cette voie que l'expédition espagnole de 1859 pénétra à la conquête du territoire marocain : c'est aussi par cette route qu'elle revint sans avoir rien conquis du tout.

La piste traverse un premier oued, qui, en été, n'écoule vers la mer qu'un mince filet d'eau cherchant son passage au milieu des broussailles et des arbustes, l'oued Mtammes, que l'Espagne a surnommé le Rio-Negro, par analogie sans doute avec le cap Negro (le *Monte Negron*) qui coupe plus loin de sa masse brune et allongée la nappe bleu lavande et mollement ondulée de la Méditerranée. Un autre cours d'eau, que les Rifains appellent oued Es-Smir (la rivière aux Joncs) ou l'oued Bou-Zor'lal (la rivière de l'Homme Agile), se termine par un petit lac où le gibier d'eau abonde. Ensuite, le sentier gravit doucement la pente de la Montagne Noire (le Monte Negron) qui tranche perpendiculairement le rivage nettement incliné vers le Sud et s'avance au loin dans la mer. Après avoir dépassé l'*Atalaya* (sentinelle), tour-vigie en ruine, comme on en voit tant sur les côtes escarpées du Maroc septentrional, on franchit la croupe noirâtre du *Djebel-Aït-el-Koda* (c'est le Monte Negron) par un col peu élevé et entouré d'arbres au feuillage vert sombre. Si on gravit, par des sentes de chèvres, les hauteurs rocheuses du promontoire efflanqué et triste, on a, du haut de la crête sinueuse, une vue magnifique sur la plaine verdoyante du Rio-Martil que les clartés du matin inondent de lumière pâle. Dans une vallée légè-

rement encaissée, l'oued Tittaouin, que les Arabes appellent aussi l'oued El-Helou (la rivière Douce) et que les Espagnols surnomment le Rio-Martìl, déroule ses anneaux bleutés dont les eaux calmes et abondantes vont se confondre avec la mer limpide. Au Sud, l'horizon est barré par de hautes montagnes qui s'élèvent brusquement au-dessus de la plaine et la dominent de leur masse déchiquetée et menaçante. Ce sont les monts des Beni-Ouzmar, des Beni-Hassan, amas chaotique qui précède les escarpements du Rif proprement dit et où le soleil, se jouant, aux différentes heures du jour, dans les creux et sur les aspérités blanchâtres, engendre toute la gamme des teintes, depuis le rose pâle de l'aurore jusqu'au violet pourpre du crépuscule. Aussi, pendant les éclaircies joyeuses de l'hiver, les artistes qui viennent s'installer à Tétouan, trouvent-ils sur leur palette des coloris inattendus dont ils imprègnent leurs toiles ensoleillées.

De ces montagnes se détache un chaînon ramassé qui plonge son éperon dans la Méditerranée : c'est le Djebel-Mazari terminé par la pointe Adelaou ; lui aussi borne l'horizon du côté de la mer et donne à celle-ci les apparences d'un lac emprisonné entre le Monte Negron et le cap Mazari. Lorsqu'un orage éclate sur les cimes des Beni-Ouzman et des Beni-Hassan, les crêtes aiguës qui se couronnent d'un crêpe noir de jais dont l'auréole de nuages gris, traversée par les échappées ternes du soleil à demi caché, obscurcit la plaine ; les eaux de la rivière qui prennent une teinte cendrée ; la mer qui

s'assombrit et se strie de frissons inquiétants, tout cela rappelle singulièrement la Suisse, un coin de lac de Genève à la fin de l'automne. Mais lorsqu'un souffle tiède suivi d'un coup de soleil ardent chasse les nuées annoncelées, l'illusion disparaît comme par enchantement, car là-bas, vers l'Ouest, sur le flanc légèrement incliné du Djebel - Darsa s'élève, blanche et sereine, la masse compacte de Tétouan où pointe le minaret élevé et svelte de la grande mosquée, tandis qu'aux environs, au milieu de la verdure des jardins de citronniers et d'orangers sont parsemées les élégantes villas des riches bourgeois maures ; et ce spectacle irradié de nuances claires et crues suffit pour faire oublier les décors de l'Helvétie.

Deux sentiers conduisent à Tétouan depuis le cap Negro : l'un qui va directement vers la ville à travers les terres en côtoyant le flanc des collines arborescentes, l'autre qui reprend la plage caressée par la brise marine et qui aboutit à l'embouchure de l'oued Titaouin. C'est là ce qu'on est convenu d'appeler le port de Tétouan ; la ville en est distante de 12 kilomètres. Les quelques navires qui relâchent devant ce mouillage ont soin de se tenir à distance car, depuis des siècles, le Rio Martil ensable le goulet par lequel il communique avec la mer. Lorsque le temps est calme, en général tout l'été durant, le transbordement des marchandises et des passagers s'opère sans trop de difficulté par des barques rudimentaires entre le point d'atterrissement situé sur la berge intérieure de la rivière

et les vapeurs qui relâchent au large. Mais si la mer devient houleuse, elle forme une barre assez dangereuse en franchissant le banc de sable qui obstrue le havre de la petite rivière et rend la navigation des chaloupes impossible. Quand on débarque par calme plat, à marée basse (car l'influence océanique de la marée se fait sentir jusque-là), il arrive que les embarcations trop chargées s'enlisent sur le banc de sable où la profondeur de l'eau atteint à peine 50 centimètres. Rien n'est curieux et désagréable comme cette situation critique sur une onde lourde comme de l'huile, mélangée de sable jaune où la *barcasse* s'immobilise malgré les efforts des rameurs dont les avirons entament le fond boueux sans trouver de point d'appui. Les matins de brume, lorsque la mer endormie et le Rio Martil presque stagnant ont des reflets métalliques d'un gris argenté et qu'un silence de mort plane sur ces rives désertes, rien n'est étrange comme un débarquement laborieux à travers le banc de sable où l'écho des eaux renvoie le son blafard du halètement des mariniers.

Les abords trop peu profonds de la berge empêchent d'accoster ; il faut ou se résoudre à prendre un bain de pieds ou bien se laisser saisir à bras le corps par un grand diable de Rifain retroussé jusqu'au ventre qui vous pose sans délicatesse sur le bord. Là, des douaniers marocains au masque impassible et au turban élevé inspectent les bagages avec un faux-air de gens incorruptibles. Non loin du point d'atterrissement s'élève le fort Martil, redoute carrée et

blanche, isolée à l'extrémité de la plaine qui se défendit vaillamment contre les Espagnols en 1860 ; elle était d'ailleurs commandée par des officiers anglais qui, comme chacun le sait, respectent à leur façon les promesses de neutralité.

La piste qui conduit à Tétouan passe devant les bâtiments de la douane, grosse maison badigeonnée en clair et sans style, où habitent les gabelous du Makhzen et leurs familles. Le chemin s'engage ensuite dans une plaine marécageuse où, après la moindre pluie, chevaux et mulets pataugent jusqu'à mi-jambe. Aussi l'hiver les communications sont-elles pour ainsi dire impossibles entre Tétouan et le havre qui lui sert de port. Bêtes et gens risqueraient de s'enliser dans les bourbiers, et les deux ou trois ponts en dos d'ânes élevés çà et là par les Espagnols au milieu des boues grisâtres ne servent à peu près à rien. D'autre part, la mer souvent mauvaise de décembre à avril chasse les bateaux de ces parages dangereux et sans phares où ils pourraient trop facilement s'échouer. Enfin, du côté de la terre, la route de Tétouan à Tanger est absolument interdite aux caravanes de par la volonté des Andjera, tribu à laquelle il déplaît de voir s'opérer des échanges commerciaux. Dans ces conditions, la situation économique de Tétouan est très critique en hiver et cette ville, qui pourrait être un centre naturel d'importation considérable pour tout le Rif occidental, voit tous les jours le commerce se détourner vers les ports plus accessibles de Tanger et de Melilla.

En ce qui concerne les communications entre

la ville et le fort Martil, les 12 kilomètres à franchir pourraient l'être commodément si le Maroc était administré par quelque chose de moins inerte que le Makhzen. Quelques travaux de drainage bien compris suffiraient à assécher les parties de la plaine qui sont constamment inondées. L'établissement d'une chaussée empierrée coûterait peu de peine et peu d'argent, car il y a à proximité de la pierre excellente. Un petit chemin de fer Decauville serait très facilement construit, car les Maures et les Juifs de Tétouan sont assez tolérants et ne sont pas des ennemis de tout progrès. Cette première ligne ferrée servirait d'ailleurs d'amorce, familiariserait les Marocains avec ce genre de locomotion et pourrait être poussée plus loin. Enfin, le Rio Martil (ou oued Titaouin), qui est navigable même en été et qui passe à proximité des murailles de la ville, pourrait, après quelques travaux d'aménagements, être remonté ou descendu par des chaloupes à vapeur traînant des chalands à leur remorque. La mise à exécution de ces projets si simples serait rapide et peu coûteuse, mais jusqu'à cette époque les étrangers qui ont sollicité l'appui ou même la simple autorisation du Makhzen se sont heurtés, là comme ailleurs, au mauvais vouloir opiniâtre et souriant du Makhzen qui veut à tout prix éviter la pénétration européenne.

En approchant de Tétouan, on croise de près sur la route, les premières maisons de plaisance d'une blancheur de neige qui s'élèvent au milieu des orangeries et des bosquets, et on est surpris

de remarquer combien ces élégantes bâtisses carrées aux fenêtres grillagées et aux portes massives cloutées de bronze ressemblent aux riantes villas mauresques qui sont éparpillées dans la verdure de Mustapha-Supérieur, près d'Alger. C'est qu'en effet, beaucoup de riches Maures d'Alger quittèrent cette ville après la conquête et ayant cherché un pays où la douceur du climat et la proximité de la mer, en même temps que l'absence complète d'Européens, leur rappellerait l'Alger avant 1830, ils trouvèrent Tétouan et s'y installèrent. Les uns y vécurent de leurs rentes, d'autres firent du commerce, d'autres enfin importèrent dans leur nouvelle patrie les industries d'art dans lesquelles ils excellaient. Plusieurs d'entre eux firent construire, d'après les plans des villas de leurs pères, les maisons mauresques qui égaient la campagne autour de Tétouan.

La ville, blanche et pimpante, s'étale sur le flanc légèrement incliné d'un plateau qui termine le Djebel-Darsa. En revenant de la mer, on pénètre en ville par une poterne qui passe sous un fort massif, dont les bastions aux larges assises sont badigeonnés de chaux et surmontés de canons nombreux aux allures menaçantes mais peu dangereux. Toutes ces batteries sont tenues dans le plus piteux état, jamais nettoyées, jamais réparées. La rue pavée et glissante grimpe presque verticalement ce qui assure un équilibre instable aux montures et surtout aux cavaliers. La porte par laquelle nous sommes d'abord passés est appelée Porte de Ceuta ou

bien encore Bab de la Reina (Porte de la Reine), mélange barbare d'arabe et d'espagnol, qui rappelle l'entrée triomphale des généraux espagnols en 1860. Après une grimpée périlleuse on tourne à gauche dans une ruelle garnie de boutiques où se trouve la Poste française et le siège de notre agent consulaire, et on finit par atteindre une large place ensoleillée ; c'est le *Fedhan*, entouré de maisons mauresques retouchées de mauvais style hidalgo. Tout près de là, se trouve l'Hôtel Calpe, l'unique auberge européenne de la ville, tenue par des Espagnols qui fournissent à des prix raisonnables le vivre et le coucher.

La France est représentée à Tétouan par un Marocain, Si Ben Abd El Latif, né de père algérien, riche commerçant doué d'amabilité et de prévenance, très loquace et plein d'humeur, mais qui ne sait pas un seul mot de français. Tant mieux pour qui sait parler arabe, tant pis pour qui ne sait pas. Dans ce cas, il faut avoir recours à l'intermédiaire d'un jeune Algérien, chargé de la Poste et instituteur, Si Ben Kourdel, qui cause couramment en français. Ces deux agents de notre pays font un accueil empreint d'une grande cordiallté à nos nationaux. C'est grâce à eux que j'ai pu visiter en détail des intérieurs de maisons maures et je ne puis que leur être très reconnaissant de leur bonne volonté à me rendre service. Ce qui n'empêche pas que Tétouan, cité de trente mille âmes, la ville marocaine des côtes méditerranéennes la plus importante après Tanger, devrait être l'objet

d'une grande sollicitude de la part de la France et aussi de l'Algérie et devrait être le siège d'un vice-consul français. Notre influence pourrait alors lutter pied à pied avec l'influence espagnole, et quelle influence ! L'Ibérie est représentée par une centaine de muletiers et de maçons administrés par un señor Gonzalez, consul d'Espagne, dont le bureau fait corps avec un couvent de huit Franciscains à robe de bure. Ce représentant de la Vieille Castille s'évertue à détruire toutes les tentatives que font nos agents musulmans dans le sens de la pénétration dite pacifique. Il s'efforce, par des moyens déloyaux, de dissuader les habitants de la ville d'envoyer leurs enfants à l'école indigène que la légation de Tanger a prescrit d'organiser. Un Marocain peu au courant des manœuvres diplomatiques, un jeune Algérien timide et encore peu expérimenté, sont en réalité peu désignés pour tenir tête à un tel adversaire. Il faudrait là un fonctionnaire français correct mais ferme qui saurait défendre la place avec le savoir faire et la dignité qu'il convient...

... Lorsqu'on vient de Tanger à Tétouan, la piste monotone qui abandonne le sentier de Ceuta (1) suit au Sud le territoire des Andjera et ondule facilement de mamelon en mamelon jusqu'au Fondouk, caravansérail où l'on couche lorsqu'on se laisse surprendre par la nuit. A partir de là, la route est plus accidentée et escalade des cols escarpés coupant deux chaînes tourmentées de l'Andjera qui se prolongent beau-

(1) Voir le chapitre précédent.

coup plus au Sud. Deux heures avant Tétouan environ, on traverse un bouquet d'oliviers au feuillage noirâtre où fut signé le traité de paix après la campagne de 1860. Un peu plus loin on traverse sur l'oued Bou-Sfih'a, affluent du Rio Martil, le pont de *Buceja* où les Espagnols portèrent un dernier coup aux Marocains en mettant complètement en déroute leurs forces de cavalerie. On pénètre en ville par la porte de Tanger également défendue par un bastionnement quadrangulaire et épais, hérissé de vieux canons rouillés. Les quatre portes sont d'ailleurs protégées de la même façon. Au Nord, celle de la Casba ; à l'Est, celle de Ceuta ; au Sud, enfin, celle des jardins qui conduit aux métairies herbeuses et ombragées des environs. On l'appelle aussi, depuis l'année dernière, *Bab-A'lga* (la Porte des Crochets). C'est là, en effet, que le pacha de la ville, homme de poigne, fit suspendre les têtes des rebelles tués par les troupes du caïd Mouley-Arafat : il fallait un exemple sévère, car Tétouan avait failli tomber entre les mains des partisans du Prétendant.

La porte de la Kasbah ou *Bordj-Skala* fait face à l'escarpement du Djebel-Dersa dont elle est séparée par un ravin encombré de ruines et de murs écroulés ; il y avait là, en 1860, un faubourg populeux que les Espagnols détruisirent de fond en comble en faisant rouler, comme à Roncevaux, d'énormes quartiers de rochers du haut de la montagne. A mi-côte, adossée à la falaise s'accroche la Casba ou Bordj-Lefedh, forteresse blanche d'où pointent au-

dessus de la ville, dans la direction des routes de Ceuta et de Tanger, des bouches à feu à l'aspect redoutable.

La ville se divise en un certain nombre de quartiers : le *Mellah*, quartier juif très important et relativement bien tenu, séparé du reste de la cité par de fortes murailles et encore fermé, le soir, par des portes solides. La population juive de Tétouan est très espagnolisée : elle descend d'Israélites chassés d'Espagne au XVe siècle, elle parle le plus pur castillan. La jeune génération revêt en général le costume européen et fréquente assidûment l'école de l'Alliance Israélite qui compte 14 professeurs et enseigne le français comme langue fondamentale. Les Juifs de Tétouan forment près du tiers de la population sur un total de 30.000 âmes environ. Ils détiennent presque entièrement le commerce d'exportation et d'importation de la ville, notamment celui des denrées alimentaires et des objets manufacturés ; à tel point que, pendant les périodes de fêtes israélite où les Juifs s'abstiennent de tout négoce et ferment boutique, la douane du Rio Martil arrête aussi son travail, clot ses portes et se repose. Les autres sections de Tétouan sont : *El-Aïoun* (les Fontaines) ; *Trenk'at* ; *Eç-Çiar'in* (les bijoutiers), quartier où les orfèvres travaillent habilement les métaux et où les *Iâabin* (armuriers) damasquinent les armes de prix ; *Rebat-Sefla* (quartier d'en bas) où s'entre-croisent des rues marchandes pittoresques : rue des Nattes, des Babouches, des *Terrazin* (brodeurs en or), de la Poissonnerie.

Tétouan, parmi les villes du Maroc, est une des mieux entretenues et des plus propres : tous les matins, des femmes de peine, rétribuées par le caïd de la ville, nettoient les ruelles avec de petits balais en palmier nain et emportent les ordures dans des couffes de sparterie. La plupart des maisons sont blanchies de frais. Il se dégage de cette ville policée une impression de calme, de douceur, de bonne tenue qui rejaillit sur ses habitants, Maures paisibles et doux, Juifs travailleurs et polis. Les rues ont un cachet tout particulier, plus larges et mieux alignées qu'ailleurs, convenablement pavées ; les unes sont recouvertes de voûtes sombres et plafonnées au-dessus desquelles s'étagent de riches habitations ; d'autres passent sous de curieux arceaux de pierre qui, de loin en loin, arc-boutent les murs épais des maisons silencieuses Les ruelles marchandes sont gaies et claires, parcourues par une foule bigarrée mais peu bruyante. Par les portes des ateliers ouverts on aperçoit les tisserands en soie ou en laine qui manœuvrent leurs métiers rudimentaires où s'entre-croisent des fils aux vives couleurs ; les savetiers qui, de leurs petits marteaux ronds, frappent les semelles flasques à coups saccadés. Tout est exotique et coquet à la fois, de cette coquetterie sobre et discrète qui caractérise les souks de Tunis. Les villes d'Orient seules possèdent ce charme paisible de la rue livrée aux seuls piétons, exempte du vacarme des véhicules lourds et tapageurs, de l'allure étourdissante de l'automobile qui déconcerte les tranquilles promeneurs.

Les intérieurs des maisons cossues, sans offrir à l'œil captivé le fouillis inextricable d'ornementation qui caractérise l'art architectural de Fez, méritent cependant d'être visités et admirés. La principale différence avec le style Fasi consiste en ce que les surfaces non recouvertes de mosaïques au lieu d'être sculptées finement en *nokchat hedidat* sont en plâtre stucké lisse et uniforme. Cette disposition a du reste son cachet particulier. J'ai parcouru en détail les habitations de très riches commerçants maures : Abd el Kader Rezini et Hadj Mohammed Bricha ; d'un rentier aisé, Si Mohammed el At't'ar, et un petit palais que l'on finissait pour le compte de Si Er Rekina, l'ex-commandant des troupes du Makhzen à Oudjda en ce moment en villégiature. L'intérieur d'une de ces demeures consiste en un très large patio carré, pavé de fines florescences en mosaïque émaillée au milieu duquel une vasque d'eau fraîche crépite sous la pluie d'un jet d'eau abondant. Autour, une galerie de colonnades marquetées comme un damier de brillantes mosaïques rouges, noires, vertes et brunes sur fond blanc. Au premier et au deuxième étage, des galeries également qui forment balcon avec une balustrade en bois sombre sculpté d'arabesques : c'est en somme la disposition d'une jolie villa mauresque d'Alger avec cette particularité que l'ornementation artistique est purement marocaine et se rattache au style capricieux dont Fez a le secret.

Une autre de ces habitations consiste en un jardin quadrangulaire planté d'arbres au feuil-

lage vert-clair, de fleurs abondantes et nuancées de couleurs éclatantes, sillonné d'allées étroites tapissées d'un amalgame vitrifié de petits carreaux en céramique, entouré sur trois côtés de chambres à galeries dont les portes vitrées s'ouvrent à chaque extrémité des sentiers de mosaïques. Sur un des petits côtés, au bout du jardin, le salon des hôtes apparaît garni de sofas moelleux avec sa large porte ouverte à deux battants. Devant, les gouttes argentées d'un bassin de marbre enguirlandé de lierre se répandent en pluie fine et s'écoulent dans un ruisseau qui murmure doucement. Même pendant les fortes chaleurs du mois d'août, il se dégage de tout cela une impression de fraicheur et de bien-être qui pénètre mollement les sens. On comprend alors d'autant mieux la subtilité étrange des descriptions des Mille et Une Nuits ; on se familiarise davantage avec certains chapitres des récits de Sindbad le Marin.

Le palais d'Er Rekina lui aussi contient des petites merveilles, des boiseries fouillées en stalactites et délicatement nuancées, des appliques brillantes de mosaïques en losanges multicolores, des sculptures dentelées dans le plâtre neigeux, des portes et des fenêtres aux boiseries précieuses et ouvragées. Malheureusement, la pièce d'honneur, immense salon dont les larges baies éclairées dominent le panorama de Tétouan, qui aurait pu, à l'aide de l'ornementation maghrébine, être un modèle d'art architectural marocain, a été confiée à de mauvais maçons espagnols par le frère d'Er Rokina. Ceux-ci, pour donner

une haute idée de leur savoir-faire et surtout de leur mauvais goût, ont badigeonné les murs et les plafonds comme une salle d'auberge avec des motifs criards qui veulent représenter des grappes de raisins s'échappant de cornes d'abondance rutilantes : le tout encadré d'ors crus et de tonalités flambantes et affreuses, véritable caricature de la décoration européenne...

... Le Djebel-Beni-Hozmar, qui forme la vallée du Rio Martil au sud de la ville, mérite une ascension. Ce sera sans doute un jour le rendez-vous d'excursionnistes comme les Gorges de la Chiffa en Algérie. On y trouvera même quelques singes. Avant l'expédition espagnole de 1860, ils pullulaient au milieu des rocailles de la montagne ; mais les coups de canon et les fusillades nourries qui retentirent dans la plaine au moment de la guerre les firent presque tous émigrer vers des sites plus sauvages de l'Est. Du sommet de la crête on domine presque à pic, au-dessus d'une gorge sombre, les orangeries vert-émeraude qui s'étendent au bas, tachetés de petits cubes laiteux : ce sont les villas du syle algérien que nous avons déjà vues. Sur l'épanouissement ascendant du large plateau qui domine la muraille du Djebel-Dersa s'étend nonchalamment Tétouan la Blanche, aux maisons élevées, aux coupoles très rondes, aux minarets graciles. A droite, la plaine s'allonge, fauve et pointillée de bosquets sombres, jusqu'à la mer et jusqu'au *Monte Negron* qui la limite de sa muraille brune et coupante. Au second plan, un désordre de croupes violacées et



Une Porte à Tetouan



(Collection de la Revue Nord-Africaine).

bleuâtres dominées par un pain de sucre cendré : ce sont les montagnes qui s'accumulent dans la direction de Tanger surmontées du Djebel-Mousa chauve et altier. A l'Est, les chaînes du Riff se succèdent dans une bigarrure de teintes claires et noirâtres, nimbées de vapeurs brumeuses. Au delà, bien loin, on pressent Melilla sur son rocher aride, Thaza la maudite, Oujda la sacrifiée et, enfin, l'Oranie, la province française d'où viendront plus tard les idées généreuses et civilisatrices.



MELILLA

(DEUXIÈME EXCURSION)

CHAPITRE XVII

Melilla, 30 septembre 1904.

Pour la seconde fois nous voici devant l'enclave de Melilla. L'aube blanchit à peine la surface terne de la mer immobile que notre navire, après avoir doublé le cap des Trois-Fourches, longe les découpures verticales du petit territoire espagnol. Le « Ravin profond » (*Barranco hondo*) qui entaille la falaise noire et la pointe *Sabanilla* limitent une anse étroite, le *Muelle Colorado* (le quai rouge), et ces deux points extrêmes marquent la zone neutre d'où partent deux lignes parallèles qui entourent de leur double réseau de bornes blanches les douze kilomètres carrés que l'Espagne s'est taillés sur le sol marocain. Puis, c'est la *Cala del Agua*,

mouillage évasé où autrefois les bateaux allaient faire leur provision d'eau douce, la pointe de la « Grosse Face », rocher massif qui rappelle en effet les traits de quelque énorme visage joufflu.

En face de nous se détache presque complètement des aspérités du littoral une petite presqu'île hexagonale et brune. Sur sa plate-forme élevée apparaît le vieux Melilla derrière ses murailles acculées à l'escarpement pierreux et surmontées au Nord d'un phare carré et blanc comme un minaret. La presqu'île est séparée du continent par une entaille profonde que la mer s'est creusée dans la muraille rocheuse et grise et qui forme la *Ensenada de los Galapagos* (la baie aux Tortues). C'est un coin de Melilla curieux et sauvage que ce chenal étranglé au fond duquel le remous des vagues prend une teinte vert sombre.

Un vent violent s'élève, un vent de terre qui couvre la surface des flots d'une écume blanche et savonneuse tandis que le paquebot et même les petites barques venues du quai restent immobiles sur ce floconnement superficiel. Nous utilisons les bons offices d'un des mariniers du port et nous nous faisons mener à terre pendant que le navire débarque lentement sur des chalands plats sa cargaison de bœufs. Les malheureuses bêtes viennent de Casablanca. Là-bas, on les a embarquées dans les mêmes conditions, c'est-à-dire en les hissant par les cornes avec la grue à vapeur. A Tanger, le petit steam-boat anglais qui les avait chargées sur la côte Ouest les a déposées dans des barcasses où nous les

avons vues amener vers le rivage et précipitées à l'eau au moyen de leviers en bois pour les engager à rejoindre la plage. Les pauvres bœufs ont attendu là deux jours sans boire ni manger ; puis, les bateliers marocains les ont replacés tant bien que mal, avec de grands coups et de grands cris dans les barcasses profondes, et le bateau français les a hissés à nouveau dans les airs pour les laisser retomber lourdement à fond de cale. Il faut voir ces animaux résignés suspendus au bout du câble, tous les muscles du corps tremblants, les nerfs du cou saillants, les yeux blancs et injectés de sang, la bouche et les naseaux suppurant une mousse rougeâtre. Après un pareil régime subi quatre fois, après une disette de cinq à six jours, les bœufs destinés à la garnison de Melilla tombent dans un état de prostration douloureux à voir. Toute la matinée, après avoir été débarqués, les nôtres restèrent couchés, abêtis, les yeux troubles, dans une petite prairie artificielle, sans vouloir boire ni manger. L'après-midi, c'est avec satisfaction qu'en passant par là nous les aperçûmes rassérénés et broutant avidement l'herbe fraîche.

J'ai dit ailleurs que le quai de Melilla était original avec son alignement de petits magasins cubiques soudés les uns aux autres et bigarrés de couleurs voyantes bien espagnoles. Dans les cafés, il y a force clientèle et on cause politique. Car on fait de la politique à Melilla. Il y a d'abord les questions locales qui préoccupent la population représentée par un conseil municipal que préside le général-gouverneur. En

réalité, c'est ce dernier qui est souverain maître et les habitants ont le bon esprit de ne pas s'en plaindre, car ils se sont aperçus jusqu'ici que la solution rapide et large des questions pendantes émanait toujours du fait du gouverneur militaire.

Il y a aussi la politique générale qui émeut les Melilliens. Beaucoup d'entre eux sont républicains, reçoivent des journaux à tendances républicaines, correspondent fréquemment avec des *amis* du continent, et dans leurs conversations animées fixent avec assurance la date de la proclamation de la République Espagnole. Mais dans tout ce feu de paroles méridionales jamais un mot malsonnant à l'égard du jeune roi. On le plaint, on regrette les circonstances défavorables qui l'ont fait naître mal entouré du gouvernement actuel, on assure même que les révolutionnaires essaieront de lui faire oublier, par de nobles compensations, la perte du pouvoir. Qui donc aurait pu penser qu'on échafaudait ainsi les destinées de l'Espagne sur ce petit coin de territoire africain.

Une fois de plus nous avons parcouru la vieille ville, c'est-à-dire la forteresse bâtie sur la presqu'île avec ses casernes, ses bâtiments militaires, son théâtre et son bagne. Les rues, étroites et escarpées, pavées de pierres grises et raboteuses, balayées par les forçats et par le vent d'Est étaient désertes et dégageaient cette tristesse lourde et mal définie qui émane de tous les presidios et qui sent la parcelle de terrain exilée en pays ennemi. Tous ceux qui ont passé par là n'ont certes jamais souhaité d'y venir planter

leurs choux. C'est la « terre d'ennui » par excellence.

L'enceinte du vieux Melilla se prolonge un peu au-delà de la péninsule de rocher et court le long des premiers coteaux qui descendent vers la mer, depuis la Pointe Sainte-Barbe au Sud jusqu'à l'entrée du Goulet des Tortues au Nord. Près de là, hors les murs, une route conduit au cimetière et jusqu'au polygone, plateau qui domine la mer et sert de terrain de manœuvres à l'artillerie, dominé par un piton aride qui couronne le fort de « Rostro Gordo ». D'ailleurs tout est aride sur le petit territoire de Melilla. Par des prodiges de patience et d'adresse les forçats ont réussi à faire pousser, non loin de la ville, un petit jardin public aux arbustes rabougris qu'une eau parcimonieuse arrose péniblement et que les vents marins secouent presque sans trêve sur ce sol stérile.

Une voie poussiéreuse qui sort de la porte, au Sud-Est, franchit une sorte de canal desséché et bifurque en deux branches. L'une s'infléchit vers les premières hauteurs où s'étale le quartier neuf, le faubourg de Santiago ; là, des petites maisons à rez-de-chaussée et à terrasse, crépies de gris clair ou de bistre s'alignent mélancoliquement le long de larges artères qui se coupent à angle droit et où quelques forçats dament en silence les cailloux blancs avec lesquels ils nivèlent les affaissements de ces terres rapportées. Tout cela est très neuf, bâti à l'américaine, mais il y manque l'animation des peuples actifs ; rien de plus navrant que ce quartier espagnol aux

bâtisses encore fraîches de plâtras et de peintures criardes, flambant neuf sous les rayons ardents du soleil, sous l'azur très clair du ciel méditerranéen, et cependant aussi muet et aussi triste qu'une vieille bourgade de Hollande sous la pluie. Nouvelle image de ce qu'il y a d'artificiel et de factice dans le développement de Melilla dont l'Espagne se félicite depuis quelques années.

L'autre route qui longe le rivage et qui ne tarde pas à devenir un chemin à travers champs conduit à la douane marocaine, la douane du Prétendant dont j'ai déjà parlé. Une seconde fois nous passons devant le *Campo de los Moros* où de malheureuses familles rifaines réfugiées se consolent de l'abandon du Sultan en vivant tant bien que mal à la charge de l'Espagne. En chemin, le jeune cocher de 12 ans qui conduit la caisse gémissante qui nous sert de voiture nous annonce que nous allons voir des têtes coupées de *Moros* apportées de très loin, là-bas dans le Sud, pour être accrochées aux murs de la douane. En disant cela il rit de bon cœur en montrant ses dents blanches et en clignotant ses yeux vifs où luit la satisfaction qu'a l'hidalgo de voir couler du sang maure : vieux reste du souvenir des croisades andalouses.

Et en effet il y en avait des têtes, il y en avait des pleins couffins doubles amenés de 150 kilomètres à dos de mulet, trophées lamentables et répugnants d'un combat meurtrier qui s'était livré non loin de la Kasbah El-Aïoun entre les partisans du Roghi et les troupes du Sultan.

Ces dernières avaient été décimées et, pour faire plaisir aux amis de Melilla qui, depuis quelques temps, réclamaient des indices de victoire, les gens du Prétendant avaient coupé une centaine de têtes de morts et de blessés, les avaient frottés de sel et de miel pour qu'elles se conservent mieux, et les avaient expédiées par des muletiers réquisitionnés, Une à une les bêtes de somme étaient arrivées chargées de leur funèbre fardeau et les gardiens de la douane avaient suspendu au mur deux par deux, oreille à oreille, les masques grimaçants et souvent mutilés par les balles des malheureux qui avaient succombé dans la bataille. De la sorte, les nombreux Rifains du pays qui se rendaient au marché de Melilla ou qui en revenaient, étaient obligés de défiler devant ce spectacle macabre et de reconnaître les nobles et invincibles qualités du Prétendant. C'était une réponse du tac au tac aux procédés du Makhzen.

« Puisque tu vas à Oudja, me disait un vieux Guelâïa édenté, dis-leur bien là-bas que s'ils ont étalé les têtes de nos amis au-dessus de leurs portes, pour intimider les dissidents, nous aussi nous leur rendons la pareille ici et nous exposons, aux regards de tous, les faces maudites de leurs partisans. N'oublie pas de dire que tu as vu cela, de tes yeux. On te croira, toi, un Français. » Façon naïve de sous-entendre combien les Musulmans se défient entre eux de la véracité des nouvelles qu'ils comportent.

Le bon vieillard se méprenait d'ailleurs sur le

degré de confiance que je pouvais inspirer. Cinq jours plus tard, je racontais ce que j'avais vu à Melilla à quelques indigènes d'Oudja et je vis bien qu'ils ne me croyaient pas.

Ce qui est encore moins croyable c'est que l'Espagne tolère une pareille exhibition à ses portes et en somme sur son territoire puisque la douane marocaine est en deçà de la zone neutre. Ce fondouk décrépit avait d'abord appartenu à un honnête cafetier rifain qui était en bons termes avec les autorités de Melilla. Puis, quand les douaniers du Makhzen furent invités à s'installer ailleurs qu'à la porte de la ville, on voulut bien tolérer qu'ils élisent domicile au café maure frontière. Mais lorsque les gens du Prétendant se furent emparés par la force de la douane, c'était alors le cas où jamais de faire respecter la neutralité du territoire et de confisquer le fondouk en litige. L'Espagne eut la faiblesse de ne pas le faire.

Et quand nous sommes passés la seconde fois à Melilla c'était pour la population civile de la bourgade un lieu de promenade très couru que le caravansérail rifain où on pouvait voir à si bon compte les débris humains d'ennemis exécrés, de *moros* méprisés. A défaut de courses aux taureaux c'était une attraction piquante pour ces cœurs âpres et difficilement impressionnables. La joie de notre petit cocher en témoignait assez. Il se faisait tirer l'oreille pour repartir et criait : « On va en apporter encore, on va en apporter encore, voilà d'autres mulets qui arrivent. »

... Il y a dans la cour de cette bâtisse carrée des Rifains de toutes les régions, des bateliers venus de la lagune de Bou-Erg dont j'ai déjà parlé, où ils évoluent sur leurs sombres barcasses à voiles, transportant des marchandises de contrebande, pêchant le poisson qui pénètre dans le lac par un goulet étroit ; des Guelâïa aux djellabas très brunes, qui vivent sur la longue presqu'île du flanc de laquelle se détache le rocher de Melilla ; des Kibdana dont le territoire s'étend depuis la lagune jusqu'à la frontière algérienne ; des Beni-Saïd, farouches et bronzés, qui habitent dans des collines broussailleuses au sud des Guelâïa ; des hommes balafrés et loqueteux venus de la Kasba de Selouen, soldats souffreteux du Prétendant, vivant de rapines sur le pays de Kibdana, aussi misérables que les soldats du Makhzen lorsque ceux-ci étaient encore les maîtres de la Kasba ; des muletiers hirsutes, à l'œil méchant, gens qui n'ont jamais vu des chrétiens mais qui les haïssent sans les connaître, venus de très loin, de Thaza, de Miknassa - Foukania, de Kasba-bou-Ismaël, d'Aïoun-Sidi-Mellouk et qui apportent des nouvelles de là-bas, des nouvelles de batailles et de sang répendu, comme ils ont apportés à pleins *chouaris* des chefs décapités, tailladés à coups de sabre.

Nous demandons des renseignements et des détails sur la situation à l'intérieur du pays, sur les chances du Roghi (nous disons « le Sultan » pour ne pas nous faire huer), sur les intentions du vrai Sultan (ici il faut dire le *Kroni* ou

l'*Aguellie*). On nous répond par des paroles flottantes, indécises comme la situation, que personne ne semble bien comprendre au milieu de cet état constant d'anarchie. Un vieillard austère de la petite *Kabila* voisine de Mazouza s'étonne que nous, Européens, nous nous intéressions à ces choses, et l'exprime sans ambages : « Quelle curiosité inutile vous pousse donc à nous questionner sur les événements de politique intérieure qui se déroulent chez nous. Est-ce que nous vous demandons ce qui se passe chez vous, en Algérie ; çà ne nous regarde pas et du reste çà n'offre pour nous aucune espèce d'intérêt. Que chacun reste en deçà de ses limites. Çà évitera tous les conflits. » Manière comme une autre de nous faire remarquer que nous sommes indiscrets : « Tu as peut-être raison, ne puis-je m'empêcher de lui faire observer. Mais le Rif envoie par milliers tous les ans des moissonneurs qui s'éparpilllent dans la province d'Oran, des terrassiers et des manœuvres qui vont travailler sur nos routes et nos chemins de fer jusque dans la province de Constantine. Tous ces gens trouvent en Algérie la justice et surtout la sécurité. Une fois munis de leur permis de frontière ils circulent comme ils l'entendent et nul ne peut attenter impunément à leur vie ou à leur pécule. Dans ces conditions, peu vous importent le mode de fonctionnement de nos administrations, peu vous importent nos petites querelles politiques au milieu desquelles vos frères passent sans s'en apercevoir. Mais nous qui voulons le relèvement de ces peuplades

pauvres, nous qui voudrions les aider à profiter des richesses de leur propre pays en mines, en carrières, en forêts, en terres cultivables et à exploiter tout cela, et qui, lorsque nous voulons pénétrer avec des intentions pacifiques sur votre territoire, sommes menacés de mort et obligés de rebrousser chemin sous je ne sais quels prétextes inadmissibles de fanatisme et d'intégrité du sol, nous tenons beaucoup au contraire à nous tenir au courant des phases de cette anarchie dans laquelle vous vous complaisez et qui, d'une façon ou d'une autre, finira bien quelque jour. »

Mon interlocuteur et ceux qui étaient accroupis près de lui, en aspirant des verres de thé âcre et brûlant, écoutaient vaguement et sans bien comprendre peut-être. L'un d'eux, d'aspect minable, s'écria en manière de conclusion : « La France, l'Espagne et nous, sommes chacun une Nation. Que chaque Nation se débrouille comme elle l'entend. » En tous cas, voilà certainement un pauvre diable qui ignorera toute sa vie les bureaux arabes, les communes mixtes et la relégation. Le Rif n'est pas une nation mais un amalgame de Kabylies fières, sauvages et sanguinaires, qui jouiront longtemps encore de cette indépendance farouche et intraitable qu'un passé de plusieurs siècles leur a acquis...

... Après cette longue station à la douane du Prétendant, nous reprenons le chemin de Melilla ; nous passons sous le fort Saint-Laurent, rond et blanc, qui ressemble à une pièce

de pâtisserie sucrée et qui, sur un tertre dénudé, domine au sud-est de la ville la petite baie où se jette le *Rio de Oro* ; nous traversons à nouveau le faubourg impassible de Santiago, et, par une route en lacet, nous gravissons les collines qui s'étendent vers la limite méridionale de l'enclave.

Sur la rive droite du Rio dans le ravin duquel on essaie quelques cultures maraîchères, nous apercevons le « Fort des Chameaux ». Une caravane a sans doute passé par là. Plus près de la frontière c'est le fort Alphonse XIII. On découvre au-delà de la zone neutre, quelques gourbis autour d'un marabout, en contre-bas d'un piton élevé, le mont Melilla. Les Espagnols appellent cela : *Kabila de Mezkita* (la tribu de la Mosquée).

Sur un mamelon élancé, à deux pas de la limite, se dresse la redoute de Sidi-Ourisch, dédiée à la *Purisima Concepcion* ainsi qu'en témoigne une énorme inscription : l'Immaculée Conception ne s'attendait guère à cette promiscuité avec un santon berbère. Sidi-Ouriach n'est pas loin. Son mausolée s'élève sur le versant opposé du ravin, à côté d'un fortin marocain très mal bastionné, mais qui vaut bien les ouvrages espagnols.

Ces derniers, sans doute pour égayer la monotonie du paysage désolé et nu, revêtent des aspects très différents. Il y en a de ronds, d'ovales, de carrés ; d'autres affectent la forme d'un rectangle, d'un hexagone ; d'autres enfin sont entourés d'une grille solide derrière laquelle les

défenseurs sont enfermés comme dans une cage. Et ces douze petites bâtisses qui se dessinent nettement au sommet des crêtes et des dos-d'ânes, apparaissent badigeonnées de nuances claires ; gris-bleuté, safran, rose-pâle. Sur la rive gauche du Rio de Oro, immédiatement à l'est de Melilla, on aperçoit le fort de *Cabrerizas altos* (les Hautes-Chévreries), qui doit sans doute son nom à sa position escarpée ; en contrebas, c'est le blockhaus des Basses-Chévreries, le fort de la Reine-Régente et la redoute Saint-François. Tous ces ouvrages fortifiés, échelonnés de distance en distance, sont totalement dépourvus de canons et uniquement destinés à protéger Melilla contre des incursions de Rifains. Abrités derrière les créneaux, derrière les grilles, les soldats pourraient se livrer à une fusillade nourrie contre les envahisseurs. N'empêche que quelques bonnes mitrailleuses feraient beaucoup plus d'effet, matériel et moral.

Des dernières collines qui bornent la petite enclave espagnole, on a sur le littoral une vue d'ensemble merveilleuse. A gauche, la ligne sombre du promontoire des Guelâïa qui s'étend jusqu'au cap Tres-Forcas ; en face, la Méditerranée bleue à perte de vue ; à droite, la Sebkha de Bou-Erg ou Lagune de *Puerto nuovo*, sur une longueur de vingt-cinq kilomètres, parallèle à la mer dont elle n'est séparée que par une mince langue de sable fauve que l'on distingue à peine. Plus loin, trois points gris apparaissent dans l'azur des eaux : ce sont les Zaffarines, rochers espagnols.

Au Sud, à l'Est, à l'Ouest, c'est le Rif avec ses ondulations de montagnes tantôt dénudées, tantôt recouvertes d'une végétation rabougrie. C'est le Rif où pas un Européen, sauf le marquis de Ségonzac, n'a encore pu pénétrer jusqu'ici, et où plusieurs régions nous sont encore absolument inconnues.



(Cliché Lt Mougin).

Oujda. — Place de la Kasba



LES PRÉSIDIOS

CHAPITRE XVIII

Melilla, 2 octobre 1904.

Melilla fut prise en 1496 par le duc de Medina-Sidonia et, depuis, elle a toujours appartenu à l'Espagne, non sans avoir été parfois attaquée avec acharnement, notamment en 1563 et en 1774 où elle faillit retomber aux mains des Marocains. Ce rocher, soudé à un lambeau de terre ferme, a été, comme Ceuta, une cause de bien des soucis et bien des dépenses pour les Espagnols. La royauté y installa un bagne pour justifier devant les Cortès les saignées que l'entretien de cette « colonie » et des autres du même module causaient à un budget déjà si mal équilibré. Actuellement encore la position de Melilla ne lui fait pas augurer un avenir brillant, quand bien même sa zone d'influence s'étendrait dix kilomètres plus loin, elle n'englo-

berait que quelques collines incultes de plus, quelques misérables hameaux de gourbis, car elle est greffée sur une des régions les plus ingrates du Rif septentrional.

Melilla entretient des rapports à peu près réguliers avec les petits presidios au moyen d'un vapeur qui fait un service de va-et-vient hebdomadaire. Il met une nuit pour atteindre l'îlot le plus éloigné à l'Ouest, Peñon de Velez de Gomera, piton de roche noirâtre qui s'élève à une centaine de mètres d'altitude dans la baie de Badis, tout près de la côte qui le surplombe de deux mamelons massifs, en face de l'embouchure de l'oued Talambadis.

Auprès de cette embouchure il y avait, au début du XVIIe siècle, une petite bourgade marocaine qui s'appelait Badis et que les Espagnols surnommaient Velez de Gomera. En 1508, un vaillant capitaine, don Pedro de Navarre, bâtit sur le rocher une forteresse d'où il braqua de gros canons sur le rivage : ce qui le rendit quasi-maître de la ville. Il eut alors son *Peñon* devant Badis comme deux ans plus tard il devait avoir son *Peñon* devant Alger. Avec cette différence que celui d'Alger ne devait pas durer quarante ans, tandis que celui de Badis existe encore. Moula-el-Mansour qui commandait la petite cité voulut se débarrasser de la présence importune des Espagnols. Il fit hisser quelques bombardes au sommet des deux pics qui dominent l'îlot et essaya de pulvériser la forteresse ennemie ; mais celle-ci qui avait de meilleures canons réduisit les *Moros* au silence.

En 1522, un autre caïd, Moula-Mohammed, s'empara du Peñon par trahison et réussit à le garder. En 1554, les Turcs qui faisaient la course le long des côtes barbaresques entrèrent dans la place et la conservèrent pendant dix ans jusqu'au jour où les Espagnols revinrent en nombre, saccagèrent Badis et reprirent le Peñon qu'ils ne lâchèrent plus. Depuis, l'emplacement de la bourgade marocaine n'est qu'un amas de ruines et les Rifains qui habitent dans les environs n'ont plus aucun souvenir historique se rattachant à ces lieux. La région est très sujette aux tremblements de terre et il est probable que le rocher de Gomera s'est détaché un jour du littoral à la suite d'un violent cataclysme sismique. L'étroit chenal qui le sépare du continent met la garnison à l'abri d'une incursion des Bokkoya et autres mauvaises têtes rifaines.

Sur le sommet du pain de sucre s'élève une forteresse et des prisons flanquées de quelques ouvrages militaires qui les étayent contre la roche ; tout autour, contre les flancs rocailleux, s'élèvent en spirale, le long de ruelles étroites, de vilaines petites maisons où s'abrite la population civile d'environ 500 habitants, marchands et artisans, qui sont pour la plupart d'anciens forçats libérés. On compte en outre trois cents prisonniers qui alimentent le presidio et qui sont gardés par quatre cents soldats. Est-il besoin d'ajouter que l'existence est encore plus mortelle là qu'à Melilla, sur ce coin de rocher long de 150 mètres et large de 120 mètres d'où on ne peut sortir, sous peine de se faire massacrer :

et cela pendant de longues, longues journées, tandis que les flots azurés de la Méditerranée clapotent doucement autour du bagne triste et muet, tandis que le ciel désespérément bleu, inondé des lueurs vives du soleil, invite au mouvement et à la liberté.

L'existence de tous ces gens exilés sur ce sol pierreux est précaire, car ils sont obligés d'attendre une semaine entière le navire qui doit les fournir de vivres et d'eau. Cette situation misérable poussa un jour Ferdinand VII, qui avait abandonné à la légère bien des colonies autrement importantes, à offrir au Sultan de l'époque l'échange du Peñon contre quelques chevaux marocains. Le Sultan refusa, estimant sans doute qu'il perdrait au change. En 1872, les Cortès décidèrent en principe l'évacuation de ce presidio. Mais les Cortès proposent et le roi dispose, car Peñon de Velez de Gomera est toujours espagnol. Il pourrait l'être ainsi pendant des siècles que personne ne songerait à disputer à l'Espagne la possession de ce rocher tombé des falaises du Rif...

... Au retour, le petit vapeur touche à Alhucemas, autre exil non moins lamentable sur un îlot rocailleux à peine séparé de la côte par quelques brasses. Dans la baie de Nekour, au bas du territoire de Tamsouan, à peu près à égale distance de Melilla et du Peñon, pointe un petit archipel d'une douzaine d'écueils noirâtres dont le plus gros a été livré aux Espagnols en 1557 par le Sultan Mouley-Abdallah qui ne se souciait pas du tout de voir les Turcs s'établir

dans les *Hadjar-Nekour* (nom arabe de l'archipel), comme ils l'avaient fait en face de Badis. Près de là, sur le flanc de la colline qui domine le littoral, s'élevait une petite ville rifaine appelée par les géographes arabes *El Mezemma*. Les Espagnols estropièrent ce mot et en firent Alhucemas, qui devint le nom de leur nouvelle possession.

En France, on ignorait cette occupation, peu apparente il est vrai, et une compagnie commerciale française qui voulait exploiter la côte du Rif résolut en 1665 de s'installer dans la baie de Nekour sous le nom de « Compagnie d'Abouzème » (autre façon d'estropier *El Mezemma*). Un de ses représentants, Roland Fréjus, se rendit même à Thaza porteur de lettres de crédit de Louis XIV pour avoir une entrevue avec le Sultan Mouley-Rachid. A cette époque le Makhzen, sous prétexte de ménager les susceptibilités, savait aussi bien faire lanterner les Européens que de nos jours. Au lieu de mettre au courant l'agent de la Compagnie d'Abouzème, on atermoya, on lui fit des promesses ambiguës. Impatienté, celui-ci revint, juste à temps, pour apprendre que le prince de Montesacro installait à Alhucemas un presidio pour le compte de l'Espagne. Après avoir vu de près les choses, le Rif, le Makhzen, et toutes les difficultés qui en ressortissaient, Roland Fréjus ne dut pas regretter d'avoir échoué dans sa tentative.

Aujourd'hui, El Mezemma n'est plus qu'un village au milieu de beaucoup de ruines et Alhucemas est un bagne encore plus mesquin

que le Peñon. La citadelle, les prisons, l'hôpital, l'église et quelques maisons civiles se massent étroitement sur une plate-forme rocheuse et étriquée, peu élevée au-dessus du niveau de la mer. Deux cents soldats, autant de forçats et une cinquantaine de petits négociants forment la population de cette terre d'exil. Parfois, lorsque la mauvaise mer ou l'état de ses machines ne permet pas au vapeur de service de venir à jour fixe au presidio, la garnison est obligée de mettre son pavillon en détresse pour arrêter les navires qui passent et leur demander un peu d'eau douce. Ou bien alors elle est obligée de recourir aux Temsaman du rivage qui, en rechignant, livrent à prix d'or des mauvais vivres et de l'eau sale aux malheureux affamés...

... Les îles Zaffarines sont situées à 27 milles à l'est de Melilla, en face de l'embouchure de la Moulouïa. C'est un petit archipel de trois gros rochers bruns groupés en demi-cercle à environ trois kilomètres du rivage : l'île du Congrès, l'île d'Isabelle II et l'île du Roi. L'îlot du milieu, Isabelle II, est occupé par le Pénitencier où logent les forçats et par la caserne des soldats qui gardent le bagne. Un phare prévient les navires du danger qu'il y aurait à se jeter sur ces récifs. Le nom des Zaffarines (*Chafarinos* en espagnol) vient, dit-on, de celui de la tribu des Beni-Djâfar à qui elles furent échues en partage après la conquête arabe. Entre la plage de la Moulouïa et le petit archipel la mer est presque toujours calme ; aussi, par les gros temps, les navires qui se trouvent dans

ces parages viennent-ils se mettre à l'abri dans le chenal.

Jusqu'en 1847, les Zaffarines sont restées inoccupées. La France, malgré ses succès en Algérie, malgré sa main-mise sur la province d'Oran, avait négligé d'installer un poste sur ces îlots ; ce qui cependant pouvait avoir une grande utilité comme base de surveillance des populations marocaines très remuantes de la région. Enfin, on se décida à occuper l'archipel et le *Véloce*, navire de guerre, fut chargé de l'opération. Mais, comme il arrive trop souvent, la chose fut ébruitée avant d'être mise à exécution et l'Espagne avertie envoya elle aussi, de Malaga, une frégate qui précéda de quelques heures le *Véloce*. Celui-ci, en voyant le pavillon de Castille flotter sur les rochers qu'il avait ordre de prendre, rebroussa chemin et revint à Oran.

L'entretien d'une garnison et d'un presidio aux Zaffarines, coûte très cher au gouvernement espagnol, comme d'ailleurs toutes ses possessions sur la côte rifaine. Les provisions et l'eau sont amenées par bateau, et le moindre retard met la petite colonie dans la plus grande détresse. Quant à aller se ravitailler sur la côte, c'est risquer des coups de fusil des Kibdana, trop heureux de jouer un mauvais tour à ces chiens de chrétiens campés sur les *Hadjrat Kibdana,* comme ils appellent les îles.



OUJDA

CHAPITRE XIX

Oujda, 4 octobre 1904.

Le plus sûr chemin de Fez à Oujda, sinon le plus court, passe par Tanger et par Nemours. C'est cette voie indirecte que les représentants et les soldats du Makhzen prennent depuis deux ans, depuis que la route de Thaza est coupée par les tribus révoltées et par la présence du Prétendant. Les négociants, les voyageurs suivent la même voie, utilisent nos bateaux pour gagner Nemours et nos diligences pour atteindre Lalla-Marnia par l'excellente route si pittoresque et sinueuse qui passe à Nédroma. Ce petit voyage à travers un coin d'Algérie serait excellent pour notre influence si soldats, commerçants ou diplomates se laissaient impressionner par les facilités de déplacement et la sécurité que notre civilisation leur offre. Mais le raison-

nement par comparaison n'est pas encore entré dans les cerveaux marocains.

« Le Maroc commence à Marnia, me disait un gros marchand de Tanger en souriant, puisque à partir de là la piste commence et la route carrossable cesse. » Il est de fait que la pénétration pacifique et économique que l'on destine au Maroc devrait déjà avoir fait toutes ses preuves en Algérie, surtout dans les confins de la province d'Oran. Depuis longtemps déjà une voie empierrée, semblable à celle de Tlemcen, devrait conduire au moins jusqu'au territoire marocain. D'aucuns prétendent même qu'une interruption brusque de cette route à la frontière aurait nettement indiqué que là où s'arrêtait le service des Ponts-et-Chaussées, là commençait la barbarie. Il eût encore mieux valu pousser les travaux jusqu'à Oujda ; personne ne s'y fût certainement opposé et aujourd'hui on pourrait continuer le tronçon plus avant, au lieu d'en être encore à la construction d'une route qui, partant de Marnia, se dirige sur Oujda. C'est un retard très appréciable.

Il en est de même du chemin de fer. Depuis plusieurs années la locomotive devrait siffler à Marnia, au besoin conduire jusqu'à la frontière, pour être prête à s'élancer sur le territoire étranger dès le jour où on aurait pu arracher du Makhzen un lambeau d'autorisation. Au lieu de cela, la construction d'une voie ferrée Tlemcen-Marnia est à peine décidée depuis quelques mois, et on en est encore à la période des études sur le terrain. On ne tardera pas à se

rendre compte combien ces atermoiements qui ont trop longtemps duré sont préjudiciables.

Qui donc nous avait raconté qu'une belle route conduisait à Andja et que, pour marquer leur mépris à l'égard de l'administration française, les Marocains affectaient de marcher à côté, en pleins champs. C'est une légende qui a circulé dans les conversations et que de grands journaux ont même reproduit. Une mauvaise piste semée de grosses pierres tout le long de ses vingt-huit kilomètres relie Marnia à Oujda. Elle franchit deux oueds et quelques marécages. Au printemps et en été, la sécheresse permet de passer en voiture et d'y être secoué comme dans un panier à salade. En hiver, on est obligé d'avoir recours à un mulet ou à un cheval. Les représentants du Makhzen et les habitants d'Andja tolèrent, tout en faisant la grimace, la venue dans leur ville des deux ou trois voitures de louage de Marnia qui amènent de temps à autre quelques voyageurs marocains débarqués à Nemours ou un touriste français arrivé de Tlemcen. Un service régulier faciliterait cette excursion, car le prix du transport revient encore assez cher.

Il est interdit à une charrette d'aller à Oujda, sous prétexte qu'elle pourrait concurrencer les muletiers et les chameliers. Il y a dix-huit mois, un charretier espagnol qui avait enfreint ce réglement et qui avait conduit à la ville marocaine une voiture de pastèques se vit, une fois qu'il eut pénétré dans les murs, entouré par une foule menaçante et hurlante qui profita de son

embarras pour lui piller ses pastèques. Ahuri, menacé de mort, le malheureux conducteur fut mis à l'abri par les autorités dans la prison de la Kasbah. L'*amel* (gouverneur) lui fit une verte semonce, lui infligea une forte amende, et ne lui rendit charrette et attelage qu'à la condition de partir sur le champ et de ne plus jamais revenir. Ceci se passait à quatre lieues du territoire français, mais personne ne se soucia d'intervenir.

La piste d'Oujda traverse un pays peu intéressant, région de plaines peu productives, caillouteuses, formées d'argiles rougeâtres, où les touffes grises des chaumes desséchés n'offrent aux troupeaux qu'une maigre pitance. Nous croisons de nombreux Arabes montés sur de petits chevaux maigres et nerveux qui se rendent, le fusil en bandoulière, au marché d'Oujda. Ce sont des indigènes algériens de la frontière, des Beni-Ouassia, autorisés à être ainsi armés pour se défendre contre les attaques possibles des tribus marocaines. Par contre, les Marocains ne sont pas admis à circuler avec des armes sur le territoire algérien. Mais il est fait de nombreuses dérogations à cette défense.

Nous arrivons à un campement de cavaliers indigènes qui sont chargés de faire la police pour notre compte sur la limite des deux territoires. Ils dépendent du commandant militaire de Marnia et sont à la solde de la France. Leur accueil maussade et dénué de cordialité me rappelle celui des *nzala* sur la piste de Fez, avec cette différence qu'ici nous sommes en Algérie. Quelques tentes en poil de chameau,

un puits, un café maure, des chevaux entravés qui mangent un peu de paille, des hommes à demi nus couchés à l'ombre d'une haie d'épines ; tel est le poste sommaire qui surveille le chemin d'Oujda à Marnia.

A partir de là, les tribus nomades qui circulent dans la plaine sont quelque peu indécises sur leur sort et sur le maître auquel elles doivent obéir. Il fut un temps où, après avoir fait pâturer leurs moutons et leurs chameaux en Algérie, elles passaient au Maroc pour se soustraire à la collecte de l'impôt. Aujourd'hui, dans la crainte du Prétendant et des pillages qui suivent ses expéditions, elles ont placé leurs tentes à cheval sur la zone frontière et se trouvent prêtes en cas d'alarme, à se répandre en deçà de la limite algérienne. Les partisans du Roghi sont trop prudents pour venir les poursuivre jusque-là. Nous traversons les douars de ces pauvres diables toujours aux écoutes, toujours sur le point de décamper si à l'horizon, dans l'Ouest, apparaissent des cavaliers suspects...

... Des indigènes se joignent à nous. Ils vont aussi à Oujda faire quelques emplettes, et surtout s'informer des dernières nouvelles. Bou-Hamara vient de prendre Aïoun-Sidi-Mellouk et le bruit répandu de ce succès ne laisse pas que d'émouvoir les esprits. Les conversations vont leur train, commentant avec une singulièce facilité et avec un verbiage inépuisable des événements qu'ils connaissent très mal. De fiers arabes à cheval nous dépassent au galop, sans mot dire. Des piétons qui poussent devant

eux des ânes maigres se laissent distancer par nous en nous souhaitant bon voyage. Ils vont chercher à Oujda des petits pains de sucre enveloppés dans leur papier bleu moiré qui ont passé en franchise sur le territoire marocain pour les ramener en fraude en Algérie où ils tâcheront de les revendre aux épiciers de Nemours, de Nédroma ou de Marnia. Ils risquent gros jeu à ce métier, car nos douaniers sont intraitables, et quand ils peuvent mettre la main sur un contrebandier « ils ne le ratent pas », selon leur expression militaire.

Parfois, dans la plaine jaune tachetée de broussailles, on aperçoit un Marocain qui trottine, embarrassé par de lourds paquets dissimulés sous son burnous et sous sa djellaba. Soudain, il se met à courir plus rapidement, à grandes enjambées ; c'est qu'il a vu pointer au-dessus de la ligne d'horizon, deux uniformes vert-sombre chevauchant dans la zone frontière, et il essaye de gagner du terrain, tout en espérant qu'il ne sera pas aperçu. Mais les gabelous ont l'œil perçant ; ce burnous gris qui se hâte là-bas dans la brousse, ne leur dit rien qui vaille, et ils enlèvent leurs montures au galop. Alors notre homme s'arrête deux ou trois fois, s'accroupit lestement, et repart d'un pas dégagé et placide. Quelques minutes après et les douaniers l'interpellent, lui enjoignent de s'arrêter. Lui, docile, se laisse faire. On le fouille sans égards sous ses vêtements, on le houspille un peu et on le laisse aller, car on n'a rien trouvé sur lui. Les uniformes repartent et continuent leur tournée,

tandis que le Marocain s'éloigne doucement, décrit un arc de cercle dans la plaine, revient à son point de départ, s'assure d'un coup d'œil qu'il n'y a plus de danger et va reprendre dans les touffes de jujubier sauvage les pains de sucre qu'il y a semés prestement au moment où il allait être pris...

... Les derniers vallonnements qui nous cachaient Oujda, s'aplanissent et la ville apparaît dans sa ceinture épaisse de verdure qui tranche nettement au milieu de la plaine nue. Le feuillage sombre des oliviers domine ; des haies de roseaux abritent des jardins bien cultivés et irrigués par une eau abondante où poussent des figuiers, des abricotiers et des mûriers nombreux. Toutes les villes marocaines du reste se sont élevées au milieu des eaux courantes, là où une végétation verdoyante se massait sur un sol fertile et humide. C'est uniquement à cela qu'est due l'origine des cités que les princes berbères ont bâties dans l'intérieur du Maroc : Fez, Meknez, Oujda, Kçar-el-Kebir, points dénués de toute défense naturelle, dans des plaines très plates et parfois dominées par des montagnes élevées d'où les tribus révoltées peuvent s'élancer sans difficulté. Il est curieux de constater au contraire qu'en Algérie les villes étaient presque toutes des points stratégiques et bien abrités contre un coup de main : Mascara, Miliana, Médéa, Constantine, en sont des exemples.

Oujda n'est ni la clef stratégique d'une région, ni un point d'aboutissement écono-

mique. Elle s'élève, grise et délabrée, derrière ses murailles de pisé, dans la plaine des Angad, au sud des Beni-Snassen, à quelque distance de l'oued Isly. La piste de Thaza à Tlemcen passe non loin de là et, au temps où le chemin était à peu près sûr et suivi par les caravanes, Oujda était une étape fréquentée. Très éloignée du véritable noyau du Blad-Makhzen qui se masse aux abords de l'Océan, séparée des territoires pacifiés par des régions indépendantes ou révoltées qui ont toujours fait partie du Blad-Siba, cette petite ville végète misérablement depuis plusieurs siècles et c'est par pure tradition d'âges meilleurs que le Sultan y entretient des représentants de son pouvoir.

Il y régnait cependant une certaine animation sous le règne précédent de Mouley-Hassan. Le pays était calme, la route de Thaza et de Fez ouverte au commerce, de sorte que de nombreux indigènes venaient s'approvisionner au marché d'Oujda et y entretenaient un mouvement économique de quelque importance. On y voyait des négociants de Fez, obèses et placides dans leurs vêtements légers et simples, irréprochablement propres ; des Berbères des Beni-Snassen bien râblés, armés d'une carabine à répétition, d'un poignard et d'un pistolet damasquinés, gesticulant et causant très fort, criant beaucoup et achetant peu ; les Arabes Angad armés jusqu'aux dents également mais plus calmes, à l'aspect minable dans leur burnous loqueteux, amenant des petits bœufs roux et des chèvres étiques. Mais depuis la



(Cliché Lt Mougin).

Oujda. — Fossé et Ruisseau hors les Remparts



période d'anarchie qui est née avec l'avénement du Sultan actuel Abd-el-Aziz, et surtout depuis la révolte du Prétendant qui a jeté le désarroi dans ces existences routinières, Oujda a été de plus en plus désertée. Les muletiers et les chameliers sont restés dans la région de Fez et ne sont plus venus chercher ou apporter des marchandises ; les Beni-Snassen et les Angad, soupçonnés non sans raison d'avoir des sympathies pour le Roghi ont été tenus à distance par le Makhzen. C'est en effet un usage courant dans les villes marocaines que d'interdire aux tribus douteuses l'accès des marchés ; c'est surtout un moyen infaillible pour se les mettre à dos et s'assurer leur hostilité. Enfin, depuis que Bou-Hamara et ses partisans évoluent dans la région d'Oujda, depuis qu'il a failli prendre la ville d'assaut et qu'il s'est emparé de la Kasbat-el-Aïoun, la petite bourgage est complètement désemparée.

Sur les 8.000 habitants qui peuplaient Oujda, la plupart des commerçants sont partis avec leurs familles et leur petit avoir, notamment ceux qui étaient originaires de Fez et de Tanger. Seuls sont restés les jardiniers, quelques marchands, les douaniers, et enfin les pauvres diables qui n'avaient rien à perdre...

... En venant de Tlemcen, on pénètre dans Oujda au Nord, soit par la porte de la Zaouïa ou de Sidi-Abd-el-Ouahed. Les remparts encore bien conservés sont entourés d'un large fossé d'enceinte autour desquels s'étendent les jardins ombragés d'oliviers magnifiques, de saules

feuillus, de mûriers très verts et de figuiers noueux. Des cultures maraîchères s'entremêlent aux luzernières et aux carrés de vignes ; des *seguia* bien entretenues répandent à travers cette végétation l'eau bienfaisante qui l'abreuve sous un soleil de plomb, au gros de l'été. L'intérieur de la ville est triste et morne ; il sent l'abandon et la faillite. Il s'en faut de peu qu'il ne rappelle le mortel silence d'Arzila, la cité ruinée où le commerce est prohibé.

Trois autres portes donnent accès dans Oujda au Sud : Bab-Sidi-Aïssa, Bab-el-Aïoun (porte des Fontaines) et Bab-el-Khemis. Au Sud-Est, débordant des murailles, un rectangle fortifié forme le quartier de la Kasbah. Là, autour d'une place au niveau inégal, s'élève Dar-el-Makhzen, agglomération de bâtisses où vivent ceux qui détiennent le pouvoir. L'*amel* (gouverneur), le commandant des troupes qui s'abrite prudemment en ville tandis que l'armée déguenillée vagabonde dans la campagne, le cadi, les secrétaires et les chaouchs. Tout ce monde là mène une existence oisive qui se partage entre le sommeil, les repas, et l'absorption continue d'innombrables tasses de thé.

A proximité s'élève une maisonnette mal bâtie qui a été généreusement offerte à la mission militaire française. Cette mission comprend un capitaine d'infanterie, un lieutenant de tirailleurs, un sergent de zouaves et quelques tirailleurs qui ont adopté le costume civil marocain. Elle est en principe chargée d'instruire les troupes de la garnison d'Oujda. Les

premiers temps de son séjour elle fit en effet pivoter tant bien que mal les recrues marocaines, leur apprit la manœuvre du canon, et contribua certainement par sa présence et son attitude résolue à la résistance qu'Oujda opposa au siège du Prétendant qui dut se retirer.

Mais, depuis de longs mois les soldats du Makhzen ont évacué la ville pour mener campagne contre le Roghi et ont dressé, très loin de là, leurs tentes qu'ils déplacent constamment. De sorte que la mission française qui a reçu des ordres pour rester à Oujda est complètement inactive et mène une existence dénuée d'intérêt. Il est presque impossible à ses membres de pousser une promenade un peu loin des remparts sans risquer d'essuyer un coup de feu d'un fanatique dissimulé dans la broussaille. Outre cela, nos officiers dépendent de la légation de Tanger, à l'autre extrémité du Maroc. Ils ne doivent avoir aucune attache officielle avec le Gouvernement Général de l'Algérie et naturellement avec le commandant du cercle de Marnia qui réside à quelques lieues. Pour communiquer par lettres ou par télégrammes avec notre Ministre à Tanger, ils envoient un cavalier spécial à la poste de Marnia. Lettres et dépêches passent par Tanger et par Oran. On voit d'ici l'ingéniosité de cette combinaison ! Ça durera jusqu'au jour où on s'apercevra que c'est ridicule.

Les membres de la mission n'ont donc qu'à se croiser les bras. Il faut cependant savoir gré au lieutenant Mougin de ne pas vouloir rester

inoccupé et de se livrer à des travaux de recherches en rapport avec la situation qu'il occupe. Il a pu communiquer à M. de Flette de Roquevaire, pour sa nouvelle édition remarquable de la carte du Maroc, les plans d'une exactitude très minutieuse d'Oujda et d'Aïoun Sidi-Mellouk...

... Il y a cinq autres quartiers dans la ville séparés, comme dans toutes les cités marocaines, par des portes bardées de fer. Comme ailleurs, chaque quartier a son Mokaddem qui gère les biens de la communauté : mosquée, bain maure et fondouk, et qui est chargé de fonctions policières. Les rues sont d'une saleté repoussante et ne laissent rien à envier sous ce rapport aux artères de Larache ou de Kçar-el-Kebir. Cependant, à Pâques 1904, lors de la venue de M. Etienne, on a enlevé des immondices qui pourrissaient là depuis des années, et ce nettoyage éphémère a enlevé un excès de fumiers qui, cinq mois après, n'a pas encore eu le temps de se reformer.

Auprès de la Kasbah, se trouve le quartier de Chekiane qui ouvre à l'extérieur par Bab-Zaouïa. On y trouve la grande mosquée avec son minaret élevé et svelte qu'on apercevait de très loin, mais qui de près n'offre aucune délicatesse d'architecture. Plus au Nord, dans le quartier des Oulad-Amran, se croisent les ruelles marchandes qui aboutissent à *Kaïceria*, le véritable centre de négoce, petite place entourée d'une sorte de mur d'enceinte auquel sont adossés, circulairement, des petits magasins

élevés au-dessus du sol. Mais actuellement, la plupart des boutiques sont fermées, cadenassées ; le marché est désert ; les débitants ont presque tous émigré, les chalands ne viennent plus, et là comme à El-Kçar, comme dans bien d'autres centres, le commerce se meurt faute de sécurité. A droite, c'est le quartier réputé le plus ancien, celui d'Ahl-Oujda, où s'étend une vaste esplanade ensoleillée et couverte de détritus desséchés. C'est la place des caravanes ; seulement, il n'y a plus de caravanes. A gauche, c'est le quartier des Oulad-Lhassem et, non loin du marché, le *Mellah* ou quartier juif, dont la plupart des habitants se sont enfuis, dans la crainte du Prétendant. Le peu qui en reste est dans une grande misère car les affaires ne vont pas et l'argent ne circule plus. Ils sont revêtus du costume uniforme des Juifs marocains des villes : tunique noire, ouverte par devant, serrée à la taille par une ceinture brune, calotte noire qui recouvre à demi leurs cheveux huileux et longs d'un doigt. Au Nord-Ouest enfin, le quartier des Oulad-el-Kadi, côtoyant des vergers touffus qui ont pénetré jusque dans l'enceinte de la ville.

En dehors des murs, une fois qu'on a franchi la ceinture de verdure qui les entoure, c'est la plaine inculte, limitée à l'horizon par les lignes violettes des montagnes. Au Nord, on aperçoit dans le lointain, les crêtes des Beni-Snassen, tandis qu'au premier plan se détache, à une dizaine de kilomètree, le Djebel-Mer'ris au bas duquel coule vers l'Algérie l'Oued Isly. C'est là

qu'en 1844 nos troupes infligèrent aux troupes marocaines venues au secours d'Abd-el-Kader la défaite que l'on sait. Après cette journée décisive qui, jointe au bombardement de Mogador et de Tanger, nous mettait vis-à-vis du Sultan du Maroc dans une posture des plus favorables, nous aurions pu nous assurer des garanties et une situation privilégiée pour l'avenir. Il en serait résulté pour notre politique extérieure des avantages que, de longtemps, nous ne pourrons retrouver, par suite de la tournure compliquée qu'a prise la question marocaine dans ces dernières années, question que les traités avec l'Angleterre et avec l'Espagne n'ont pas solutionnés aussi clairement qu'on pourrait le croire. Au lieu de cela, nos généraux-diplomates furent bons princes et les conséquences de la bataille d'Isly aboutirent à un traité enfantin de délimitation qui commençait par ces mots : « Les deux Empereurs... etc. »

Au Sud, les massifs de Ras-Asfem et du Djebel-Msitla barrent l'horizon de leur croupe grise, tandis qu'à l'Est, le long d'une large vallée, où la plaine ondule mollement en mamelons aplatis, la piste de Fez sillonne en droite ligne les champs dévastés par l'anarchie des tribus et la guerre de partis, la piste qui conduit à la fameuse trouée de Thaza, route naturelle de l'Algérie à l'Océan, vers laquelle depuis cinquante ans, les esprits conquérants essaient vainement d'entraîner la France dans une entreprise hasardeuse.



APRÈS LES TRAITÉS

CHAPITRE XX

Novembre 1904.

Il m'a semblé utile de résumer ici les conséquences auxquelles les récents traités font aboutir les trois pays les plus intéressés à l'avenir du Maroc : l'Angleterre, l'Espagne et surtout la France.

Angleterre. — Les Anglais nous ont concédé une influence prépondérante. Ils n'avaient sur le Maroc aucun droit ; nous non plus d'ailleurs. Mais ils pouvaient, grâce à une politique dissimulée, grâce à des agents plus ou moins officieux, contrecarrer nos agissements auprès du Sultan. Il est indéniable que dans ces dernières années ils avaient réussi à acquérir une situation politique privilégiée au Maroc ; le Makhzen subissait réellement une impulsion anglaise. L'Angleterre nous a laissé la liberté

de prendre sa place, nous a reconnu le droit de veiller à la tranquillité du pays, de lui prêter notre assistance pour toutes les réformes administratives, économiques, financières et militaires dont il a besoin. Elle s'engage à ne pas contrarier notre action au Maroc à condition que nous n'entravions en rien la sienne en Égypte.

Le traité donne aux sujets anglais le droit de résider ou de voyager dans toutes les régions soumises à l'autorité du Sultan et établit une juridiction consulaire pour les sujets anglais. Il leur donne le droit de commercer librement au Maroc, dans les mêmes conditions que les indigènes et que les sujets de la nation la plus favorisée. En somme, l'Angleterre ne s'efface pas complètement. En exigeant de nous un accord avec le gouvernement espagnol, elle l'a bien montré. Elle a non seulement sauvegardé ses intérêts commerciaux, mais aussi ses intérêts stratégiques, grâce à la neutralité consentie des côtes méditerranéennes. Nous nous sommes en effet engagés vis-à-vis d'elle à ne construire aucun ouvrage militaire de Melilla au Sebou. Le gouvernement britannique proclame le « libre passage du détroit de Gibraltar », ce qui ne lui ôte en rien les prérogatives exceptionnelles que lui confère la possession de la forteresse et du port de guerre de Gibraltar.

Les dernières discussions de la Chambre sur le traité franco-anglais semblaient établir nettement notre liberté d'action au Maroc. Et cependant la politique anglaise n'a pas abso-

lument disparu devant nous. Il est au moins étrange que la légation d'Angleterre ait manifesté un tel zèle pour prendre en mains l'affaire El-Menebhi à Tanger et pour revenir sur les premières dispositions qui éloignaient quelque temps l'ex-ministre de la guerre en Egypte. Est-ce donc là notre droit *exclusif* de régler les incidents intérieurs marocains ? Nous aurions aimé voir une attitude plus franche, un effacement politique absolu de la part de l'Angleterre qui, de même que l'Allemagne, aurait dû avoir seulement à cœur de sauvegarder l'intégrité de ses intérêts économiques dans le présent et dans l'avenir. Il appartient à notre diplomatie de rappeler sans réticences à l'Angleterre quelle doit être sa ligne de conduite si ses représentants officiels paraissent l'oublier.

Espagne. — Les intérêts espagnols au Maroc doivent attirer d'autant plus notre attention que le traité franco-espagnol vient à peine de se conclure. J'ai dit, et d'autres l'ont mieux dit que moi, ce qu'il fallait penser de ces « droits historiques » que l'Espagne a invoqués et qui, dans notre siècle de positivisme, font sourire ceux auxquels on oppose de tels arguments. On a pu faire remarquer, non sans raison, que le Maroc avait, dans ce cas, plus justement des droits historiques à alléguer sur l'Espagne, puisque ses aïeux ont conquis et civilisé à un moment donné la péninsule ibérique, tandis que les Espagnols ne pourraient se vanter de la réciproque. Le Maroc, qui fut au moyen âge la « Métropole » de l'Espagne, pourrait le rede-

venir, au sens économique du mot, grâce à ses qualités naturelles, une fois que ses ressources seraient mises en valeur. On peut d'ailleurs, en compulsant les archives de l'histoire, constater que les traités hispano-marocains assimilaient parfois, au point de vue juridique, le territoire des presidios au pont d'un navire de guerre. De plus, la haine dont les Espagnols ne savent pas se départir à l'égard des Musulmans les dégagera difficilement de ces idées ataviques de croisade que la reine Isabelle la Catholique leur a laissées en héritage. Nombreux sont encore les chauvins de la péninsule partisans de la guerre religieuse, de la *guerra a los Moros* Dans ces conditions, mieux vaut pour l'Espagne de laisser dans l'oubli ces prétentions d'ordre historique qui ne peuvent que fausser l'esprit du rôle pacifique qu'on attend d'elle au Maroc.

Le grand privilège de cette nation, c'est sa position géographique qui la place à quelques heures de l'Afrique, et la grande preuve de son incapacité c'est de n'avoir point su profiter dans une mesure honorable de cette situation privilégiée. Ses relations économiques avec le Maroc se réduisent à un rôle passif ; son œuvre matérielle se réduit à la possession séculaire de quelques hectares de rocher et de terre stérile, prisons mornes et silencieuses où des forçats misérables paient tristement leur dette à la société ; son influence morale est nulle et ne dépasse pas la limite des enclaves qu'elle s'est taillées sur le territoire marocain.

Pour des motifs diplomatiques et stratégiques

que l'Espagne ne saurait guère expliquer, Tarifa, la ville méridionale la plus rapprochée du littoral africain, reste un port fermé et n'a aucune espèce de relation avec le Maroc, tandis que Gibraltar, beaucoup plus éloignée de Tanger, entretient avec cette dernière des rapports constants. L'organisation postale espagnole au Maroc laisse grandement à désirer et les sujets d'Alphonse XIII eux-mêmes, à Tanger et ailleurs, préfèrent s'adresser aux offices étrangers, notamment aux postes allemande et française. Le câble Tanger-Algésiras s'est rompu quelque temps après son installation et n'a jamais été réparé depuis.

Parmi les cinq à six mille Andalous qui ont immigrés à Tanger, une faible minorité est intéressante et digne de représenter honorablement leur patrie d'origine. Le reste est un composé d'échappés de bagne et d'ouvriers turbulents, de condition misérable, dont les revendications sociales et l'effervescence anarchiste contribuent fort peu on l'avouera à l'accroissement d'une influence espagnole dans le Maroc du Nord.

Le commerce, comparé à celui de la France et de l'Angleterre, est insignifiant. Il représente seulement 8 o/o du commerce total du Maroc avec les pays étrangers. On a constaté qu'il ne faisait que décroître devant la concurrence étrangère. Le commerce est d'ailleurs presque tout entier d'exportation. L'importation espagnole est de peu de valeur et il est tel port, comme Larache, où les rapports consulaires ne

la mentionnent même pas. Elle consiste surtout dans l'approvisionnement en objets et en comestibles nationaux des Espagnols qui habitent le Nord du Maroc. Ajoutons que le ravitaillement de Ceuta et de Melilla se fait par une compagnie maritime anglaise.

Les possessions espagnoles consistent, comme on a pu le voir plus haut, en cinq presidics sur la côte méditerranéenne. Malgré la situation stratégique de certains de ces postes, l'Espagne n'en a tiré aucun bénéfice matériel ou moral. Il est bien évident que les Marocains campés aux environs de ces bagnes ne se trouvaient ni flattés ni attirés par ce contact avec le rebut de la population espagnole. Outre ces points d'occupation, l'Espagne revendique *Santa Cruz de Mar Pequeña*, concession que le traité de 1860, non sans quelque malice, lui reconnaît sur l'Atlantique, et qu'elle recherche vainement depuis cette époque sans pouvoir en découvrir l'identité. En réalité, ce que l'Espagne appelle une œuvre coloniale au Maroc se réduit à une pure intervention administrative et officielle pour faire garder militairement les enclaves qu'elle possède depuis 400 ans et les forçats qu'elle y entretient.

Malgré sa situation exceptionnelle au point de vue commercial et stratégique, Ceuta n'importe que pour sa consommation locale. La viande vient de Tanger, ville marocaine, sur dee vapeurs anglais. Elle ne fait pas de commercs avec les indigènes ; il n'y a du reste pas de douane à ses portes, comme à Melilla. C'est

pour elle un prétexte pour introduire sans difficulté en territoire marocain des fusils nombreux de toutes marques et pour entourer de toutes les garanties de liberté nécessaires ce qu'ailleurs on appelle de la contrebande d'armes.

Melilla s'est un peu relevée, en 1887, de la situation dans laquelle elle végétait jusque là, lorsqu'elle fut déclarée port franc. Ce n'est pas un centre d'exportation. Les articles d'importation destinés à l'intérieur du pays, sont français, anglais, voire russes. D'Espagne, il n'arrive que les vivres et les condiments nécessaires à l'alimentation de la ville. L'entretien des presidios coûte annuellement à la Métropole environ 2.500.000 pesetas, alors que leurs recettes commerciales se montent à peine à 400.000 pesetas. Les dépenses énormes sont un véritable gaspillage que rien ne justifie et où le contrôle le plus élémentaire fait défaut.

En somme, l'Espagne est installée depuis quatre siècles sur le littoral méditerranéen du Maroc. Pendant quatre siècles elle a été seule à jouir d'une situation privilégiée dans un pays barbare qui se dresse à ses portes et elle n'a eu à lutter contre aucun privilège étranger. Et cependant elle n'est jamais parvenue à acquérir au Maroc une influence quelconque, fût-elle d'ordre politique ou économique. Actuellement, la situation est sensiblement modifiée. L'intervention officielle et prépondérante de la France met quelque peu en échec les intérêts espagnols. Il faut se demander si, en cette occurence nouvelle, l'Espagne trouvera, pour relever son

rôle en Afrique, aux yeux de l'Europe, des moyens plus efficaces que ceux dont elle a usés durant les quatre cents ans où elle a possédé le monopole *moral* en quelque sorte de la pénétration.

L'accord franco-espagnol dont certaines clauses sont tenues secrètes semble réserver à l'Espagne certains privilèges d'influence dont elle jouira pleinement dans une quinzaine d'années, lorsqu'elle aura prouvé, par une intervention heureuse, qu'elle est encore une nation coloniale. Reste à savoir si ses ressources financières et ses gouvernants lui permettront, dans la mesure du nécessaire, de faire ses preuves.

France. — La France a pensé avec raison qu'elle ne pouvait permettre à aucun Etat Européen de prendre, à l'ouest de l'Algérie, une situation plus forte que la sienne, et que le Maroc aux mains d'une autre puissance eût été un danger pour ses Colonies de l'Afrique du Nord. La voilà donc, de par les récents traités, en mesure d'étendre sur le Maghreb tout entier son champ d'expansion et d'expérience coloniales.

Ce qui est indispensable à l'action nouvelle de la France, c'est une unité de direction qui évitera les tiraillements entre des administrations diversement intéressées et entre deux politiques orientées sur des données divergentes. Il est évident que le Makhzen profiterait non sans satisfaction des désaccords de vues qui pourraient se produire entre le Gouvernement de l'Algérie et le Ministère des Affaires étran-

gères. C'est pour cela qu'il faut une unité de direction qui ne devra pas envisager la question sous un seul angle, soit qu'elle la considère d'Alger, soit qu'elle l'examine de Tanger ou de Fez. Cette direction unique devra concilier avec le tact et la fermeté nécessaires les deux situations très différentes qui se présentent dans le Blad Makhzen et sur la frontière algérienne.

Certes, nous devons songer avant tout à une politique de pénétration pacifique. Mais cette politique doit être basée seulement sur un sentiment d'équité et d'humanité. Il faut le faire bien entendre au Sultan et, s'il regimbe, le convaincre que pas un instant nous n'avons songé, dans nos intentions pacifiques, à nous inquiéter des misérables troupes qu'il pourrait opposer à une intervention armée de notre part. Au besoin, on pourrait lui rappeler que dernièrement encore il a suffi d'un petit poste de 50 zouaves sur la frontière oranaise pour arrêter sa fameuse armée d'Oujda de 700 hommes, — fuyant devant le Prétendant jusque sur le territoire algérien, — pour la désarmer et pour la reconduire en terre marocaine où on lui restitua ses fusils de calibres variés.

Les traités que nous avons signés avec l'Angleterre et l'Espagne ne doivent entraver en aucune façon la mission civilisatrice que la France a des velléités de remplir au Maroc. Et cependant on remarque une hésitation dans la politique à suivre dans ce pays, Il semble que depuis longtemps des projets devraient être élaborés, prêts à être mis en pratique du jour

où les nations rivales nous laisseraient le champ libre. Nous en sommes encore à la période de tâtonnements ; mais il serait fâcheux que cette période se prolongeât indéfiniment.

« Le Maroc, a dit un député estimé, doit être pacifié par ses seuls moyens et par ses seules ressources. » Le point de départ, c'est l'organisation de l'armée et de la police qui, dans les Etats les plus paisibles de l'Europe, sont indispensables au maintien des libertés et de la sécurité publiques et économiques et qui, dans un pays barbare comme le Maroc, sont les premiers rouages qu'il est nécessaire de faire fonctionner.

Mais, ainsi que l'énonce ce dilemme humoristique : « Pour avoir une armée il faut de l'argent, et pour avoir de l'argent il faut une armée. » Comme ce cercle vicieux n'a pas encore été solutionné, la situation est pendante, embarrassée et le Maroc continue à n'avoir ni argent ni armée.

Il est nécessaire de recourir à une action basée sur une entente cordiale avec le Makhzen. Mais encore il faut que le Sultan et son entourage soient de bonne foi et que nous ne soyons plus les victimes de cette duplicité dans laquelle ils étaient passés maîtres depuis de longues années, de façon à tromper tout le monde pour ne rien accorder à personne. Ces atermoiements sans issue, que l'antagonisme constant des nations concurrentes pouvait entretenir et tolérer par esprit de rivalité, n'ont plus de raison d'être.

Il faut en parler avec fermeté et sans ambage



(Cliché Pelleport, Alger).

Intérieur des Grottes d'Hercule (Route de Tanger à Arzila

au Makhzen, exiger de lui la solution prompte des questions pendantes, ou nous résigner à suivre les vieux errements qui ne nous ont pas fait faire jusqu'ici un seul pas en avant dans la voie de l'influence morale et politique. Si la France consent à joüer ce rôle effacé, il ne faudra pas qu'elle soit étonnée un jour de voir la place prise par une autre nation qui opposera sa prépondérance effective à la priorité toute de convention dont on s'attendait que nous fassions meilleur usage.

On a dit que notre politique de pénétration devait être lente et la moins apparente possible. Mais la lenteur et la discrétion n'excluent pas la fermeté ni l'esprit de suite et ne doivent pas se transformer en telles négociations interminables qui aboutissent à des résultats dérisoires. Une intervention précise et nette nous amènera à restaurer assez rapidement le Blad el Makhzen, c'est-à-dire la région la plus pacifique du Maroc. Restera le Blad-es-Siba qui, dans le Maroc Septentrional, est représenté par le Rif, la plus grande partie des Djebala, et toute la région comprise entre Fez et Oujda. Ceci est un point noir pour notre avenir au Maroc. Rien ne prouve que le seul concours de la pénétration pacifique nous procurera sur ces territoires les résultats que nous espérons. Il vaut mieux supposer que lorsque les pays insoumis se sentiront pris entre l'étau redoutable de l'Algérie d'une part et du Blad el Makhzen sérieusement armé et outillé de l'autre, ils feront amende honorable et se soumettront, non point aux bien-

faits de la civilisation, mais à l'expression de la force organisée.

En attendant, rien ne s'oppose à ce que nous fassions par l'Algérie des tentatives de pénétration économique dans le Maroc Septentrional. Quand nos routes et nos chemins de fer auront atteint, au Nord, la frontière marocaine, il sera aisé de leur faire franchir cette zone conventionnelle et de les pousser à travers les vallées qui, au sud du Rif, se succèdent jusqu'à Fez. Si elles n'ont point tout l'intérêt économique désirable, elles seront en tout cas un puissant levier de notre influence politique ; et d'ailleurs il est nécessaire qu'Alger soit relié à Fez et à l'Atlantique comme Alger est relié à Tunis.

Quant à notre action à l'égard des tribus de la frontière, elle a besoin également de cette précision dans les vues et de cette fermeté dans l'action qui doit caractériser notre attitude au Maroc. Il ne faut pas que là aussi des fluctuations et des atermoiements viennent enrayer l'œuvre des entreprises privées. Il est indispensable surtout de mettre les points sur les *i* et de faire connaître sans réticence au Sultan comme aux populations indépendantes que nous sommes fixés à l'avance sur la valeur des arguments qu'ils peuvent opposer à notre initiative. Il ne s'agit pas que les tribus remuantes de la frontière, après avoir fait subir des dommages à nos administrés, jouissent de l'impunité en se retranchant derrière l'inviolabilité d'un territoire de parcours qui n'est pas un Etat, et en invoquant l'autorité d'un Sultan auquel elles n'obéis-

sent pas. Il ne s'agit pas non plus que le Makhzen, par un excès de zèle inopportun, revendique, alors que nous faisons simplement œuvre de police, l'intégrité de régions éloignées sur lesquelles il n'a aucune influence, et enveloppe de sa protection illusoire des populations qui lui sont totalement étrangères.

Dans certains milieux diplomatiques, on trouve les Algériens trop pressés. Il est juste de dire que ces derniers attendent depuis quelque cinquante ans une solution qui leur permette d'exercer leur activité pratique au moins dans le Maroc Septentrional. Et du jour où cette solution a été officiellement proclamée, on conçoit qu'ils aient donné quelques signes d'impatience. D'autres les trouvent encombrants et susciteraient volontiers des obstacles à leur pénétration au Maroc. On leur fait une réputation injustifiée de gens frondeurs et d'inquisiteurs des pouvoirs publics. On leur prête l'intention de faire de la politique plutôt que des affaires. Sur ce chapitre, et s'il y avait lieu d'appréhender une immigration, il serait plus logique de se défier des Français de la Métropole avec leurs animosités de partis. Mais de tels raisonnements se passeraient de commentaires et il faut souhaiter que l'accès du Maroc soit facilité dans les plus larges mesures à nos nationaux, qu'ils viennent de France ou d'Algérie.

Nos sujets musulmans méritent eux aussi qu'on utilise les réels services qu'ils sont à même de nous rendre. Un indigène algérien instruit et doué de grand tact peut être pour notre œuvre

dans le Maghreb d'un inestimable secours. Certaines personnalités encore isolées en sont les preuves évidentes. Malgré toute la mauvaise volonté que le Makhzen a montrée, à Tanger, pour mettre un semblant de troupes marocaines à la disposition de nos officiers, si ces quelques soldats indisciplinés et mal payés sont parvenus, grâce à des exercices répétés, à acquérir les premiers principes de l'instruction militaire, c'est non seulement à l'activité du capitaine Fournier qu'on le doit, mais encore au zèle infatigable et intelligent du lieutenant indigène Ben Sedira qui sort du 1er tirailleurs.

Il y a à la légation de France, à Tanger, un Arabe de Tlemcen, homme encore jeune, très fin, travailleur acharné, pourvu d'une instruction française et arabe supérieures : c'est Si Kaddour Ben Ghobrit. J'ai rarement rencontré un musulman doué de qualités aussi remarquables et en même temps aussi sobre dans ses prétentions. On a malheureusement été trop souvent amené à remarquer que nos indigènes algériens réellement instruits et doués d'une éducation française élevée ne peuvent s'empêcher d'affecter une jactance et un puffisme qui annihilent la meilleure partie de leurs facultés acquises. Si Kaddour n'est pas de ceux-là. Ayant débuté comme simple *khodja* à notre Légation, il a su s'assimiler la mentalité de la diplomatie française dont il a rejeté les pusillanimités inutiles et pénétrer toutes les subtilités du Makhzen dont il connaît à fond le langage et les procédés artificieux. Aussi a-t-il

été amené rapidement à rendre de grands services à la cause française, et il est appelé à être pour nous un excellent négociateur.

Les éléments combinés de notre intervention diplomatique, de notre action pacifique mais ferme sur la frontière, des initiatives privées de nos nationaux ou de nos sujets musulmans peuvent, grâce à une cohésion constante, grâce à une activité opiniâtre, amener rapidement le Maroc, et d'abord le Maroc Septentrional, sous notre influence directe. La pénétration économique, secondée par un courant officiel venu à la fois du Makhzen et de l'Algérie, aura raison sans trop de peine des obstacles naturels à condition qu'on ne ménage pas, tant pour l'établissement de communications que pour l'organisation de la police et de la sécurité, le nerf... de la paix qui, comme celui de la guerre, se manifeste sous forme de clairs deniers, c'est avec raison que M. Jaurès a insisté auprès de la Chambre pour qu'elle n'épargne pas ses subsides à l'œuvre que nous engageons au Maroc. La pénétration pacifique ne fera la besogne d'une opération militaire qu'autant qu'on lui assurera un appui financier convenable.

De par les traités, nos concurrents, comme l'Allemagne et l'Angleterre, jouissent au Maroc des mêmes libertés commerciales que nous ; ils profiteront donc, non sans avantages, des facilités que nous assurerons au mouvement économique du pays, par le Rif comme par l'Océan. Aussi, ont-ils tout intérêt à appuyer

de leur neutralité non déguisée notre situation prépondérante, et à rester indifférents devant les démêlés que nous ne manquerons pas d'avoir de temps à autre avec l'esprit rétrograde qui règne à la cour du Sultan ; de façon que nous puissions remplir notre rôle privilégié avec la dignité et la fermeté qu'il convient. De même, lorsqu'il s'agira de tenter œuvre coloniale dans les régions agricoles et œuvre industrielle dans les régions minières et forestières, nous accueillerons avec empressement de l'Espagne son contingent de prolétaires émigrés dont nous avons pu apprécier les qualités de sobriété et d'âpreté au labeur dans la province d'Oran. Mais nous ne saurions accorder la même faveur en matière d'organisation politique au gouvernement espagnol, dont la collaboration serait plutôt une gêne à notre action. Pour mener à bien sa tâche, pour pacifier et pénétrer le Maroc du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, la France á besoin d'être seule, parce qu'avec ses seules ressources elle est capable, si elle le veut, de solutionner ce grave problème.

TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIE ALGÉRIENNE, RUE BLANDAN, 18, MUSTAPHA



